

Malvine Löwenwirth

Ma Vie  
au 20<sup>ème</sup> siècle



© Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction même partiels, réservés pour tous pays. Toute reproduction ou diffusion, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite sans accord explicite de l'auteur.

## *Avec le soutien de*



Filles et Fils de la Déportation  
Dochters en Zonen der Deportatie  
asbl vzw



*Malvine Löwenwirth*

***MA VIE AU 20<sup>ème</sup> SIECLE***

*Bruxelles, 2014*



## **Introduction au livre de Malvine Löwenwirth**

Malvine Löwenwirth avait 18 ans lorsque la Belgique a été envahie par les troupes du IIIème Reich.

70 ans plus tard, alors qu'elle compte parmi les derniers témoins de ces décennies, elle a estimé nécessaire de transmettre à ses enfants et petits-enfants les souvenirs qu'elle a engrangés depuis sa petite enfance.

Sur insistance de sa famille, de ses amis et de l'Union des Déportés Juifs en Belgique-Filles et Fils de la Déportation (UDJB-FFD), Malvine Löwenwirth a accepté que notre association diffuse son livre sur son site Internet.

Il faut lui en être reconnaissant.

Notre Union a à cœur de permettre à un public aussi étendu que possible, en particulier aux jeunes générations, de prendre conscience de ce que les auteurs de tels témoignages ont vécu et d'en tirer des leçons pour apporter leur pierre à l'édification d'une société plus juste, ouverte et généreuse.

Le livre se lit avec passion et est émaillé de nombreux documents.

Merci à Vincent Engel de l'avoir préfacé avec tant de sensibilité.

Merci à la Fondation du Judaïsme de Belgique d'avoir contribué par son soutien à perpétuer la mémoire d'un exemple de vie juive au XXème siècle.

Le livre est consultable sur demande et gratuitement sur le site de l'UDJB-FFD à l'adresse <http://www.udjb.be>

Micha Eisenstorg,  
Président de l'UDJB-FFD





## Préface

« Décrypter son propre passé est complexe et peut-être dérisoire ! » Cette phrase, qui conclut le récit de Malvine Löwenwirth, résume tout l'enjeu de ce projet et, au-delà, de la mémoire et de la transmission. Complexe et dérisoire ; une manière de dire la méthode et le but.

Pourquoi raconter sa vie ? Malvine Löwenwirth le dit très simplement : pour transmettre à ses enfants, ses petits-enfants, une histoire qu'ils n'ont pas vécue mais qui a déterminé la leur. Les inscrire dans une filiation, dans une narration plus grande. La vie humaine est d'abord une histoire, et pas seulement une histoire « pleine de bruit et de fureur, racontée par un idiot, et qui ne signifie rien ». Même si ce récit, comme celui de tous les survivants de la Shoah, est effectivement plein de bruit et de fureur et semble si incroyable qu'il faut être un fou pour y croire, et un fou pour la raconter.

Avant d'être indicible, l'expérience des survivants a d'abord été inaudible. On ne voulait pas entendre. Il fallait vivre, recommencer, tourner la page. Les survivants eux-mêmes ne voulaient pas, ne pouvaient pas. C'est que, pour construire une mémoire et la transmettre, il faut du temps, beaucoup parfois. Il faut accepter les images inimaginables, trouver les mots de l'indicible, et finalement transmettre l'intransmissible. Rien n'est inimaginable ; le qualificatif détermine celui qui parle, non ce dont on parle.

Durant cette période d'incubation, qui peut prendre une vie, il faut non seulement trouver les images, les mots, le récit ; mais il faut surtout trouver la raison et le destinataire. On n'écrit pas de tels textes pour gagner le Goncourt, ou alors on est malhonnête.

Alors, pourquoi ? Sans doute cela se résume-t-il à un mot : Lechaïm ! Pour la vie. Celle de qui raconte et transmet ; ce qu'il offre, c'est bien plus qu'une histoire. Sa vie, sa mémoire qui persistera dans celle des destinataires, dont l'existence ne sera plus tout à fait la même une fois reçu ce don. Ce don et non ce fardeau ; à l'heure où le « devoir de mémoire » est devenu un concept pesant, usé et utilisé sans vergogne par le premier « responsable » politique venu, il faut oser dire que la mémoire n'est pas toujours bonne et que l'oubli est parfois légitime. Et aussi que la mémoire doit aider à vivre, et n'être pas toujours tournée vers la mort.

Malvine Löwenwirth a traversé des épreuves terribles, que nous connaissons ou croyons connaître ; mais elle a aussi vécu, aimé, pris du plaisir, savouré l'existence dans ses moments joyeux, goûté à

l'humanité qui n'est pas seulement le creuset du pire.

Elle a écrit pour ses proches, ses enfants, ses petits-enfants. C'est déjà beaucoup. Ce sont des privilégiés. Mais si vous avez la chance de lire ces pages, vous aurez le privilège de vous glisser dans cette famille et d'en devenir un membre à part entière, ne serait-ce que le temps de votre lecture. Et celui, plus long, du souvenir que vous en garderez.

Vincent Engel

## Prologue

Nous sommes en 2014 et j'ai fêté mes nonante-deux ans. En 2008, lorsque j'ai commencé à écrire ce livre de témoignage, il me semblait que le temps était venu de transmettre à ceux qui me liront, des souvenirs de vie, les miens, ceux de mon mari ainsi que ceux de nos familles.

Nos existences ne furent pas marquées de hauts faits de gloire, de destins prestigieux ou de dramatiques déchéances. Ce furent des vies simples ponctuées de grands bonheurs et de profonds malheurs. Rien de bien original ... Et pourtant si. Car chaque être humain, chaque destin, chaque existence est unique.

Tous nos ancêtres ont marqué notre famille de leur empreinte. A travers leurs épreuves, leur courage, leur enthousiasme, leurs qualités, leurs défauts, ils vivent un peu en chacun de nous, car ils sont les acteurs d'une passionnante histoire, de notre histoire.

Si je me suis lancée dans cette aventure de coucher ces souvenirs sur le papier, c'est en pensant non seulement à mes descendants, mais aussi aux jeunes qui, j'ai cet espoir, seront nombreux à en prendre connaissance.

Il est plus aisé de savoir où l'on va si on sait d'où l'on vient. Certains pieds de vigne enfoncent leurs racines jusqu'à six mètres de profondeur et traversent plusieurs strates du sol pour y puiser les sucres nutritifs nécessaires à leur vie. C'est ainsi que naissent les fruits les plus originaux, les plus riches en saveurs.

Certes, si mon travail de mémoire décrit mon histoire particulière et celle de ma famille, il est aussi évident que ma traversée du vingtième siècle recoupe celle de très nombreuses familles.

A ce titre, puisse l'ouvrage contribuer à l'édification de notre mémoire collective et susciter, chez le lecteur, le désir de savoir et de comprendre.

Malvine Löwenwirth  
Octobre 2014

# 1

## Naître quelque part

Je suis née... Où suis-je née au juste? Dans un village et dans un pays aujourd'hui introuvables sur une carte. Irshava est le nom de la petite bourgade où j'ai vu le jour, en Europe centrale, plus précisément en Slovaquie, dans un pays appelé Tchécoslovaquie au XXème siècle.

Auparavant, la Slovaquie était annexée à la Hongrie et faisait partie de l'Empire austro-hongrois. En 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale, l'empire disloqué donna naissance à plusieurs pays dont la Tchécoslovaquie qui, à la fin du siècle dernier, fut scindée. Ainsi naquit l'Etat indépendant de Slovaquie.

Ces bouleversements successifs entraînent des modifications de frontières. Lorsque aujourd'hui j'ouvre un atlas, Irshava n'existe plus. Mon village s'appelle désormais Ilosva et se trouve en Ukraine. Mon père est né hongrois, j'étais tchécoslovaque et me voici maintenant originaire d'Ukraine, pays où je ne suis jamais allée. Certes, c'est un brin déstabilisant, mais au fond cela n'a pas grande importance. Le village où j'ai passé les toutes premières années de ma vie, l'Irshava des années vingt avec ses champs, sa rue principale et sa petite gare, est gravé à tout jamais dans ma mémoire.

Avant mon apparition sur cette Terre, il fallut que mes parents se rencontrent. C'est une évidence, mais ce n'était pas gagné d'avance. Mon père, originaire d'un village slovaque, et ma mère russe n'étaient pas destinés à se croiser.

Un coup de colère de mon père et un plateau volant scellèrent le destin de mes parents...et par conséquent le mien.



Le pont actuel sur la rivière Ilosva à l'entrée d'Irsava (aujourd'hui renommé Ilosva)



Mes grands-parents paternels Zali et Ben Zion Löwenwirth avec leur fille Leah, leur beau-fils Noach et leurs enfants, à Irsava.

# 2

## Mes parents : Philippe et Cécilia

Mon père, Philippe Löwenwirth, est né en 1894 à Loza<sup>1</sup>. Sa mère s'appelait Zali Lebowitz ; son père, Benzion Löwenwirth, était le cordonnier du village.

Très jeune, mon père s'était initié au métier de tailleur. Avec un égal talent, il confectionnait des habits neufs et retailait les vêtements usagés.

En 1914, l'heure n'est plus à la confection. Le jeune Philippe est incorporé dans l'armée austro-hongroise pour prendre part au conflit qui dégénère en guerre mondiale. Il a de la chance : il est nommé ordonnance d'un officier supérieur. Il n'est certes pas très exaltant d'être l'homme à tout faire d'un gradé, mais le front est loin et l'affectation sans danger. Quoique... Dans cette armée, régnait un climat antisémite tant du côté des recrues que de tout ce qui portait galon. Mon père subissait régulièrement des remarques désobligeantes auxquelles il ne réagissait pas. Il laissait couler les insultes et y répondait par une sage indifférence. Mais tout homme a ses limites face aux brimades.

Un officier s'en prenait plus particulièrement à lui. Un jour, mon père descendait le plateau du déjeuner qu'il avait servi à son haut gradé lorsque, dans l'escalier, il croisa l'officier malveillant qui en profita pour l'insulter une fois de plus. Une fois de trop. Pris d'une sainte colère, mon père envoya son plateau au visage de l'individu. Il y a fort à parier qu'il en ressentit un profond soulagement. Soulagement qui fut de courte durée, car, dans cette armée, on ne plaisantait pas avec un acte de rébellion tout légitime qu'il fût et encore moins avec un manque de respect à l'égard d'un supérieur. Philippe comparut devant la cour martiale et fut condamné à la peine capitale. S'il échappa à la

---

<sup>1</sup> Faubourg d'Irsava



Mon papa était intendant d'un officier. Envoyé au front, il fut fait prisonnier à Grodno. La photo date de cette période. Il en a envoyé une à son père et une à son frère. Au dos de la photo, il a écrit: « Souvenir de captivité, de votre cher fils Philippe, le 29 août 1917 ».





Maman était une belle femme...



... Papa était bel homme ...



Ils eurent le coup de foudre !



A Grodno, vivait la famille Nagort. Mon grand-père maternel Haïm (à gauche) et son frère. Je n'ai, hélas, aucune photo de ma grand-mère maternelle.



Katya, la fille aînée de la famille Nagort, vivait à New York

Maman et tante Katya (à droite) à New York en 1962

mort ce jour-là, ce fut grâce à l'intervention de l'officier dont il était l'ordonnance. Plutôt que de passer devant le peloton d'exécution, il fut envoyé au front russe. Perspective peu réjouissante : au lieu de se faire fusiller par les balles « amies », il risquait de succomber sous les tirs ennemis. Il n'en fut rien. L'Histoire a ses impondérables qui pour une fois furent favorables à mon père. A peine fut-il arrivé près des champs de bataille que le front austro-hongrois s'effondra, mon père fut fait prisonnier et s'en alla croupir dans une prison russe à Grodno (ville russe à l'époque, actuellement située en Biélorussie).

À Grodno, au numéro 10, Polizeigasse<sup>1</sup>, vivait la famille Nagort. Chaïm, le père était bottier et gagnait largement sa vie à cette époque où tout militaire était chaussé de bottes. Sa femme, Deborah, élevait leurs six enfants et trouvait le temps de se consacrer au service social de la communauté juive. L'une de ses actions consistait à se rendre dans le camp des prisonniers de guerre pour reconforter les jeunes gens juifs. C'est ainsi qu'elle rencontra mon père. Elle le trouva bien sous tous rapports et partit de ce pas trouver le commandant responsable du camp pour lui demander la permission d'emmener ce prisonnier chez elle pour fêter le Seder (veillée de la Pâque).

J'ignore s'il y eut jamais un seul pays au monde où les habitants pouvaient obtenir la faveur de recevoir chez eux des prisonniers ennemis. Ma grand-mère initia cette pratique surréaliste et sympathique, probablement en offrant un généreux pot-de-vin au responsable de la prison. C'est ainsi que mon père se retrouva régulièrement invité à la table des Nagort.

La famille Nagort apprécia à sa juste valeur ce jeune homme aimable, poli, intelligent et déjà doté d'un métier. Certes, il était prisonnier de guerre, mais cette situation ne durerait pas éternellement. Chaïm et Deborah Nagort, en plus de leurs deux fils, avaient quatre filles dont trois à marier. L'aînée, Katia, vivait à New York ; ils choisirent donc Tania, leur seconde fille, pour devenir la femme de mon futur père. Il n'y a souvent pires aveugles que les parents. Par contre, il n'échappa pas aux enfants de la famille, quand les yeux de mon père rencontrèrent ceux de leur soeur Cécilia, qu'eut lieu un véritable coup de foudre. Changement de programme : Philippe épouserait donc Cécilia. Bien entendu, il passait beaucoup de temps en prison, mais il profitait des invitations chez les Nagort pour faire la cour à sa belle.

---

<sup>2</sup> "Rue de la police", en allemand, donné du temps de l'occupation allemande de cette partie de la Pologne

Leur union fut bénie par le rabbin de Grodno. En 1918, à Troïtsk (en Sibérie), Philippe Löwenwirth épousa civilement Cécilia Nagort pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur serait court, le pire dépasserait l'imagination.

Quelque temps auparavant, malgré les voix qui s'élèvent, le Tzar Nicolas II règne toujours.

En 1917 éclate la révolution russe. À Grodno, la situation est critique : la ville se trouve sur le front, entre les « Rouges<sup>3</sup> » et les « Blancs<sup>4</sup> ». Les combats font rage. Philippe et Cécilia décident de fuir vers l'Est. En train, en voiture, à pied, ils traversent la Sibérie, plus de 7.000 kilomètres, pour arriver à Vladivostok, aux rivages de l'océan Pacifique. C'était un voyage immense. Probablement espéraient-ils gagner la Chine. J'ignore ce qui les en a empêchés. Arrivés à Vladivostok, ils ont fait demi-tour et ont recommencé cet incroyable périple en sens inverse. Ils ont dû vivre des choses inimaginables, rencontrer des personnages étonnants. Ils n'en ont jamais vraiment parlé. Je me souviens juste d'une anecdote racontée par mon père : alors qu'ils traversaient la ville d'Omsk en Asie centrale, ils cherchèrent à savoir s'ils pourraient y trouver une synagogue. Un homme assis devant sa porte leur a dit : « *Je suis juif* ». Mes parents refusaient de le croire, car il était habillé comme les autochtones. Alors, cet homme s'est mis à réciter une prière juive et a exigé que mes parents fassent de même. C'est ainsi que l'homme a accepté de leur indiquer le chemin de la synagogue.

De retour en Russie, à Grodno, Philippe entend un discours de Trotski. Il est immédiatement emballé par les idées révolutionnaires de l'homme. À vrai dire, mon père n'était pas réellement au fait de cette Révolution. Après tout, il était très jeune et débarquait de son village en Austro-Hongrie où il avait vécu sans radio ni moyen de communication ; il ne décryptait pas bien les événements russes. Cependant, pour un jeune Juif slovaque, au travers des paroles de Trotski, la promesse d'une vie décemment gagnée et de l'égalité de tous les peuples, dont l'abolition de l'antisémitisme, entrouvrait la porte d'un véritable paradis. Les utopies devenaient des espoirs pour lesquels tant de Juifs décidèrent de lutter aux côtés des révolutionnaires. Mon père était aux anges : l'avenir lui tendait les bras, les lendemains devaient chanter...

---

<sup>3</sup> Partisans de la Révolution

<sup>4</sup> Partisans du Tzar

Il perçut cependant une ombre au tableau. Pour mon père, elle était de taille : la religion était condamnée, il lui serait donc impossible de pratiquer son judaïsme en toute liberté. C'était difficilement imaginable pour cet homme profondément croyant. De plus, à l'époque, les Blancs avaient formé un bataillon tchécoslovaque pour combattre les Rouges. Mon père, pris entre deux feux, n'eut d'autre choix que de quitter la Russie avec sa jeune épouse. Ils essuyèrent une tempête lors de la traversée de la mer Baltique ; tous les passagers furent affreusement malades sauf... ma mère qui affronta les éléments tel un vieux loup de mer. Ils arrivèrent enfin en Slovaquie, dans le petit village d'Irsava où avaient emménagé les parents de mon père, ainsi que sa soeur et ses quatre frères.

Au cours du périple qui les mena à Vladivostok, ma mère avait accouché d'un petit garçon qui décéda pendant le voyage. Une fille naquit peu après l'installation du couple à Irsava, elle mourut du croup. L'époque était dure, la mortalité infantile importante. Ces deux deuils furent néanmoins une terrible épreuve pour les jeunes parents. C'est probablement avec espoir, mais aussi appréhension qu'ils attendirent la venue d'un troisième bébé.

# 3

## Une enfance de rêve

### **Irsava**

Je suis venue au monde un dimanche, le 3 septembre 1922, dans une petite maison d'Irsava. Mes parents, Philippe et Cécilia, l'ignoraient encore, je serai l'aînée de leurs cinq enfants.

J'ai passé les six premières années de ma vie dans mon village natal, six longues années de bonheur, longues car les années d'enfance s'écoulaient comme des décennies.

Irsava passe à l'époque pour un gros village, un bourg qui s'enorgueillit de posséder une gare où s'arrête le train pour Prague. Il s'agit en réalité d'une simple agglomération rurale principalement peuplée de cultivateurs, de petits éleveurs et de gens qui exercent divers petits métiers : forgeron, tailleur, cordonnier, distributeur d'eau gazeuse en siphon, laitier, épicier...

Nous habitons la rue principale. Tout au bout se trouvait la gare avec sa salle des pas perdus où était tendu un écran de cinéma. Chaque jour, on y projetait un film différent, ça, c'était très chic ! Lorsqu'on remontait la rue, on passait devant les champs, puis une rivière où les femmes lavaient le linge et se baignaient en été. Un peu plus loin, à gauche, se trouvait l'église. On continuait encore un peu et on arrivait à notre maison. Mes grands-parents paternels habitaient à l'autre bout de la rue principale, près de la synagogue. Ce n'était pas loin, j'y allais à pied. Mon grand-père était le cordonnier du village. C'était bien pratique parce que, petite, je souffrais d'une légère déformation des pieds. Il m'était impossible de porter des chaussures car mes chevilles se heurtaient sans cesse. Alors, mon grand-père me fabriquait de petites bottes pour m'éviter ce désagrément. Toute mon enfance, été comme hiver, je trottinais chaussée de mini-bottes.

43

**CONSULAT DE LA RÉPUBLIQUE TCHÉCOSLOVAQUE**  
à ANVERS.

no. 50/29

T r a d u c t i o n .

Province de la Russie Subcarpathique.

Extrait du Registre de naissances.

No d'ordre	Date d'enregistrement/jour,mois,année/	Date de naissance /jour,mois,année/	Nom de l'enfant, sexe et religion
174	8 septembre 1922	3 septembre 1922	Malvína fille isr.

Remarques supplémentaires  
Rectifications

./.

Noms, prénoms, profession et domicile	Religion	L'âge	Lieu de naissance à moins qu'elle n'ait eu lieu au domicile de la mère.	Remarques éventuelles, précédant les signatures.
Parents				Signatures
LŠvenvirth Filip tailleur	isr.	27		
Neugard Cili	isr.	24	./.	./.
Irsava				Signatures

Je certifie que la teneur de l'extrait ci-dessus s'accorde avec le Registre de naissances de la circonscription de Irsava.  
Irsava, le 4 juin 1929.      Officier de l'Etat Civil  
Secau du Bureau de      Signature illisible.  
l'Etat Civil.

-----  
Traduit au Consulat de Tchécoslovaquie à Anvers conformément à l'original.

Anvers, le 5 septembre 1929.  
Taxe consulaire: Frs belges 8.60



*[Signature]*  
Consul

Traduction de l'extrait de mon acte de naissance.  
Je suis née dans notre maison à Irsava, le 3 septembre 1922.

Irsava était un creuset de diverses cultures. Une bonne partie de la population était juive, mais les paysans étaient principalement des Ruthènes : des chrétiens proches des Ukrainiens. Dans le village, on parlait yiddish, tchèque, ukrainien, hongrois et ruthène (un dialecte slave). La connaissance de diverses langues était naturelle. Mon père pouvait s'exprimer dans toutes ces langues. Ma mère, originaire de Russie, ne connaissait « que » le yiddish, le russe et l'ukrainien. Quant à nous, les enfants, nous parlions le yiddish en famille, le tchèque à l'école et l'ukrainien avec la jeune servante qui vivait à la maison. Une ouverture d'esprit, une richesse qui se révélera très utile lorsque, quelques années plus tard, notre petite famille sera confrontée à bien d'autres langues.

### **Petits événements, grands souvenirs**

Pourquoi tel événement plus qu'un autre se grave-t-il dans la mémoire d'un tout petit ? Des brumes de l'enfance émergent des images, de minuscules moments volés au passé, qui restent ancrés jusqu'au crépuscule de la vie.

J'ai, entre autres, le souvenir d'une inondation au village. Il avait fallu - oh, bonheur - me hisser sur un cheval pour me ramener à la maison. Une autre fois, j'ai failli me noyer dans la rivière. Je m'y baignais avec Maman quand j'ai été emportée par le courant engendré par un moulin à eau. Je n'avais que trois ans, je me souviens avoir été agrippée par ma petite chemise. Je vois encore l'attroupement causé par cet incident. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai réalisé la gravité de la chose. J'en ai gardé une phobie de l'eau pendant de nombreuses années.

J'étais une fillette un peu turbulente. Je me souviens d'un jour, c'était un samedi, Maman m'avait habillée d'une nouvelle petite robe toute mignonne. Pendant que Papa était à la synagogue, j'ai filé avec une copine pour aller jouer dans une maison en construction hérissée de matériaux divers. Lorsque je suis rentrée à la maison, ma robe était réduite en charpie. La colère de ma mère ce jour-là ! Je m'en souviens comme si c'était hier. C'est également dans une maison en chantier que je me suis blessée. C'était plutôt grave, j'avais attrapé la gangrène et je faillis perdre un bras. De cet accident dont quatre-vingts ans plus tard je garde encore la cicatrice, je n'ai conservé aucune réminiscence sinon un flash : je suis assise sur le petit banc devant ma maison, dans une flaque de soleil, et j'essaie de refaire le pansement qui a glissé de mon bras. J'ai deux ans et demi.



Maman, Papa et leurs enfants.

De gauche à droite: moi, Irène, Hermine, Boumy.

(Irsava peu avant notre émigration vers la Belgique.)



En 1924 est née ma petite soeur Hermine que l'on surnomma Feigele (petit oiseau). J'étais âgée d'à peine deux ans, je n'ai aucun souvenir de cet événement. En revanche, je me remémore parfaitement la naissance en 26 des jumeaux Irène et Abraham. J'avais alors quatre ans et j'étais en admiration devant le landau aux coussins bordés de dentelle que Maman, férue de broderie, avait confectionnés de ses mains.

Comme tous les enfants de la maison, Irène et Abraham portaient un petit surnom : Irène était Goldy et Abraham, Boumy. Quant à moi, on m'appelait Mattele ou parfois Matty.

### **Et le temps dure longtemps...**

Dans les années vingt, au coeur d'un village aux confins de la Slovaquie, la vie s'écoulait sereinement, à pas d'homme, au rythme des saisons. C'était une vie limpide et rassurante pour une petite fille. Chaque chose était à sa place, tout avait un sens.

J'étais très libre, le village était sans danger, j'allais rendre visite à mes grands-parents quand m'en prenait l'envie. L'été, je courais partout, habillée légèrement. Par contre, les hivers à Irshava étaient rudes. On m'obligeait alors à porter un vêtement d'une seule pièce avec une ouverture derrière (pour faire mes besoins !) C'était un sous-vêtement de torture fait de grosse flanelle, je m'y sentais engoncée. Chaque matin, c'était toute une histoire pour me faire enfiler cette horreur.

Dans le village, il fallait s'organiser pour améliorer l'ordinaire. Il n'y avait pas de boulanger, chacun préparait son pain. Je vois encore Maman pétrir la pâte chaque semaine. Elle avait aussi des oies dont elle conservait la graisse dans de grandes jarres bleues.

Ma grand-mère élevait une chèvre pour le lait et possédait un verger garni de pommiers et de pruniers. De temps à autre, une voisine venait présenter une motte de beurre enveloppée dans une feuille de chou. Les paysans n'étaient pas riches, il n'existait pas de fermes avec basse-cour, élevage de gros bétail et cultures diverses. L'un cultivait un seul produit, l'autre possédait une vache dont il vendait le lait, un autre encore élevait quelques poules pour les oeufs...

La profusion et la variété de viandes, de fruits et de légumes que nous connaissons aujourd'hui étaient inimaginables à Irsava. À l'époque, un morceau de chocolat était une vraie friandise. Le beurre était cher, nous ne pouvions pas nous permettre d'en consommer tous les jours. Une tomate était quelque chose de précieux. Je n'ai jamais eu faim, mais les noix, les pommes, les légumes que nous récoltions avaient une valeur et c'était très bien ainsi. J'en ai gardé une aptitude à profiter de chaque petit plaisir de la vie.

Au coeur du village, notre maison familiale était rudimentaire, sans électricité ni eau courante ; il y régnait cependant une atmosphère chaleureuse. Elle n'était pas située à front de rue, mais dans une espèce de renforcement abritant un puits autour duquel se trouvaient une épicerie, la maison du rabbin et notre maison. C'était une jolie petite enclave fleurie d'asters bleus, calme, en retrait de la rue principale. En été, lors des grosses chaleurs, on laissait glisser dans la fraîcheur du puits les bouteilles d'eau et les aliments.

À l'entrée de notre maison se trouvait le séjour garni d'armoires encastrées et d'une grosse cuisinière avec des taques et un four, placée dans un coin. Le sol était en terre battue. Tout de suite à gauche, une grande pièce : l'atelier de Papa pourvu d'un plancher de bois blanc. Pour que mon père dispose d'un maximum de clarté, l'atelier était équipé d'une suspension à éclairage au gaz, une grande nouveauté à cette époque où l'on utilisait surtout des lampes à pétrole. En face de l'atelier, une autre grande pièce : la chambre à coucher où dormait toute la famille au grand complet. Les lits de Papa et Maman étaient disposés le long de deux murs perpendiculaires. Du côté de Maman, les berceaux des jumeaux qu'elle actionnait avec une cordelette pour les endormir. Ma petite soeur Hermine et moi dormions dans le même lit. À un angle de la pièce, une large colonne chauffante

carrelée, raccordée au fourneau de la cuisine, maintenait une douce chaleur dans la chambre. Sur l'appui de fenêtre extérieur, Maman faisait pousser des tomates et des haricots princesses. Nous utilisions l'eau du puits qui se trouvait juste devant notre maison. Il ne nous appartenait pas en propre, c'était un puits commun qui servait également aux voisins. Son eau, parfaitement potable, servait à tout : la cuisine, la vaisselle, la lessive et les débarbouillages quotidiens.

J'étais une petite fille comblée et choyée par mes parents, mes oncles, mes tantes et mes grands-parents. Sans être riche, ma famille vivait bien. Mon père avait un apprenti et un ouvrier, ma mère était aidée par une servante. Libre d'obligation scolaire, je m'épanouissais dans la pleine insouciance d'une enfance heureuse.

### **La vie de famille**

Mes parents étaient aimants et attentifs. Ils nous offraient un cadre de vie structuré, fait de règles bien établies, mais leur éducation n'avait rien de rigide. Ils s'entendaient à merveille, même si tous deux avaient des personnalités très différentes. Maman avait un caractère bien trempé. Au sein de sa propre famille, elle était déjà considérée comme le mouton noir. À douze ans, elle avait décidé d'abandonner ses études pour travailler dans une usine de cigarettes.

Dans notre village, ma mère était considérée comme l'étrangère. Il est vrai qu'elle était citadine dans l'âme, elle avait passé sa jeunesse en Russie dans une famille bourgeoise. Si sa propre mère portait une perruque, elle, en jeune femme émancipée, s'y refusait. Son caractère indépendant ne la poussait pas à se fondre dans la masse. Lorsqu'elle est arrivée au village, pour éviter le scandale et par amour pour son mari, elle s'est fait couper les cheveux et s'est pliée à cette coutume religieuse qui veut que les femmes juives mariées portent une perruque. Elle abandonnera d'ailleurs le port de la perruque lors de son installation à Anvers. Elle qui n'avait jamais cuisiné a littéralement appris à mettre la main à la pâte.

Mais ma mère n'était pas villageoise et n'avait pas l'intention de se faire passer pour telle. À Irsava, elle faisait figure d'électron libre. Elle sidérait la population locale en se rendant seule au cinéma. Tous les jours, elle se pomponnait, s'habillait avec goût, coiffait un chapeau et descendait fièrement la rue principale pour aller voir un film à la gare. On la regardait un peu de travers. L'esprit villageois est particulier, assez fermé. Je me souviens d'un épisode qui a rendu ma mère furieuse, j'avais environ quatre ans à l'époque. Quelques jeunes

femmes du village sont venues à la maison. Je ne me rappelle pas les détails, je sais seulement qu'elles ont demandé à Maman si elles pouvaient faire cuire des épis de maïs dans notre four. « *Oui, bien sûr !* » a répondu Maman. Après la cuisson, les femmes ont retiré tous les épis du four et se sont sauvées en riant sans un merci, sans même offrir un peu de maïs comme le voulait la coutume. La fureur de ma mère quand elle comprit qu'on s'était moqué d'elle fut mémorable. Tant bien que mal, elle s'accommodait comme elle le pouvait du village où elle avait suivi son époux.

Elle ne retourna que deux fois rendre visite à ses parents. Ils résidaient toujours dans la ville de Grodno qui, après la guerre 14-18, était redevenue une ville polonaise, tandis que Minsk, où habitaient deux de mes grands-oncles, était restée soviétique. Dans cette région du monde, les frontières étaient fluctuantes, mais déjà, au XIV<sup>e</sup> siècle, on retrouve la trace de familles juives bien intégrées dans la région. Un édit de Grodno, datant de 1389, précise l'utilité de la communauté juive et lui reconnaît le droit de s'installer dans la région. Un comité juif gérait les affaires juives et entretenait d'excellents rapports avec le roi de Pologne. Ce comité est resté actif lors de l'annexion de Grodno à la Russie. Ma grand-mère en faisait partie.

Lors de son premier retour chez ses parents, Maman nous emmena Hermine et moi. J'avais à peine trois ans et demi quand je découvris la grande maison dans laquelle était née ma mère. De mon seul et unique voyage en Pologne, une chose m'a marquée : une rangée de poêlons en cuivre de différentes tailles accrochés au mur. Ils étaient si brillants, si rutilants ! Ils me fascinaient. Je ne me rappelle pas distinctement mon grand-père sinon qu'il était un Monsieur, avec un grand M. Il en imposait avec sa belle moustache ! Quant à ma grand-mère maternelle, j'en ai gardé le souvenir d'une dame assez corpulente, très digne, toujours enveloppée de beaux grands châles. Je me souviens aussi qu'elle avait dans sa maison un hérisson domestiqué : il avait pour mission de chasser les souris. Grand-mère devait être très gentille, car je me sentais bien auprès d'elle. Elle m'avait crocheté une petite robe soyeuse en fil doré que j'ai adorée. Je me sentais tellement fière et jolie quand je la portais !

Si Maman était un peu l'étrangère d'Irsava, mon père, lui, était très apprécié dans son village natal. C'était un homme jovial, bourré de qualités de coeur et foncièrement honnête. Je l'adorais. Une fois, il m'a emmenée en vacances, en cure thermale. C'était très rustique : il y avait une source, mais aucune des installations que l'on trouve aujourd'hui dans ce genre d'endroit. Je me rappelle

qu'on m'a soulevée de terre pour éviter que je sois piquée par un serpent. J'étais très heureuse pendant ce petit congé. Au sortir du bain, Papa m'enveloppait dans un grand drap. J'étais la seule à l'avoir accompagné. J'avais le délicieux sentiment d'être un peu privilégiée, sentiment rare quand on est l'aînée de la famille.

Mon père était pieux. C'était un homme ouvert, mais profondément croyant qui veillait à nous transmettre sa foi. Dès l'âge de trois ans, je me rendais tous les matins chez la femme du rabbin pour apprendre à faire la prière du matin, *modeh any*, après quoi je rentrais à la maison et prenais mon petit-déjeuner. Les prières se faisaient en hébreu. Je n'y comprenais rien, c'est Papa qui m'en expliquait le sens. Un jour, j'ai naïvement fait remarquer à la femme du rabbin que son nez coulait. "*Rebbetzin, du host a rotz.*"<sup>5</sup> lui ai-je dit en Yiddish. Elle est allée se plaindre à mes parents de mon manque d'éducation. Ceux-ci ont ri de ma remarque candide de petite fille, ils ont décidé que j'étais désormais assez grande pour faire mes prières seule à la maison.

Je garde de merveilleux souvenirs de cette époque. Mes parents étaient adorables, ils s'aimaient. Maman appelait affectueusement Papa Fischel (petit poisson). Je ne les ai jamais entendus se disputer, entre eux ce fut toujours le bonheur. La vie nous souriait, nous étions tellement bien !

En 1925, Maman, Hermine et moi sommes allées à Grodno.. Ma grand-mère m'avait croché une belle robe dorée toute soyeuse.



En 1928, dans ce petit coin de Tchécoslovaquie, à l'aube de mes six ans, j'ignorais encore tout des nuages gris qui lentement allaient gagner le ciel de mon univers. Pendant mes années de petite enfance, j'ai eu la chance d'accumuler des réserves d'optimisme et de confiance dont j'aurai le plus grand besoin à l'avenir.

---

<sup>5</sup> Rabbine, tu as une chandelle.

STAD ANTWERPEN



Politiecommissariaat

Wijk

N<sup>o</sup> 206361

STAD ANTWERPEN



Woonplaats Oostenstraat 22.

1. Inlichtingen om de wettigheid vast te stellen	Naam en Voornamen	Plaats en datum der geboorte <small>(aankond. - land, de provincie het departement of de oorsprong)</small>	Huidige Verblijfplaats	Aanmerkingen
den vreemdeling	E A G O R T, Cecilie,	Grodno (Polen) 7 December 1899	Antwerpen	
zijn echtgenoot	L O U I S W I E R T H, Phillips,	Irchawa (Tch.Slow.) in 1894.	Irchawa (Tch.Slow.) dorp.	
zijne kinderen	S O M A I 1929			

1. Nationaliteit	Tschech-Slowaaksche
2. Plaats en datum van huwelijk	Trois (Rusl) in 1918.
3. a) Voornamen, plaats en datum der geboorte van den vader van het hoofd des huizezins, als ook het adres.	Gheim, geb. te Grodno (Polen) 65 jaar oud, er wone de Polissigasse 10.
b) Naam, voornamen, geboorteplaats en datum, als ook het adres der moeder van het hoofd des huizezins.	Guerman, Doble, geb. te Grodno (Polen) 60 jaar oud, wone die Vy den van.
4. Beroep	Dienstaald.
5. Wetelijke woonplaats van den vreemdeling  <small>plaats, straat, nummer, indien de vreemdeling is gemachtigd zijne woonplaats in België te vestigen, den datum van het koninklijk besluit vermelden.</small>	
6. Laatste verblijfplaats in het land	Irchawa (Tch.Slow.)


En 1929, Maman décida d'émigrer vers la Belgique ...

7. Datum der aankomst in België	1 April 1929
8. Voorgaande verblijfplaats in België  Vermelden de plaats, de straat en het nummer, alsook het tijdstip	Geen
9. Datum der aankomst in de gemeente	1 April 1929.
10. Aard der papieren, hun staat overheden die deze afgeleverd hebben, alsook de plaats en den datum der aflevering	Tcheco-Slovaaksch paspoort E*75/21/29 afgeleverd te Irsava op 7.3.1929 door de overheid.
11. Is hij wegens staatkundig misdrijf uit zijn land gewezen	"
12. Gedrag en voorgaande	"
13. Verklaring van den vreemdeling oopens zijn inzicht gedurende een termijn van meer dan zes maanden alhier te verblijven	sovestigend.
14. Opmerkingen	Belanghebbende is dienstloos bij Rottenberg Marcus, Rabbyn en heeft er 300 Frs in de maand.  1027807

Antwerpen, den 25 Mei 1929.  
DECOFF Politiëcommissaris

Handteekening van den vreemdeling.

*Mile Liavenants*



*Serges*

... et entra au service du rabbin Rottenberg à Anvers.

# 4

## Anvers

### **Partir**

À la fin des années vingt, une grande crise économique s'abattit sur la Tchécoslovaquie. La vie devint insupportablement dure en raison de taxes écrasantes que prélevait l'Etat. Les régions rurales ne furent pas épargnées.

Notre famille était en difficulté. Les revenus que Papa tirait de son travail de tailleur ne suffisaient plus pour nous faire vivre décemment. Une goutte allait faire déborder le vase de l'exaspération de Maman. Pour améliorer l'aération et la luminosité de son atelier, Papa avait fait percer le mur extérieur pour installer une fenêtre. Un courrier arriva l'avisant qu'une taxe supplémentaire serait prélevée sur cette fenêtre.

Pour Maman, c'en fut trop. Papa, lui, peut-être moins combatif et surtout plus attaché à son village natal, serait probablement resté encore quelque temps, mais ma mère ne supportait pas cette existence de plus en plus étriquée et rude. Elle avait une autre idée de la vie ; une de ses soeurs, Katia, l'aînée de la famille, avait eu l'occasion d'émigrer aux États-Unis avec son oncle, en 1905. L'oncle, devenu premier violoniste et flûtiste à l'orchestre national new-yorkais, fit fortune, ce qui permit à Katia de mener outre-Atlantique une vie très confortable, sans aucune comparaison avec l'existence de Maman. Après avoir longuement considéré leurs perspectives d'avenir à Irsava, mes parents décidèrent d'un commun accord de tenter l'aventure de l'émigration. Ils ne possédaient pas les fonds qui pouvaient leur permettre d'expatrier l'ensemble de la famille, aussi Maman ferait-elle office de pionnière. Il fut convenu que Papa poursuivrait son travail et resterait à Irsava avec les quatre enfants pendant que notre mère partirait en éclaireur à Anvers dans le but de gagner l'argent



nécessaire pour nous y faire venir. Pour elle, la ville belge n'était qu'une étape, elle espérait que nous pourrions un jour rejoindre sa soeur à New York. Mes parents avaient tout prévu. Maman allait habiter et travailler comme servante chez le rabbin Rottenberg d'Anvers. Un problème se posait cependant : selon les convenances, une femme mariée ne pouvait partir sans son mari (alors que l'inverse était parfaitement accepté). Mes parents trouvèrent un subterfuge avec l'accord du rabbin du village : celui-ci prononça leur divorce religieux. Maman put donc aller travailler seule en toute quiétude, son honneur était sauf.

Ces détails, je ne les ai appris que plus tard. À l'époque, j'étais trop jeune, je n'ai pas assisté aux pourparlers et conciliabules de mes parents. Je me souviens uniquement du jour où Papa, Hermine, les jumeaux et moi avons accompagné Maman à la gare. Je savais qu'elle partait, mais j'ignorais pour combien de temps et pour quelles raisons. On ne m'a donné aucune explication. Je fus très perturbée pendant sa longue absence. Papa s'occupait bien de nous, mais ma maman me manquait terriblement.

Début avril 29, ma mère est donc partie seule, à l'aventure, loin des siens. Il lui fallut un solide courage pour quitter un mari aimant, ses deux fillettes et les jumeaux encore bébés. Mais sa détermination était grande, elle s'était juré d'offrir à sa famille une vie agréable et à ses enfants un épanouissement intellectuel et culturel qu'un petit village n'aurait pu leur donner. Pourquoi le choix d'Anvers ? À cette époque, juste après la guerre 14-18, avoir un passeport tchécoslovaque était un passe-partout en Europe. Les ressortissants de ce pays qui venait d'être reconnu indépendant étaient très bien accueillis. De plus, la ville d'Anvers comptait une importante communauté juive où ma mère était sûre d'avoir du travail.

Maman entra donc au service du rabbin Rottenberg. Elle nettoyait et cuisinait pour toute la famille. Ses revenus de 300 francs par mois (75 euros) étaient loin d'être élevés, même si elle était logée, nourrie et blanchie. Elle prit vite conscience qu'à ce rythme il lui faudrait un temps infini pour réunir la somme nécessaire afin de nous faire venir. Qu'à cela ne tienne, elle poursuivit son travail de servante en journée et la nuit travailla comme ouvrière dans une usine de bougies. Environ cinq mois après son départ, elle put enfin envoyer l'argent pour notre voyage.

Le trajet dura presque deux jours qui me parurent très longs. C'est que j'étais pressée de revoir ma maman ! Mais dès notre arrivée, nous, les

enfants, avons eu un problème médical : pour une raison inconnue, le changement de climat ou le stress, nous avons tous les quatre perdu nos cheveux. Nous nous sommes retrouvés chauves comme des billes. Maman nous emmenait trois fois par semaine à l'hôpital où notre crâne était tartiné d'onguents et enturbanné d'un grand bandage. Lorsqu'enfin on nous retira les bandages, je m'empressai de couvrir ma tête d'un béret pour camoufler tant bien que mal ma calvitie, mais hélas, l'infirmière m'expliqua qu'il était indispensable que je laisse mon cuir chevelu à l'air libre. Je me souviens combien j'étais malheureuse d'être une petite fille chauve ! Heureusement, après des semaines qui m'ont semblé interminables, mes cheveux ont repoussé et j'ai enfin pu profiter de mon nouvel environnement.

### **Vivre ailleurs**

Après leurs retrouvailles, mes parents s'empressèrent de se remarier. Pour être valable, le mariage d'un couple juif devait avant tout être reconnu par le rabbin. Le mariage civil, bien qu'indispensable à cette époque, ne représentait pour eux qu'une formalité administrative.

Il fallut ensuite s'organiser. La première semaine, nous emménageâmes dans une pension de famille, puis dans un minuscule deux-pièces, le temps de trouver un logement convenable.

Notre premier vrai logis fut un bel appartement sur Ommegangstraat. Papa s'y installa comme tailleur et Maman entreprit d'organiser des tables d'hôtes les vendredis et samedis. Sa petite affaire périclita rapidement, car rares étaient les clients qui avaient les moyens de payer leur repas. Ensuite, nous avons vécu un temps Marinusstraat, puis Vandermeijdenstraat : un appartement avec trois pièces en enfilade, une cuisine et un petit jardin garni de deux arbres, de fleurs et d'une grande corde à linge sur laquelle Maman mettait à sécher la lessive de toute sa petite famille.

Pour moi, la vie en Belgique fut un dépaysement total. Tout était différent de mon village : le climat, les langues, l'ambiance... J'étais déracinée, mais ça me plaisait. Je n'étais guère inquiète. J'imagine que la présence rassurante de mes parents était pour moi un gage de sécurité, un rempart contre les aléas de la vie. J'observais tout avec intérêt, je trouvais cette aventure exaltante. Je pense qu'il en était de même pour les autres, mais leur adaptation à la ville n'était pas toujours évidente. Mon petit frère Boumy ne pouvait plus se balader comme bon lui semblait, aussi veillions-nous toujours à fermer soigneusement la porte cochère. Mais un jour, il devait avoir

En juillet 1929 , nous  
avons rejoint Maman à  
Anvers.

STAD ANTWERPEN

**STAD ANTWERPEN**

Politiëcommissariaat  
Wijk

N<sup>o</sup> **206361**

Woonplaats Van Immerveelstraat, n<sup>o</sup> 10.

Inlichtingen van de vreemdelingstudie naar te stellen	Naam en Voornaam	Plaats en datum der geboorte (aankomst / land, de provincie het departement of de aanschrijving)	Huidige Verblijfplaats	Aanmerking
den vreemde	<b>L O W E R W I R T H E,</b> Lora(Tch.Slo.), Philip.	1 Januari 1894.	Antwerpen.	
zijn echtgenoot	<b>M A G O R T,</b> Cecilie.	Grodno(Polen). 7 December 1899.	idem. reeds gebulteniseerd.	
	<b>LOWEHWIRTH,</b> Malvina.	Irasva(Tch.Slo.)5-9-1922.	Antwerpen.	
	<b>LOWEHWIRTH,</b> Hermina.	Irasva(Tch.Slo.)7-9-1924.	idem.	
	<b>LOWEHWIRTH,</b> Irene.	Irasva(Tch.Slo.)15-II-1925.	idem.	tweling.
	<b>LOWEHWIRTH,</b> Adolf.	Irasva(Tch.Slo.)15-II-1928.	idem.	
1. Nationaliteit	Tcheco Slowaakse.			
2. Plaats en datum van huwelijk	Trois(Rusland) in 1918.			
3. a) Voornamen, plaats en datum der geboorte van den vader van het hoofd des huizegens, alsook het adres.	Bence, geb. te Lora(Tch.Slo.)in 1864, won. te Irasva(Tch.Slo.)in het dorp.			
b) Naam, voornamen, geboorteplaats en datum, alsook het adres der moeder van het hoofd des huizegens.	L E B O W I T E, Elli, geb. te Lora(Tch.Slo.) in 1875, wonende bij den man.			
4. Beroep	Kleermaker.			
5. Wettelijke woonplaats van den vreemdeling  plaats, straat, nummer, indien de vreemdeling is gemachtigd zijn woonplaats in België te vestigen, des datum van het koninklijk besluit vermeldend.	Irasva(Tcheco Slowaakje).  in het dorp.			
6. Laatste verblijfplaats, in buitenland  land, provincie, departement, aanschrijving, stad of gemeente, straat, nummer.	idem.			

SUNETE FURNITURE

7. Datum der aankomst in België	13 Juli 1929.
8. Voorgaande verblijfplaats in België  Vermelden de plaats, de straat en het nummer, alsook het uitschip	Goene.
9. Datum der aankomst in de gemeente	13 Juli 1929.
10. Aard der papieren, hun staat overheden die deze afgeleverd hebben, alsook de plaats en den datum der aflevering	Tsjecho-Slowakisch paspoort n° 242/29 afgeleverd te Irsava (Tch. Slc.) op 22-6-1929, door de Overheid.
11. Is hij wegens staatkundig misdrijf uit zijn land gewezen	"
12. Gedrag en voorgaande	"
13. Verklaring van den vreemdeling nopens zijn inzicht gedurende een termijn van meer dan zes maanden alhier te verblijven	Bevestigend.
14. Opmerkingen	Is kleermaker voor eigen rekening. Verdiens ongeveer 300 Fr per week.

Antwerpen den 8 Augustus 1929

Hoofd-Plucommissaris, A. d.

Handteekening van den vreemdeling.

*Julij Linnovits*

*Vanden A...*



deux ans et demi, il a réussi à sortir dans la rue où passait le tram 16. Boumy s'est planté au milieu des rails, a écarté les bras et a crié « HALTE ! » au tram qui arrivait droit sur lui. Dans un bruit terrible de freins et de sonnette, le tram s'est immobilisé in extremis. Il y eut un attroupement, le conducteur était au bord de l'arrêt cardiaque. Mais Boumy, lui, était extrêmement fier : il était l'homme qui d'un mot peut arrêter le tram !

Très rapidement, j'ai exploré mon nouveau quartier, puis je me suis approprié la ville, je m'y repérais très bien. Mes parents avaient confiance en ma débrouillardise et mon sens de l'orientation. À cette époque, les enfants étaient bien plus autonomes qu'aux jours actuels. Quand il faisait beau, pendant les congés scolaires, je partais jouer en compagnie d'une amie op den buiten, aux abords de la ville, près des anciennes fortifications d'Anvers que longeait un petit ruisseau. Nous nous y amusions bien. Une fois, j'ai marché sur un morceau de verre et me suis entaillé le pied. Je suis rentrée à la maison en clopinant, un mouchoir noué autour de mon pied, mais ce petit incident n'a pas entaché les bons souvenirs de nos escapades aux fortifications.

Maintenant encore, je suis étonnée de ma capacité de petite villageoise à me repérer dans la vaste ville d'Anvers. Chaque jour, j'allais seule à l'école primaire Lamornierestraat. Ce n'était pas la porte à côté. Il me fallait vingt-cinq minutes pour y arriver au pas de course. Toute petite, j'allais aussi me promener au Stadspark. Par temps de gel, c'était super ! J'étais du genre casse-cou. Équipée de petites bottes, je m'élançais pour des glissades sans fin sur la glace.

Je dois cependant reconnaître que si j'avais quelques capacités d'orientation, la compréhension de certains codes urbains me faisait défaut. Un jour, mon père a décidé de rendre visite à ses parents en Tchécoslovaquie. Je fus portée volontaire pour aller chercher un taxi rue des Fortifications. Quand le chauffeur m'a demandé combien de personnes il devait emmener à la gare, du haut de mes dix ans, je lui ai répondu 18 personnes. L'homme a éclaté de rire. Je pensais que tous les amis qui étaient venus nous rendre visite pour le départ de mon père allaient l'accompagner.

Dans un premier temps, la clientèle de mon père était juive. C'était loin d'être négligeable puisque la communauté juive d'Anvers était importante. Mais Maman avait de l'ambition, elle entraîna rapidement à la maison une clientèle différente. Petit à petit, entrèrent dans l'atelier de Papa des Anversois de tous bords. Depuis son arrivée dans la ville, Maman avait eu le temps de se familiariser un peu au français et au flamand, et puis elle était tellement déterminée ! On

dit : Qui parle Yiddish parle toutes les langues. C'est probablement loin d'être faux, car ma mère était une publicité ambulante pour l'atelier de son mari. Et ça marchait ! Ça marchait même très bien ! Papa était un excellent tailleur, sa réputation grandit rapidement. Nous déménagions au fur et à mesure de notre nouvelle prospérité. Les logements successifs étaient chaque fois plus agréables et offraient à Papa un atelier de plus en plus spacieux.

Nous finîmes par trouver notre bonheur dans un beau rez-de-chaussée au 29, Terliststraat. C'était un vaste appartement composé de quatre belles pièces en enfilade. En front de rue, se trouvait la pièce d'essayage pour la clientèle, la pièce chic ! Elle était sobrement décorée d'un beau tapis et d'un grand miroir. Devant les fenêtres, mon père avait installé une grande table de coupe et, sur le côté, une belle étagère en bois laqué noir sur laquelle étaient disposées les pièces de tissu. En face, à côté des hautes portes d'entrée, trônait un canapé qui, la nuit, se transformait en lit : mon lit à moi. Dormir dans un salon d'essayage n'était pas banal, mais il fallait bien que mon père case ses 5 enfants. La pièce suivante était la chambre à coucher de mes parents et d'Esther, la petite dernière-née à Anvers. Cette chambre donnait sur la pièce de séjour dont le divan se transformait en lit pour mon petit frère et enfin, venait la chambre d'Irène et Hermine. Sur le côté, nous disposions d'une cuisine avec une annexe équipée d'un pompbak (un grand évier taillé dans la pierre bleue), il y avait aussi une salle de bain, un jardinet et une arrière-cour avec une maison dont le premier étage, vaste et bien équipé, servait d'atelier à mon père.

En plus de son métier très absorbant, Papa fréquentait régulièrement la synagogue. Il y occupait la fonction de Gabe (qui correspond à celle d'administrateur). Il avait, à juste titre, la réputation d'être un homme intègre. C'est à lui que s'adressait le rabbin lorsqu'il désirait se faire confectionner un nouveau caftan. C'était une sérieuse marque de confiance, car un caftan se fabrique selon des règles bien précises, avec certains types de fils, de toiles et de tissus. Papa confectionnait aussi les vêtements du rabbin Rottenberg. L'homme était d'une corpulence étonnante. Lorsque mon père mesurait son tour de taille, un mètre ruban de couturier n'y suffisait pas. Papa faisait le tour du rabbin avec son mètre, lui demandait d'en tenir les bouts et Papa continuait son tour de rabbin avec un autre ruban. Le rabbin Rottenberg était un homme imposant dans tous les sens du terme, il a laissé de profonds souvenirs dans la mémoire des Anversois.

Au sein de la communauté juive, mon père jouissait d'un prestige

certain, il était Président des Maîtres Tailleurs juifs d'Anvers. Un jour, est arrivé des États-Unis un styliste qui enseignait la dernière coupe à la mode pour les hommes. Cet apprentissage revenait cher. Les tailleurs se sont cotisés et mon père fut désigné pour étudier cette nouvelle façon de tailler les vêtements pour ensuite transmettre son nouveau savoir à l'ensemble de la profession. Plus d'une fois, j'ai vu des maîtres tailleurs venir le trouver pour un conseil. Un jour est arrivé un homme en compagnie de son client. Celui-ci était mal bâti, il était bossu : le tailleur ne s'en sortait pas. Mon père a pu confectionner au client un costume parfait malgré son physique difficile.

Quand j'y pense, je me rends compte que Papa était un homme très sollicité. Il cumulait ses occupations professionnelles, des activités religieuses et un rôle de père de famille très présent. Pourtant, il ne semblait jamais débordé. Il émanait de lui un calme, une sérénité qui donnait l'impression que tout s'accomplissait paisiblement.

Mes parents sortaient très souvent le soir. Ils étaient invités chez des amis ou partaient se promener ou encore se rendaient au spectacle où ils n'y allaient pas toujours ensemble, car en matière de divertissement, ils avaient des goûts différents. Mon père appréciait les pièces en yiddish et ma mère avait un faible pour les tours de chant. Elle avait une admiration particulière pour le ténor Benjamino Gigli. Il arrivait que mon père me fasse profiter de ses sorties. Un jour, il m'a emmenée, avec mon amie Ida, au cinéma voir un film où jouait Jeannette MacDonald, une actrice américaine qui chantait avec une voix d'or. Une autre fois, j'ai pu l'accompagner à l'une de ces représentations théâtrales en yiddish qu'il affectionnait tant. Je n'ai pas particulièrement accroché à ce spectacle populaire qui tenait plutôt du cabaret. Tout comme à l'époque d'Irsava, Maman allait au cinéma tous les jours. Elle était restée indépendante ; elle s'était laissé repousser les cheveux et avait abandonné le port de la perruque. Elle avait aussi gardé un goût très sûr pour s'habiller, elle se maquillait sobrement. C'était une femme très élégante. Le samedi soir, très souvent, des amis venaient jouer aux cartes à la maison. J'ai le souvenir des soirées animées.

Mes parents s'étaient parfaitement intégrés dans leur nouveau milieu.

## **L'école**

À six ans, j'ignorais pratiquement tout de l'école. En Tchécoslovaquie, dans les villages, les jeunes enfants faisaient leur apprentissage de

la vie en famille et dans la communauté rurale. Peu avant notre départ d'Irsava, j'avais bien expérimenté quelques mois un semblant d'école préparatoire en tchèque, mais je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait en Belgique.

À mon arrivée à Anvers, mes parents m'inscrivirent dans une école dirigée par des nonnes. Les bonnes soeurs ne supportaient pas mon plaisir de la communication qu'elles appelaient bavardage. Et pourtant, m'exprimer représentait pour moi un gros effort : je débarquais à peine et ne comprenais ni le flamand, ni le français.

Mes parents comprirent rapidement mon malaise et m'inscrivirent à l'école communale. Là, je trouvai enfin mes marques. J'eus la chance d'y rencontrer ma grande copine Ida. Lors de notre première année scolaire, nous étions dans la même classe, mais nous ne nous fréquentions pas particulièrement. Puis, à la fin de l'année, nous nous sommes retrouvées toutes deux à Kapellenbos, en colonie de vacances. Ida pleurait à longueur de journée, sa maman lui manquait, elle était timide et ne se liait pas facilement. Moi, au contraire, d'un naturel sociable, j'étais toute contente d'être partie en vacances. Je me suis attachée à consoler Ida. À la rentrée, nous étions devenues amies et complices. J'avais pris l'habitude d'aller la chercher le matin, à la De

A l'école, Ida est devenue mon amie. Ici, elle fête son dixième anniversaire. (De gauche à droite : moi, Ida, Deborah Reich, Mirla Wachtel)



Boeystraat (et ensuite à la Van Dijkstraat, à la Jordaenstraat, et enfin à la Nieuwstraat) juste pour le plaisir de partir à l'école ensemble. Et puis, après les cours, je la raccompagnais chez elle pour faire mes devoirs en sa compagnie. Je trouvais ainsi l'occasion d'échapper quelques instants aux responsabilités familiales tout en profitant de la liberté qui régnait dans la maison de ma camarade de classe. Ida était la benjamine d'une fratrie de six frères et sœurs – Eve, Sala, Deborah (Dore), Isy et Kopel - qui habitait à Anvers dans une espèce de joyeux désordre bohème. Chez moi, c'était le règne de la tradition ;



chez elle, la maison était une volière, avec les enfants qui entraient et sortaient à leur guise. Les parents d'Ida vivaient en Angleterre, les aînés s'occupaient tant bien que mal des petits. Je n'aurais pas échangé nos existences, j'aimais notre façon de vivre en famille, mais cette petite bulle de liberté quotidienne que je trouvais chez Ida me plaisait. Ida fut la première et la seule vraie amie de mon enfance. Elle l'est restée jusqu'à la fin de sa vie.

C'est incroyable ce que l'on peut faire lorsqu'on est motivé ! À l'école communale, nous étudions en français. Quelques années plus tard, c'était en flamand. Ça aurait pu être un obstacle, mais non, j'ai appris les deux langues assez vite. J'aimais étudier, l'école me plaisait. Pas une seule fois, dans mon parcours scolaire, je n'ai redoublé. Apprendre était pour moi une évidence. J'avais cependant conscience de ma différence. Il m'arrivait de me sentir décalée par rapport à mes copines de classe. À la récréation, elles jouaient à des jeux qui m'étaient étrangers. Elles étaient princesses, comtesses, elles dialoguaient avec des chevaliers imaginaires. Leurs jeux avaient un rapport avec l'histoire de cette partie du monde. Moi, je n'y comprenais rien, j'étais incapable de me mêler à ces jeux de rôle. Par contre, je participais aux rondes et à tous les jeux que je pouvais apprendre. Je me faisais un honneur de réussir les exercices d'éducation physique. J'avais, ancré en moi, un désir profond de participer.

Je fréquentais assidûment la bibliothèque de l'école, mais j'en ai vite fait le tour. J'ai alors pris l'habitude d'aller à l'autre bout de la ville, à la Blindenstraat, emprunter des livres à la bibliothèque municipale. J'adorais lire, j'aimais les rédactions, les leçons d'histoire et de géographie. Si les cours scientifiques n'étaient pas ma tasse de thé, je m'en suis toujours sortie, sans jamais avoir échoué à un examen.

À part mon amie Ida, je ne fréquentais aucune fille de ma classe en dehors des cours. Il n'était pas dans les habitudes de l'époque de s'inviter les unes chez les autres. L'école était donc pour moi un formidable terrain de découverte du monde extérieur. J'avais, par exemple, une condisciple qui vivait avec sa soeur, sa mère, son père et l'amant de sa mère ! Cela me paraissait étrange, inconcevable. Cette fille nous racontait tout cela avec une grande aisance. Elle avait un sérieux bagou qui la rendait intéressante. Elle était peu commune, elle ne nous cachait rien de sa vie familiale. Sa jeune soeur avait attrapé une tuberculose qui fut mal soignée. Les jours de la petite étaient comptés. L'affaire devint un événement en classe, notre condisciple nous en faisait chaque matin le compte-rendu. Nous avons suivi comme un feuilleton l'évolution de la maladie de la petite

soeur. Cette élève nous racontait que, prévoyante, sa famille avait fait teindre en noir des vêtements avant le décès de la gamine afin de ne pas être pris de court. Je trouvai cela terriblement choquant. À la mort de la petite fille, toute notre classe s'est rendue à l'enterrement. La mort était encore pour moi une abstraction. Bien sûr, j'avais lu des romans qui relataient le décès de personnages, mais jamais encore je n'avais été en contact avec cette réalité. C'était la toute première fois que j'entrais dans un cimetière, ce fut un traumatisme.

En plus de m'apporter un savoir académique, l'école me révélait des modes de pensées et des façons de vivre que jamais je n'aurais imaginés.

### **La vie quotidienne**

Notre vie était rythmée par une série de petits événements qui se répétaient chaque semaine. Il y avait bien entendu l'école, la célébration hebdomadaire du shabbat et le laitier à six heures tous les matins qui, une fois sa tournée finie, revenait en milieu de matinée vendre des oranges ou des bananes. Les mercredis après-midi, passait une petite femme, mais alors vraiment toute petite ! Elle portait des sacs en toile cirée qui frôlaient le sol en raison de sa taille. Elle était toujours vêtue d'un tablier blanc. Elle vendait des tas de sucreries : des tablettes de chocolat Nestlé, des bonbons, des sucettes... Nous l'attendions avec impatience, chacun des enfants pouvait choisir une friandise. C'étaient de bien petites choses, mais j'aimais et trouvais rassurants ces instants qui réglaient notre vie quotidienne.

Je ne suis jamais retournée à Irsava. Mon père y est allé deux fois rendre visite à sa famille. Sa soeur nous avait confectionné de jolies robes en velours côtelé bleu orné de petits pois rouges. La fois suivante, ce fut une magnifique blouse brodée. À chacun de ses retours, Papa rapportait des corbeilles de raisin muscat et des prunes bleues. Un vrai délice ! Pour Pessah (Pâque), ma grand-mère confectionnait elle-même des matzot qu'elle nous envoyait soigneusement emballées. Elles étaient dures comme de la pierre !

Si j'avais adoré mon enfance à Irsava, je me trouvais aussi très heureuse à Anvers.

Mes parents, mes soeurs, mon frère et moi, tous à notre façon, nous sommes glissés dans ce nouveau monde occidental et citadin qui est vite devenu le nôtre. Tout en douceur, notre famille s'y est aménagé un nid douillet où il faisait bon vivre. L'émigration nous avait réussi.

# 5

## Etre l'aînée

À notre arrivée en Belgique, pour moi, petite fille insouciante dans mon village de Tchécoslovaquie, tout a changé. Nous vivions très déceimment, mais n'avions pas les moyens d'engager une servante, il n'y avait plus personne pour seconder Maman dans le ménage. Et Dieu sait si elle avait besoin d'aide, car elle avait mis au monde notre nouvelle petite soeur Esther que nous surnommions Niouki. Alors, c'est moi, la plus grande, qui fus tout naturellement désignée pour aider ma mère.

C'est parfois très dur d'être l'aînée ! Mon frère et mes soeurs étaient trop petits ou bien ils se défilaient quand Maman réclamait un coup de main. J'étais toujours de corvée. C'était à moi d'aller promener Esther dans son landau. Je le faisais avec plaisir, mais c'était parfois pesant. Chaque matin, je devais descendre à la cave chercher le charbon pour alimenter le poêle et la cuisinière. J'avais une frousse bleue de descendre dans cette pièce humide sans électricité. J'avais aussi pour tâche d'accueillir le laitier qui passait aux aurores. Et puis il y avait le ménage quotidien. Subitement, je n'étais plus une enfant parmi les autres, j'étais l'aînée avec un gros fardeau de responsabilités. Mon frère et mes soeurs avaient le droit de profiter de leur enfance ; pour moi, dès l'âge de huit ans, ce fut terminé et ce fut dur ! J'avais tellement d'obligations ! En plus du ménage, j'étais responsable des petits. Désormais, je n'eus plus beaucoup de moments libres. Jamais je n'ai eu de jouets à part une balle que je m'amusais à faire rebondir contre un mur. Parfois aussi, je jouais aux osselets. Il m'arrivait de repenser à la liberté dont je jouissais à Irsava et à ces petits moments privilégiés quand mon père me permettait de me glisser dans son lit et qu'il me racontait des histoires. C'était souvent le même conte, celui d'une petite biche blanche imprudente qui s'égarait et rencontrait le loup. J'adorais ça ! Je me souviens aussi d'une anecdote qu'il me racontait et me faisait beaucoup rire. Un samedi après-midi, mon

père était encore un gamin, le rabbin était venu rendre visite à ses parents. Ils s'étaient installés dans le jardin et le brave homme s'était assoupi. Il dormait, la barbe étalée sur la table. Mon père et quelques-uns de ses copains ont pris un pot de glu dans l'atelier de mon grand-père et l'ont versé sur la barbe. Catastrophe ! Il a fallu couper la barbe pour libérer le malheureux rabbin. Mon père, paniqué à l'idée de la sanction qui l'attendait, est resté caché dans un arbre jusqu'à la fin du shabbat...

Après la naissance d'Esther, Maman s'est donc mise à exiger beaucoup de la petite fille que j'étais. C'est à cette période que débutèrent les conflits entre nous deux. Je lui reprochais de ne pas me laisser vivre en m'accablant de tâches ménagères, nous nous querellions parfois. J'étais cependant consciente que l'aide que j'apportais à Maman contribuait à l'harmonie du ménage. Jamais au grand jamais, elle

Cinq enfants à élever coûtent cher, alors pour mettre du beurre dans les épinars, Maman s'était trouvé un travail. Chaque jour, elle remplissait une valise de lingerie fine, de bas et de colifichets qu'elle allait vendre à ses clientes.

Comme elle était absente, je devais rentrer à la maison à midi pour servir le repas aux petits.



ne s'est plainte de mes récriminations auprès de mon père, de même que moi, je n'ai pas une seule fois exprimé ma frustration à Papa. Je n'aurais pas supporté de le décevoir, c'était mon ambition : ne jamais décevoir mon père, être toujours pour lui un sujet de fierté. Je l'admirais tant !

Mon école se trouvait loin de notre domicile. L'aller, comme le retour, me prenait vingt-cinq minutes au grand galop. C'était sportif ! J'étais épuisée, sans compter que j'avais rarement le temps d'avaler quelque chose. Mon père s'est aperçu de mon affaiblissement. Il m'a emmenée chez un médecin qui a diagnostiqué une anémie et a recommandé de me faire manger de la viande grillée. Malgré que cette cuisson ne soit pas cachère, Papa à cette époque me prépara chaque jour une grillade sur la cuisinière.

Mes responsabilités vis-à-vis des enfants ne se bornaient pas à leur surveillance et aux repas de midi. Une année, pendant les vacances scolaires, j'avais alors 13 ans, Maman est partie faire une cure en Tchécoslovaquie pour soigner ses rhumatismes. Papa avait alors loué pour nous une grande chambre à Heide, un lieu de villégiature près d'Anvers. Comme il travaillait, il ne venait nous rendre visite que le dimanche. C'était à moi que revenait la charge de m'occuper de mes trois soeurs et de mon frère. Je faisais les courses, le ménage, je cuisinais, je lavais et soignais les enfants. J'étais occupée toute la journée, je devais en plus préparer mon examen de latin (que j'ai réussi). Ce fut épique !

J'ai vécu cette expérience une seconde fois, à Brasschaat, un autre lieu de vacances. Cette fois, Maman était retournée voir ses parents à Grodno en compagnie de ma petite soeur Esther. Là aussi, je devais gérer l'argent et l'organisation des vacances des petits. J'étais toujours responsable, toujours sur le qui-vive. Les enfants ne me considéraient plus vraiment comme une soeur, mais comme une deuxième maman. Heureusement, cette fois, Ida, ma meilleure amie, m'accompagnait, c'était plus amusant. Le dernier jour, Papa est revenu chercher les enfants et j'ai eu l'autorisation de rester une journée de plus avec Ida : enfin une vraie journée de vacances ! Au moment de rentrer, je me suis aperçue que j'avais oublié de garder un peu d'argent pour prendre le vicinal. Que faire ? Pas de téléphone ! J'ai dû prendre mon courage à deux mains pour aller demander à la boulangère de me prêter quelques sous. Pas facile, j'étais tellement gênée !

J'avais aussi pour tâche d'être présente aux activités extrascolaires des petits. Mes parents avaient effectué les démarches pour nous scolariser, mais ne pouvaient se libérer l'après-midi pour assister aux festivités organisées par l'école. Je fus donc nommée représentante officielle de mes parents. Je me souviens de la toute première fois que j'ai accompagné ma jeune soeur Irène, qui était encore en maternelle, au spectacle de fin d'année. J'avais sept ans. J'ignorais alors que les écoles organisaient de petites représentations. Quand j'ai vu tous ces petits enfants costumés faire des rondes et chanter « Klomptjes aan de voeten »<sup>6</sup>, j'ai été littéralement émerveillée. J'ai donc pris l'habitude d'assister aux spectacles de mon frère et de mes soeurs, seule parmi les mamans dont la plupart étaient disponibles car elles étaient femmes au foyer.

Une fois, une seule, mes parents ont pu se libérer. C'était la distribution des prix. J'avais seize ans et Papa est arrivé. C'était la



Juin 1935, Maman, Irène et moi revenons de la distribution des prix. Elle avait lieu à la salle de fête du Meir.



Juin 1938, Papa est fier de moi : j'ai bien réussi mon année scolaire. Pour la distribution des prix, je porte une longue robe bleuclair et des chaussures noires vernies.

toute première fois qu'il m'accompagnait. Pour cette fête, je portais une robe longue. Nous avons préparé un spectacle qui précédait la remise des prix. L'événement était d'importance : les parents étaient habillés, tous portaient un chapeau. Papa était si fier ! Et moi j'étais tellement heureuse. Maman, elle, est allée à la distribution des prix d'Irène et Hermine. Les deux fêtes se passaient en même temps, ils avaient dû se séparer pour faire honneur à leurs trois filles.

En plus d'assister aux fêtes scolaires de mes cadets, j'avais aussi pour mission d'aller rendre visite à Krimsky, en prison. Krimsky était un Juif russe, assez fruste, très grand, une force de la nature. Il lui arrivait de venir à la maison bavarder avec Maman. Il était très amoureux d'une jeune femme. Peut-être cette femme l'avait-elle éconduit ou lui avait-elle été infidèle ? Toujours est-il que dans un mouvement de colère, Krimsky l'a poignardée. Il fut condamné et incarcéré dans le pénitencier de Merxplas. J'étais chargée de lui rendre visite et de lui apporter des colis. J'étais trop jeune (je n'avais que 11 ans) pour comprendre la situation, mais j'ai été frappée par l'ambiance de la prison. Je me souviens d'une longue table : d'un côté, tous ces hommes détenus, de l'autre les visiteurs, et la ronde des surveillants. C'était étrange, un autre monde<sup>7</sup>.

Lorsqu'elle avait six ans, on a détecté chez Irène un début de tuberculose. Elle fut envoyée pour six mois dans un préventorium sur la côte, à Klemskerke. C'est moi qui allais la voir et lui apporter ses colis. Je prenais le bus. Une fois encore, je me retrouvais seule, à 10 ans, parmi les adultes. J'étais toute contente de rendre visite à ma soeur. C'est à cette occasion que j'ai vu la mer pour la première fois. Puisque j'étais l'aînée, mes parents trouvaient logique de m'envoyer de-ci, de-là. Un jour, je suis allée livrer un costume chez un client de Papa qui habitait à Boom, une localité près d'Anvers. Il faisait noir, j'avais peur, vraiment peur ; je n'avais que 12-13 ans, mais j'y suis arrivée. Je trouvais normal de rendre ce genre de services à mes parents. Ils étaient pris par leur travail ou la surveillance des plus jeunes, je comprenais parfaitement qu'ils avaient besoin de mon aide.

Plus tard, j'ai accompagné par deux fois ma soeur Irène lors de ses représentations artistiques. Irène suivait des cours de danse. Ma mère, qui ne manquait pas d'ambition pour ses enfants, lui avait choisi comme professeur la première ballerine de l'opéra d'Anvers. Accompagnée d'Ida, je suis allée voir danser ma soeur dans le très

---

<sup>7</sup> Autres temps, autres moeurs : on imagine pas aujourd'hui, en Belgique, une enfant de 11 ans rendre visite seule à un prisonnier !



Irène (à droite) était très douée. Elle suivait des cours de danse chez la première ballerine de l'opéra d'Anvers, Mme Belova



Irène (au centre) lors du spectacle au Grand Bazar





Irène danse en solo au Grand Bazar

beau salon de thé du Grand Bazar anversois. Une autre fois, je devais avoir 15 ans ou 16 ans, je l'ai emmenée à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts. Elle s'y présentait dans le cadre d'un concours de danse. Ce fut une équipée pour moi qui ne connaissais pas la capitale. Nous y sommes arrivées le vendredi soir, Irène a dansé le samedi, nous avons logé avenue Fonsny chez une cousine de mon père et nous sommes rentrées à Anvers le dimanche : de beaux moments d'aventure et de complicité avec ma jeune soeur.

Ce statut d'aînée de ma fratrie fut parfois lourd à porter. Je me souviens que le jour de la bar mitzvah de mon frère, Maman a cuisiné le grand repas de fête, puis tout le monde s'est rendu à la synagogue, sauf moi qui suis restée à la maison pour organiser la réception. Malgré un petit pincement au coeur, j'ai pris cela avec philosophie. Et puis, quelle belle table j'avais préparée !

Même si je trouvais parfois injustes mes nombreuses obligations, je ne me considérais pas comme une victime. Loin de là. J'étais une petite fille riieuse, entreprenante, sociable et heureuse de vivre parmi les miens que j'adorais. Les tâches qui m'incombaient m'ont donné très jeune un grand sens des responsabilités. Ce sens des responsabilités et du devoir, je l'ai conservé ma vie durant.



J'étais l'aînée de cinq enfants.  
De gauche à droite: moi, Hermine, Boumi, Irène et Esther.

# 6

## Apprendre

Les maîtres mots de mes parents étaient l'étude et l'apprentissage. En plus de l'école, des devoirs et des leçons, je me rendais le samedi après-midi à la synagogue pour suivre un cours d'histoire juive. Quant au dimanche matin, il était consacré à l'étude de l'écriture yiddish.

Maman trouvait que ce n'était pas suffisant : elle décida de m'offrir une formation musicale. L'occasion se présenta à la suite d'un banal incident. J'avais alors huit ans. Je n'étais pas très grande et ce jour-là, j'ai grimpé sur un tabouret pour prendre un objet au-dessus de l'évier. Le tabouret a basculé, je suis tombée et me suis entaillé le menton. Je n'avais rien fait de mal, mais je me suis sentie terriblement coupable de ma maladresse. La blessure saignait beaucoup, je suis allée trouver ma mère. Elle m'a emmenée chez la pharmacienne qui a désinfecté la plaie et m'a fait quelques points de suture. Le mari de cette pharmacienne était musicien, il enseignait le violon et la guitare. Ma mère s'est rapidement entendue avec lui et c'est ainsi que je me suis retrouvée à ma première leçon de violon. Problème : je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était une note ce qui constituait un obstacle non négligeable à mon apprentissage de l'instrument. « *Solfège ?* » a dit Maman, « *Très bien, tu vas aller au Conservatoire.* » Et me voilà contrainte de quitter l'école dix minutes avant la fin des cours pour attraper le tram 8 et foncer à toute allure au Conservatoire. J'y ai suivi des cours de solfège pendant deux années. Je ne sais plus trop si cela me plaisait, là n'était pas la question. Il ne s'agissait pas de savoir si ça me convenait ou pas. C'était pour moi une obligation en plus des cours, je devais m'y plier. Il fallait apprendre et apprendre bien. Et j'ai appris. Je pus alors étudier le violon avec le mari de la pharmacienne. Je devais perfectionner ma pratique de l'instrument tous les jours à la maison. À vrai dire, cet apprentissage ne m'amusait qu'à moitié, les répétitions quotidiennes étaient une corvée. Mais jamais ne me serait passée par la tête l'idée de contester un désir de mes parents. Et puis,

j'étais consciente de l'attention que ceux-ci portaient à ma formation, c'était valorisant pour la petite fille que j'étais. Ils m'avaient offert un violon et un lutrin. Je disposais dans l'appartement d'un endroit réservé à mes répétitions où aucun des enfants n'avait le droit de venir me déranger. C'était un moment rien qu'à moi, à moi seule.

Au fil des années, trois professeurs se sont succédé pour me permettre de perfectionner mon apprentissage. Après le mari de la pharmacienne, ce fut un vieux monsieur adorable. Un jour, pour le nouvel an, il m'a offert un biscuit en forme de coeur. J'en garde un souvenir ému ; je n'avais pas l'habitude de ces petites attentions qui se pratiquaient en Belgique, tout cela était nouveau pour moi. Par la suite, je suis allée chez un jeune homme, un réfugié autrichien qui enseignait le violon à une vingtaine d'élèves. Il était bon pédagogue, il valorisait les enfants. En fin d'année, il donnait un petit goûter au cours duquel chacun de ses élèves jouait un morceau. Je me souviens avoir à cette occasion joué « Plaisirs d'amour », j'avais un trac fou ! J'ai étudié le violon cinq années durant. C'est une simple réflexion de mon professeur qui m'a décidée à interrompre définitivement la musique. Un dimanche matin, alors que j'arrivais pour ma leçon, le jeune professeur a attrapé mes mains rougies et gonflées : « *Mais qu'as-tu fait ?* »

- *La vaisselle.*

C'est que la vaisselle du dimanche matin était impressionnante. Nous devons nettoyer tous les couverts et ustensiles utilisés pendant le shabbat.

Mon professeur a été catégorique : « *Tu vas dire à ta maman que tu ne peux plus faire la vaisselle. C'est défendu, tu comprends ? Quand on joue du violon, on ne peut pas s'abîmer les mains à faire la vaisselle !* »

Voilà bien une chose que jamais je n'aurais pu confier à ma mère. Je ne concevais pas de ne plus l'aider dans cette lourde tâche. À la fin de ma leçon, j'étais toute malheureuse. Il m'a fallu une semaine entière pour oser dire à Maman que je n'irais plus au cours de violon. Elle a tenté de comprendre les raisons de cette décision, mais je ne lui ai donné aucune explication et plus jamais je n'ai joué de violon. C'est ainsi que mourut, étouffée dans l'oeuf, une grande carrière de musicienne. Je plaisante ! Mon niveau était correct, mais rétrospectivement, je pense que je n'avais pas de véritable talent. Et puis, entre l'école, les cours à la synagogue, le ménage et la musique, je n'avais jamais un seul moment de loisir ; le violon ne m'a pas réellement manqué.

Mes parents étaient très attentifs à notre formation. Je ne me suis jamais rebellée contre leurs exigences, je me sentais investie d'un

sens du devoir. Par ailleurs, j'étais consciente qu'à l'époque où peu de filles allaient au-delà des études primaires, j'avais la chance d'aller à l'athénée. La plupart de mes condisciples étaient d'une condition sociale supérieure à la nôtre. Leurs parents étaient diamantaires, appartenaient à la haute bourgeoisie... J'étais reconnaissante à mes parents de m'offrir des études secondaires. Ils veillaient à ce que je sois toujours correctement habillée, ils avaient foi en mes capacités et celles de tous leurs enfants. Il était pour eux fondamental d'éveiller et d'ouvrir nos jeunes esprits tant à notre culture qu'au monde moderne. Et même si ce fut parfois dur, je leur en suis très reconnaissante.

# 7

## Notre religion

J'ai assez rapidement compris que si la ville d'Anvers abritait une communauté juive, celle-ci ne faisait pas partie d'un groupe majoritaire comme c'était le cas à Irsava. Les habitudes changeaient. Contrairement aux coutumes d'Irsava, les cours en Belgique se donnaient aussi le samedi matin. Problème, car pour nous, il était important de respecter nos jours de fête et surtout le shabbat. Alors, tout comme les autres filles juives, je n'allais pas à l'école le samedi matin. Je me souviens qu'à l'athénée, le seul cours d'algèbre de la semaine était donné le samedi. C'était angoissant, cette matière était complexe pour qui n'assistait pas à la leçon.

Le samedi après-midi, j'allais suivre les cours d'histoire religieuse à la synagogue. Puisque c'était shabbat, nous écoutions sans pouvoir prendre note. Un jour, je me suis dit : mais pourquoi ne pourrais-je pas appliquer ce système à l'école du samedi matin ? J'en ai parlé à mon père qui me voyait trimer pour tenter de percer les mystères de l'algèbre. Papa a accepté et c'est ainsi qu'en secondaire j'ai pu aller en classe écouter les cours du samedi avec interdiction formelle de prendre note. Les particularités de notre religion étaient acceptées, mais les professeurs se montraient exigeants. Le fait que nous ne venions pas le samedi ne comptait guère. Si nous avions manqué des leçons, à nous de nous débrouiller pour être en ordre au cours suivant. Il n'était pas question de faveur. Nous avons la possibilité de respecter notre religion, mais cela ne regardait personne. Nous devons l'assumer et pour nous, ça allait de soi.

Au cours de ma petite enfance en Tchécoslovaquie, j'avais remarqué l'existence de diverses religions. Cela ne posait pas le moindre problème, le respect était de mise et la coexistence harmonieuse. La vie anversoise me fit entrevoir tout autre chose : être juif n'était pas forcément anodin. C'était une notion diffuse que je ressentais

instinctivement. Lorsque j'accompagnais mon père à la recherche d'un logement, à l'énoncé de notre nom, certaines portes se refermaient brutalement.

En classe aussi régnait une ambiance curieuse. J'avais beau être inscrite dans une école communale, nombre de mes condisciples étaient catholiques, beaucoup portaient une croix. Je me souviens qu'un jour de vendredi des Cendres, j'ai vu arriver à l'école la plupart des écolières avec une croix noire sur le front. Je ne connaissais pas cette fête religieuse et ses coutumes. J'ai été très impressionnée. Nous étions alors en 1935, la religion avait un poids énorme. Certaines filles de ma classe ne m'adressaient jamais la parole. Je sentais bien qu'il était inutile de leur demander un cahier ou une aide quelconque. Parfois, l'hostilité était plus tangible, il nous arrivait d'entendre fuser « *Vuile Joden !* »<sup>8</sup>. Alors que nous avions près de neuf ans, mon amie Ida et moi nous faisons systématiquement agresser par une fille qui se cachait pour nous sauter dessus à 16 heures, à la sortie de l'école. Elle nous frappait en criant "Joden, Joden, Joden, Joden !" Un beau jour, nous en avons eu assez. Nous nous sommes dépêchées de sortir de l'école pour, à notre tour, aller nous cacher. Nous l'avons attendue de pied ferme et lorsqu'elle est passée, Ida et moi lui avons donné une bonne leçon, une sacrée raclée. Et ce fut terminé, plus jamais elle ne vint nous importuner. Certains professeurs étaient gentils avec nous, d'autres nettement moins. Nous repérions très vite ceux qui étaient antisémites. Pour ceux-là, nous travaillions d'arrache-pied : nous mettions un point d'honneur à avoir d'excellents résultats à leurs cours. Nous voulions leur prouver notre valeur.

Toutes les filles non juives ne nous méprisaient pas. J'avais une amie, Mathilde van Bercy, avec laquelle je m'entendais à merveille. Nous avons de longues conversations, elle avait l'esprit ouvert. Les opinions préconçues de certaines condisciples venaient forcément de leurs parents. Mes parents, eux, n'avaient aucun a priori sur les chrétiens. Notre médecin, par exemple, n'était pas juif. Un jour, alors que régnait la crise, une femme non juive est venue quémander un emploi à la fabrique de rideaux en face de chez nous. Comme on lui refermait la porte au nez, elle est tombée évanouie sur le trottoir. C'est ma mère qui est sortie et a emmené cette femme à la maison pour la ranimer et l'aider à reprendre des forces. Mes parents étaient des gens ouverts et généreux. Quand, pour une fête, on préparait la chala (le pain tressé), mon père m'en donnait toujours pour Ida. Il savait que ses parents étaient rarement là ; à chaque occasion, il pensait à elle. « *Ça, c'est pour ton amie.* » me disait-il en me remettant le pain.

---

<sup>8</sup> Sales Juifs !



Je n'avais jamais besoin de le lui rappeler. Mes parents connaissaient une femme avec deux enfants, abandonnée par son mari. Elle tirait le diable par la queue. Lorsque nous préparions la cuisine de fête, invariablement, une part lui était réservée. J'ai toujours connu ce souci des autres et cette générosité qui, aussi loin que je m'en souviens, ont toujours existé chez nous. Cela m'inspirait un grand sentiment de respect pour mes parents et la sensation sécurisante de vivre dans une bonne maison.

L'antisémitisme n'était pas un sujet de conversation en famille, mais une fois, très révoltée, je racontai à mon père quelques brimades dont j'étais victime.

« *Tu as remarqué l'inscription INRI sur le chapeau des élèves de l'école catholique ? Tu sais ce que cela veut dire ?* » me demanda-t-il.

- *Non*

Il utilisa alors ces initiales pour traduire en yiddish : *Ich nar, regier uber aich* ce qui signifie : « Moi, Bêta, je Règne sur Vous ». Je ris de sa plaisanterie, mais je savais qu'elle était destinée à me remonter le moral, car mon père avait le plus grand respect pour les autres. Cela me permit d'accepter avec philosophie les petites tracasseries dont j'étais victime. J'ai décidé que ce n'était pas mon problème. Jamais je n'ai été embarrassée d'être juive. Au contraire, j'adorais l'atmosphère qui régnait dans ma maison et reflétait notre culture.

Je dois préciser que mes escarmouches ne concernaient pas que des non Juifs. À une époque, j'avais alors neuf ans, une petite voisine passait son temps à me taper dès qu'elle en avait l'occasion. Elle était juive, je ne l'avais jamais embêtée, elle ne m'aimait pas, voilà tout. Un beau jour, excédée, je lui ai rendu ses coups avec une énergie certaine. Mais ça ne suffisait pas, je voulais une vengeance plus exemplaire. J'ai profité d'un moment où elle flânait dans son jardin, j'ai grimpé dans notre arbre adossé au mur mitoyen de nos deux jardins, ma soeur m'a passé un seau d'eau que j'ai renversé sur la tête de ma tortionnaire. Évidemment, elle s'est mise à hurler. La mère, voyant sa fille trempée, est venue sonner à la maison et a fait un scandale qui a provoqué un petit attroupement sur le trottoir. Ma mère ne supportait pas les esclandres. Elle a fait semblant d'être fâchée et m'a ordonné de rentrer à la maison, puis elle s'est efforcée de calmer la voisine. Lorsque ma mère est rentrée elle m'a donné une tape symbolique en me disant : « *Tu as bien fait !* ». Si, pour mes parents, agresser était un interdit formel, se défendre était un droit absolu.

Dans la famille, nous respectons scrupuleusement les rites du judaïsme. Quand venait le moment, mon père interrompait son travail

et faisait la prière. Il priait le matin et l'après-midi, jamais de façon ostentatoire. C'était un acte très personnel. Le soir, assis dans son lit, il murmurait une dernière prière. Cela ne durait pas longtemps, mais j'ai toujours été frappée par l'intensité de son recueillement.

Moi, j'adorais le shabbat<sup>9</sup>. C'était un moment extraordinaire, une pause dans la semaine, le temps était comme suspendu. Tout commençait le jeudi : les mères partaient faire les achats. À l'époque, la volaille s'achetait vivante, il fallait se rendre chez le shochet (l'abatteur rituel) pour la tuer. Une seule fois, j'y ai accompagné ma mère. Je devais avoir une tête épouvantable en sortant de là, car plus jamais Maman ne me proposa de venir voir occire notre futur repas. De retour à la maison, nous vidions et plumions notre volaille. Il fallait aussi accommoder le poisson. Les recettes étaient complexes et demandaient de longues préparations. C'était le travail du vendredi. Nous devions laver, hacher les légumes, allumer du petit bois, courir chercher du charbon à la cave pour alimenter le fourneau. Un sacré boulot quise répétait inlassablement chaque semaine. Les plats étaient toujours les mêmes, ils ne variaient qu'en fonction des saisons. Nous devions aussi préparer à l'avance le repas du samedi. Il s'agissait d'un plat complet, le tcholent (chaud-lent), une espèce de pot-au-feu préparé dans une grande marmite. Nous y déposions des morceaux de boeuf, des pommes de terre, un oeuf, de l'orge perlé, des haricots bruns et blancs et nous recouvrons le tout d'eau. Après avoir emballé la marmite dans des journaux, je la déposais chez le boulanger qui faisait cuire le plat à l'étuvée dans son grand four jusqu'au lendemain. Le vendredi soir, nous dressions une belle table. Nous y disposions une nappe blanche et des bougies. Quand tout était prêt, en attendant que Papa et Boumy reviennent de la synagogue, je pouvais lire la revue Marie-Claire que Maman avait achetée. C'était un délicieux petit moment de détente. Dans la cuisine brûlaient huit petites bougies tandis que la table de la salle à manger était garnie de deux grands bougeoirs. Les grandes bougies célébraient la fête, les petites représentaient les enfants morts et les parents qui vivaient loin de nous. Avant le début du shabbat, Maman bénissait les bougies, puis le pain. Lorsque Papa rentrait de l'office, il ouvrait la porte de l'appartement en chantant doucement une prière ; nous étions alors tous réunis, nous pouvions entamer le repas. Le samedi était consacré au repos physique et à la spiritualité. Nous ne pouvions pas écouter la radio. Le matin, pour se raser, Papa utilisait une spatule en bois et du sulfate de baryum (préparé par le coiffeur), car l'emploi des ciseaux n'était autorisé que pour se tailler la barbe et non pour la raser. Il revêtait ensuite une chemise blanche et allait à

---

<sup>9</sup> Le Shabbat commence le vendredi soir.

Des années plus tard : Maman accomplissait toujours les gestes rituels.

Ici, à Rosh Hashana, lors de sa visite chez nous en 1976.



la synagogue avec mon frère. Ma mère ne s'y rendait pas le samedi, elle ne la fréquentait que pour les grandes fêtes : Rosh Hashana ou le Yom Kippour.

Pendant le jour du shabbat, la porte d'entrée de l'appartement restait ouverte. Un homme arrivait chez nous tous les samedis matin. Il avait une cinquantaine d'années, il était instruit, avait beaucoup d'esprit, mais il avait comme on dit « un grain ». Cet homme avait été très riche puis, du jour au lendemain, s'était retrouvé ruiné. Il était brisé, mais il avait gardé une grande dignité. Il débarquait donc le samedi et s'asseyait dans notre cuisine. Il était interdit de cuisiner le samedi, alors une personne non juive venait allumer la cuisinière le matin de façon à ce qu'il y ait toujours de l'eau bouillante. L'homme pouvait se servir de thé toute la matinée. À midi, nous mangions le pot-au-feu de la veille que j'allais récupérer chez le boulanger. Le samedi après-midi, mes jeunes soeurs et mon frère allaient s'amuser tandis que moi, l'aînée, j'allais à la synagogue pour suivre mon cours d'histoire juive. J'écoutais attentivement et cela me plaisait. Le samedi soir, nous prenions un repas froid et puis des amis de mes parents venaient jouer aux cartes à la maison. Ce que j'aimais le plus dans le shabbat, c'était cette atmosphère de repos, ces instants spéciaux qui ne ressemblaient à aucun autre de la semaine .

Une autre fête très importante était Pessah, la Pâque juive. Il fallait pour cette occasion que tout soit absolument cachère. Nous avions une vaisselle spéciale que nous ne sortions qu'une fois l'an afin qu'elle n'ait pas été « contaminée » par des aliments interdits. A l'époque où nous habitions Vandermeidenstraat, nous n'avions pas de grandes

casserolles en double ; nous allions au ruisseau qui coulait là où se trouve l'actuelle Plantijn en Moretuslei. afin d'y « kasheriser » nos casserolles, c'est-à-dire les rincer longuement à l'eau vive. Plus tard, lorsque nous avons emménagé à la Terliststraat, nous avons acquis un double jeu de vaisselle, casserolles et couvert : il était désormais inutile de nous rendre à la rivière. Mais ce n'était pas tout ! La particularité de la fête de Pessah est que tout aliment contenant du levain est proscrit, seul le pain azyme est consommé. C'était le grand nettoyage à la loupe ! Toute miette de pain levé, aussi minuscule fût-elle, devait être éliminée. Mon père et moi procédions à une inspection minutieuse de toute l'habitation jusque dans ses moindres recoins afin de nous assurer qu'aucune particule d'hametz<sup>10</sup> ne subsistait. A l'occasion de cette grande fête, Papa fabriquait lui-même le vin que nous consommerions au Seder. Il faisait macérer des raisins frais : c'était un excellent vin ! Par contre, pendant l'année, pour le shabbat, il se contentait de faire bouillir des raisins secs blancs. Ce "vin" servait aux bénédictions.

Nous respectons aussi d'autres rites. C'était, je crois, avant le Yom Kippour (le Jour du Grand Pardon), Papa liait les pattes d'un poulet vivant dans la cuisine et le faisait tourner au-dessus de nos têtes dans le but de nous laver de nos péchés. À vrai dire, je n'appréciais que très modérément cette coutume. Par contre, j'adorais un petit rituel : la bénédiction de Papa aux enfants. Il posait une main sur notre tête et faisait une prière silencieuse. Je ne peux exprimer à quel point pour moi ce moment était émouvant. J'en ai gardé un souvenir intense qui aujourd'hui encore, lorsque je l'évoque, me fait monter les larmes aux yeux.

Mon père était très attaché à une autre fête que j'adorais moi aussi : Souccoth, la fête des cabanes, une fête religieuse annuelle à caractère historique. Elle rappelle le moment où le peuple juif quitta l'Égypte pour se retrouver dans le désert. Ce moment est symbolisé par une habitation précaire : une cabane entièrement faite de branchages. Nous avons célébré cette fête aussi bien en Tchécoslovaquie qu'à Anvers. Au village, on décorait la cabane d'asters bleus que je cueillais dans notre jardin. Nous percions et soufflions dans les coquilles d'oeufs pour les vider. D'un côté de la coquille, nous fixions une petite tête et, de l'autre, un éventail figurait la queue d'un petit oiseau. Nous les suspendions à la cabane ainsi que tous les fruits d'automne et quelques guirlandes. C'était joli, très coloré. Chaque année, à Anvers, mon père a continué à construire la cabane dans notre petit jardin. Les voisins qui habitaient à l'étage ou plus loin dans la rue venaient

---

<sup>10</sup> Toute nourriture non autorisée pendant la période de Pessah.

chez nous. Pendant les huit jours que durait la fête, c'était un va-et-vient ininterrompu: quand les uns partaient, d'autres arrivaient. Les hommes et les garçons mangeaient dans la cabane. Nous redoutions les fortes pluies, car le toit n'était pas étanche et en cas d'averse, les assiettes étaient vite inondées. Les épouses apportaient le repas. Chacune d'elles se mettait sur son trente et un. Certaines portaient cérémonieusement leur plat recouvert d'une serviette immaculée. C'était à qui présenterait le mieux sa préparation. La fête des cabanes était une jolie cérémonie, amusante et conviviale.

Il y eut aussi la bar mitzvah de mon frère. Ce fut une belle et grande fête, mais qui faillit être compromise. Il faut préciser qu'avant de pouvoir fêter sa bar mitzva, tout petit garçon juif doit se rendre régulièrement au cheder, pour y étudier l'hébreu et les enseignements de la Torah. (Ce dernier apprentissage ne concerne que les hommes, les filles apprennent les prières et la lecture de l'hébreu, mais reçoivent très peu de notions théologiques.)



Boumy était un enfant vif et intelligent

Mon petit frère Boumy était un enfant très vivant et devint un adolescent plutôt turbulent. Plutôt que de se rendre à la synagogue après l'école, il faisait l'école buissonnière pour aller jouer avec ses copains. Mon père finit par être averti des frasques de son fils. « *Très bien, lui dit-il, puisque tu ne vas pas à la synagogue, nous ferons venir à la maison un professeur qui t'enseignera tout ce que tu dois savoir.* »

Aussitôt dit, aussitôt fait, chaque jour après l'école, un rebbe arrivait chez nous pour faire entrer la science théologique dans le crâne de Boumy. Cet homme n'était vraiment pas à la hauteur. Il m'est arrivé d'entendre ce qu'il enseignait à mon frère, c'était ahurissant. Pendant je ne sais combien de temps, il lui demandait d'un ton sentencieux : « *Réfléchis : peut-on manger un oeuf qui a été pondu le samedi ?* » C'était d'un tel ridicule ! J'en étais outrée. Je savais mon frère trop intelligent pour s'intéresser à de telles sornettes. Je pense qu'il avait pris une certaine distance par rapport au dogme, il avait une ouverture d'esprit naturelle. Mais enfin, on put célébrer sa bar mitzvah en grandes pompes et tout le monde fut heureux.

# 8

## Mon amie Ida... et son frère

La famille d'Ida était singulière. Ida en était la cadette. Elle avait trois soeurs et deux frères. Avant de se retrouver en Belgique, tous vivaient avec leurs parents à Tarnov, en Pologne galicienne (près de la frontière autrichienne), où son père tenait une papeterie. C'était un homme d'une grande gentillesse, il ne pouvait rien refuser aux membres de sa belle-famille. Sa générosité entraîna sa perte. Il accepta de se porter garant de l'un de ses beaux-frères qui ne remboursa pas ses dettes. Le père d'Ida ne pouvant honorer sa signature risquait la prison. Il dut fuir la Pologne. C'est à Londres qu'il se réfugia. Pourquoi cette ville ? Parce qu'il y comptait quelques amis et qu'il aimait la culture anglaise. Sa femme l'y rejoignit plus tard après un passage par la Hollande. Les quatre enfants aînés restèrent en Pologne, à Dombrowa, sous la surveillance d'une vieille tante qu'ils appelaient Mime. Quant aux cadets, Kopel et Ida, ils furent confiés à leurs grands-parents maternels à Tarnov.

Le clan familial accepta mal l'arrivée des deux petits : le grand-père manifestait beaucoup d'affection pour son petit-fils Kopel, ce qui fit craindre aux autres un détournement d'héritage. Les petits se sentaient rejetés. Ils n'avaient que cinq et sept ans lorsqu'ils décidèrent d'économiser les quelques sous qu'ils recevaient chaque semaine pour prendre le tram afin de rejoindre leurs aînés. Ils réussirent leur fugue qui parvint aux oreilles de leurs parents. Ceux-ci décidèrent alors de faire venir leurs six enfants auprès d'eux. Mais à cette époque, l'Angleterre refusait le permis de séjour aux enfants de plus de quinze ans. Seuls Kopel et Ida auraient pu rejoindre leurs parents à Londres. Le père fit le choix de ne pas séparer la fratrie. Il installa ses enfants dans un appartement à Anvers en attendant un hypothétique regroupement familial. Il leur envoyait de quoi subvenir à leurs besoins et poursuivre leurs études en Belgique, au grand désarroi de sa femme qui souffrait de ne voir ses enfants qu'à l'occasion de quelques

rare visites à Anvers. Les tentatives du père afin d'obtenir un permis de séjour pour sa famille demeurèrent infructueuses. Tous les enfants restèrent en Belgique et les aînés, tant bien que mal, s'occupèrent des plus jeunes et organisèrent leur vie grâce à la rente que leur octroyait leur père. L'insouciance qui régnait dans leur appartement était pour moi étonnante et intéressante, mais j'étais consciente de la chance que j'avais de vivre dans une famille structurée, enveloppée de l'amour et des exigences de mes parents. J'éprouvais un sentiment de tristesse profond quand j'entendais chanter Ida. Elle avait une voix tellement superbe ! En 1938, à l'occasion du mariage de sa soeur Dora, elle a chanté « Caro Mio Ben » de Giordano Guiseppe, nous en avons les larmes aux yeux. Elle possédait un réel don. Je trouvais injuste que ses parents ne soient pas là pour lui offrir une formation musicale et des cours de chant pour mettre en valeur son talent. Son frère Kopel avait appris le violon en autodidacte, dans leur appartement trônait un piano, mais tout paraissait tellement dispersé, personne ne les soutenait ni n'encourageait les indéniables dons musicaux de ces

### Caro Mio Ben (Come over again)

Attributed to GIUSEPPE GIORDANO  
1748-1798

*Larghetto*

Caro mio ben, non so di chi sei, non so chi sei, non so chi sei tu.

Caro mio ben, non so di chi sei, non so chi sei, non so chi sei tu.

Caro mio ben, non so di chi sei, non so chi sei, non so chi sei tu.



Kopel était un garçon doué et cultivé qui m'impressionnait par l'étendue de ses connaissances.

enfants.

Lorsque j'étais encore gamine, Kopel était à mes yeux un garçon sans intérêt particulier, il était simplement le grand frère de mon amie. Il avait trois ans de plus que moi. Il était gentil, mais nous n'avions pas grand-chose à nous dire. Ida vouait une admiration sans bornes à son frère. Elle m'énumérait les connaissances de Kopel : il parlait le polonais, le français et le flamand ; il étudiait le grec et le latin, il était calé en tout ! Elle était intarissable au sujet des innombrables qualités de son frère. Les années passant, l'adolescence pointant, les échanges entre Kopel et moi devinrent plus complices. À l'époque où j'éprouvais tant de problèmes pour résoudre les énigmes de l'algèbre, Kopel me proposa son aide. J'avais bien besoin d'un coup de main, aussi j'acceptai à la condition de payer les cours qu'il proposait de me donner. Il refusa net. Aucun de nous deux ne céda, nous étions aussi butés l'un que l'autre. Je pris quelques cours particuliers auprès d'un garçon qui acceptait une rémunération. Quelque temps plus tard, Kopel, vola à mon secours. Pour le cours de français, je devais avoir lu *Les misérables* de Victor Hugo. Une brique ! Surchargée de devoirs et de leçons, c'est à peine si j'avais eu le temps d'en feuilleter les premières pages. Panique à bord ! Je voyais clairement se profiler un zéro pointé à mon interrogation de français. Kopel prit le temps de me raconter et de m'expliquer le texte de Hugo. Il fut si clair, si précis que mon exposé sur le livre fut écouté avec intérêt par toute la classe silencieuse. Pour moi qui étais timide, quel soulagement ! Et quelle reconnaissance j'éprouvai pour Kopel ! Une autre fois, alors que j'étais complètement dépassée en géographie (tout comme le reste de la classe, car le cours était donné un professeur très sévère), Kopel me prêta un de ses livres de géographie. Une merveille ! Soudain, je comprenais tout ! Une amie et moi avons étudié ce livre, nous avons été les seules à ne pas échouer à l'examen et à obtenir une note excellente.

Inutile de préciser que je commençais à trouver ce garçon épatant. Mais je n'étais encore qu'une jeune adolescente à l'esprit accaparé par la vie familiale et scolaire, à mille lieues de pouvoir éprouver un sentiment amoureux. Mais au fil du temps, Kopel et moi ressentions un réel plaisir à être ensemble. Lorsque j'étudiais chez Ida et qu'il se faisait tard, il trouvait qu'il n'était pas prudent que je traverse le parc seule, alors il m'accompagnait jusque chez moi. Son intelligence et sa profonde gentillesse me séduisaient. Mais j'étais terriblement prude et surtout je le trouvais trop intelligent, trop cultivé pour moi, même si confusément je pressentais qu'il n'était pas insensible à ma petite personne. Je ne pouvais croire qu'il puisse s'intéresser à moi. Cependant, malgré mes doutes, j'avais désormais une raison de plus d'aller chez mon amie Ida ! Une raison nommée Kopel.





A Anvers en 1932, Ide avec sa maman, Sala, Dora, Kopel et deux amis



Isy (Anvers, 19.. ?)



Sala et Dora (Anvers, 1932)



Eve (Anvers, 1932)



Kopel (Photo de classe à l'école Yesodeh Hatorah , Anvers, 1929 ?)

Bernard Dov BRAND-  
STÄTTER et Tauba  
MUSCHEL



Ida, la benjamine, avec  
son grand frère Isy  
(Anvers, 192 . ?)

# 9

## Sombres nuages

Allemagne 1933, Hitler est élu. C'est le début du troisième Reich. J'ai alors 11 ans et je ne me sens pas le moins du monde concernée par cet événement de politique étrangère. Cependant, dans les années qui suivirent, j'ai commencé à percevoir que quelque chose était en train de changer. L'Europe subissait alors de plein fouet une crise économique et sociale. Le désarroi des populations qui en résultait ouvrait grand la porte à la propagande. On vit apparaître à Anvers les premières manifestations antisémites.

En mars 1938, ce fut l'Anschluss : l'invasion et l'annexion de l'Autriche par Hitler. Pour nous, un choc terrible, l'occasion de prendre la mesure de la gravité de la situation. Nous habitons à trois maisons de la synagogue. Des réfugiés juifs allemands et autrichiens venaient sonner chez nous en pleine nuit. Leurs récits nous faisaient froid dans le dos. Bien sûr mon père lisait les journaux et nous écoutions la radio, mais nous n'étions pas préparés à entendre une telle réalité. Tous les dimanches à l'aube, ma mère se levait pour préparer une gigantesque marmite de soupe afin d'accueillir et reconforter les réfugiés. Ces dimanches « portes ouvertes » permettaient à tout un chacun de discuter de la situation, de raconter ses propres expériences. Je me souviens d'une dame qui venait de Vienne. Pour l'humilier, les nazis l'avaient obligée à nettoyer sa rue à la brosse à dent sous le regard des passants. À force d'entendre des récits qui dépassaient l'imagination, nous avons perdu toute sensation de sécurité, nous avons fait connaissance avec l'un des plus terribles sentiments : la peur. Un jour, je suis entrée dans le salon, la radio retransmettait un discours d'Hitler. Je suis restée pétrifiée. Le concentré d'agressivité, de haine et de folie qui perçait à travers le petit haut-parleur transpirait la terreur et la mort. J'en ai pleuré.

En novembre 38 eut lieu en Allemagne la Nuit de Cristal. Quelle

poésie dans ce nom alors qu'en une nuit, à travers toute l'Allemagne, des synagogues, des habitations et magasins juifs furent saccagés ; 93 Juifs furent tués et 30 000 déportés ! Pourquoi ? Je n'arrivais pas à comprendre l'incompréhensible. Malgré l'angoisse qui me tenaillait, je n'ai jamais imaginé la possibilité d'une invasion de la Belgique. Du haut de mes seize ans, je m'y sentais protégée, en sécurité. À l'école, on nous parlait de la neutralité de notre pays, de la vaillance des Belges et de nos frontières, « remparts infranchissables » !

Malgré tout, en classe aussi le climat se modifiait. Un matin est arrivée une condisciple qui arborait à la manche de son manteau un brassard orné d'une croix gammée. Cet événement a créé une grande confusion dans l'école. La directrice est venue trouver cette fille. Nous nous attendions à ce qu'elle lui ordonne de retirer la croix, mais non, elle lui a simplement demandé de la placer à l'intérieur de sa manche. Dans ma classe, il y avait des filles clairement pro-Allemands et d'autres qui étaient contre, ce qui provoquait des disputes quotidiennes malgré l'interdiction de parler politique à l'école. Les filles dont les parents étaient flamingants attisaient l'antisémitisme et entraînaient la majorité des autres Flamandes. Si la propagande allemande trouvait un bon écho auprès de la population flamande c'est que les Allemands leur avaient promis l'autonomie. Quand une dispute éclatait à ce sujet, nous, les Juives, restions en retrait. Une seule Flamande était contre l'Allemagne ; il faut dire qu'elle était mulâtre et issue d'un milieu favorisé. Les francophones, elles, se sentaient plus proches de l'armée française. C'est comme ça que j'ai perçu les choses à cette époque, à l'aulne de ce que j'ai vécu à l'école. Je ne voudrais surtout pas généraliser ces clivages.

De son côté, Kopel vivait ces mêmes événements avec une conscience plus aiguë de la situation ; il était plus âgé et bien plus mûr que moi, il avait plus de recul et était très informé.

À l'heure où j'écris ces lignes, Kopel n'est plus de ce monde.

Pour une émission télévisée, il avait accepté de livrer certains de ses souvenirs. Au travers de ceux-ci, je tiens à lui donner une fois encore la parole dans le but de ne pas déformer ses propos et pour que perdure l'authenticité de ses émotions.

*Kopel : À l'athénée, je me suis bien évidemment heurté à des réactions antisémites, mais la majorité de la classe était neutre. Nous étions plutôt jugés sur notre personnalité, l'important était d'être ouvert et sympa. La question juive passait en second plan. Par contre, certains professeurs étaient parfois plus partiaux ; je me souviens par exemple d'un professeur*

*de néerlandais qui ne nous sélectionnait jamais pour intégrer son groupe théâtral, littéraire et intellectuel. Nous ne devions pas correspondre à ses critères, nous ressentions clairement un rejet de sa part.*

*En ville, la propagande fasciste, nazie et rexiste a largement exacerbé le sentiment antijuif. Je ne fréquentais d'ailleurs pratiquement plus que des amis juifs, nous avons fini par former un ghetto invisible. Avec mes frères et soeurs, à cette époque, j'aurais probablement pu rejoindre nos parents en Angleterre. C'eût été salutaire, mais mon père n'appréhendait pas clairement le climat qui régnait en Belgique. Il était frappé par la pauvreté qui sévissait à Londres et par les masses de gens qui dormaient dans la rue. La situation était loin d'être aussi dramatique à Anvers, aussi préférerait-il que nous y terminions nos études.*

*Cependant, à Anvers, le chômage croissait et provoquait des cris hostiles contre les étrangers. En 1938, Degrelle<sup>11</sup> fit un discours en ville. Il geignait puis hurlait que les Juifs prenaient le travail des Flamands. C'était faux. La plupart des Juifs étaient de riches commerçants ou des diamantaires. Non seulement ils procuraient du travail aux Belges, mais leur argent était réinjecté dans l'économie locale et profitait à de nombreux corps de métier.*

*L'atmosphère était telle que tout devenait possible. Et puis j'ai lu Mein Kampf et là, j'ai compris que les propos d'Hitler ne relevaient en rien d'une propagande démagogique. Pour cet homme, les Juifs étaient réellement un malheur pour l'humanité. C'est là que j'ai perdu mes dernières illusions en un avenir serein.*

---

<sup>11</sup> Léon Degrelle : homme politique belge, fondateur du mouvement REX, parti fasciste pro-allemand.

# 10

## L'exode

Le 10 mai 40 était un beau jour de printemps, veille d'un congé de Pentecôte. L'air était doux, le ciel s'annonçait d'un bleu limpide. Les femmes s'apprêtaient à pendre le linge, les vieux à profiter des premiers rayons de soleil sur les bancs publics et les enfants à partir sur le chemin de l'école. Ce matin-là, dès l'aurore, des avions à croix noires obscurcirent le ciel de la Belgique, semant la pénombre et engloutissant sur leur passage bonheur, chaleur, humanité...

L'aube d'une guerre, pour nous d'une apocalypse, venait de se lever. Pour moi, ce fut une surprise totale. Je fus réveillée par les bombardements. À la maison, nous étions terrorisés. Nous aurions pourtant pu pressentir cette invasion. Des réfugiés juifs arrivaient à Anvers dépouillés de leurs biens. Le récit de ces exilés sur les exactions qui avaient lieu en Allemagne ne laissait planer que peu de doutes, mais contre toute logique, nous gardions espoir.

Lors de l'invasion, comme beaucoup d'autres, notre premier réflexe fut de fuir vers la France. Les Belges, qui vingt-cinq ans plus tôt avaient connu la Première Guerre mondiale, tentaient d'échapper à la barbarie des soldats allemands qui les avait profondément traumatisés. Quant à nous, en plus du danger nazi, nous fuyions leur haine des Juifs.

Nous voilà donc partis pour l'exode. Tout d'abord, nous avons pris un train à la gare d'Anvers : mes parents, les cinq enfants, Elias l'un des frères de mon père, sa femme, leurs cinq enfants ainsi que d'autres personnes de notre connaissance. Nous étions une petite tribu. Il y eut un bombardement, le train s'est arrêté aux alentours de Gand. Nous avons dû continuer à pied. Chacun portait dans un sac à dos le minimum vital pour quelques jours. Arrivés à la frontière française, du côté de Saint-Quentin, nous avons senti une délicieuse

odeur de pain frais. Je suis partie à la boulangerie avec une cousine afin de nous ravitailler. Nous faisons la file et puis ce fut le trou noir. J'ai repris connaissance dans un endroit fermé, peut-être était-ce un cinéma ? Ma mère et une autre personne tentaient de me ranimer en me donnant des tapes sur le visage. Une bombe était tombée près de la boulangerie. Je n'en avais aucun souvenir. Heureusement, je n'étais pas blessée, juste étourdie et traumatisée.

Nous avons repris notre route, péniblement, à marche forcée tenaillés par la peur d'être mitraillés. La nuit, nous dormions le long de la route, à même le sol. Un moment, nous devions passer une rivière, ou était-ce un canal ? Je ne sais plus exactement. Le pont avait été bombardé ; heureusement, des barques assuraient la traversée. Une partie de la famille a pu gagner l'autre rive. Par contre, mon père, ma cousine Léa et mon oncle Elias, restés derniers, n'ont pas pu nous rejoindre en raison d'un nouveau bombardement. Nous leur avons crié « *On se retrouve à l'entrée de Lille !* »

A Lille, ma petite sœur Esther est tombée malade. Nous sommes allés à l'hôpital.

Des gens de la région leur ont expliqué que s'ils longeaient le cours d'eau, ils auraient peut-être une chance de trouver un passage pour le traverser. Chemin faisant, ils parlaient yiddish entre eux ; ils se sont fait repérer par des soldats français qui les ont arrêtés et enfermés dans une caserne. Ils ont échappé de peu à la condamnation à mort : ils devaient être fusillés sous prétexte (comble de l'ironie !) qu'ils étaient des espions allemands. Les soldats français ne faisaient pas la différence entre le yiddish et l'allemand. Heureusement, ils ont pu s'expliquer avec un officier qui a ordonné leur libération et leur a indiqué le chemin : 17 kilomètres plus loin, ils pourraient traverser la rivière. Arrivés au pont, ils se sont rendu compte que celui-ci était gardé par les Allemands. La traversée s'avérait dangereuse, mais ils ont réussi à se faufiler parmi les réfugiés et à passer. Le lendemain, aux abords de Lille, impossible de les repérer dans la foule compacte qui fuyait. Nous étions sérieusement affolés quand, par miracle, nous les avons retrouvés dans la cohue. Nous espérions précéder les Allemands, mais ils avaient chaque fois une longueur d'avance. Nous nous sommes retrouvés pris dans une nasse, coincés à Lille au milieu des combats. Je me souviens de voitures mitraillées, de monceaux d'armes et d'entassements, hauts comme des maisons, de chevaux morts : des scènes de cauchemars. En chemin, ma petite soeur Esther est tombée gravement malade. Assommée par la fièvre, elle ne pouvait plus marcher. Une voiture de la Croix Rouge l'a prise en charge,



A l'hôpital, se trouvaient toutes sortes de gens : des prisonniers, des médecins, des soldats allemands (l'hôpital avait été réquisitionné), ...



... des cuisiniers et des réfugiés. A gauche on voit Maman, puis un cuisinier, moi, l'infirmière qui nous a sauvés de la Gestapo en nous logeant dans le pavillon des infectieux, et devant elle, Esther.



Maman et moi l'accompagnions. Nous avons roulé tout droit et sommes passées à travers le front pour atteindre l'hôpital de Lille. Les Allemands nous mitraillaient. À l'arrivée, l'ambulance était criblée de balles. Dans l'hôpital, nous avons vu des soldats français blessés abandonnés à leur sort, seul un médecin officier les prenait en charge tant bien que mal. C'était terrible ! Le lendemain de notre arrivée, les Allemands ont envahi l'hôpital. Une infirmière, qui se doutait que nous étions juives, a pris sur elle de nous placer dans le pavillon des maladies infectieuses (que les Allemands ont soigneusement évité). C'était une femme d'une quarantaine d'années, elle nous a dit : « *Vous restez là et vous ne bougez pas !* ». Un infirmier nous apportait à manger. J'ignore ce qu'il savait au juste. Nous ne posions pas de questions, nous vivions le moment présent. Esther se rétablit petit à petit. Pendant ce temps, le reste de la famille décida de regagner Anvers, puisque tout espoir d'atteindre la zone libre était désormais perdu.

Lorsque Esther fut guérie, Maman et moi nous sommes renseignées. Nous n'avions pas la possibilité d'écouter la radio, mais des rumeurs persistantes annonçaient que le 28 mai, la Belgique avait capitulé. Les combats avaient cessé, la situation était calme, nous pouvions rentrer dans notre pays désormais occupé. Les transports en commun ne fonctionnaient plus et, surprise, c'étaient des camions allemands qui rapatriaient en Belgique ceux qui avaient fui le pays. Ce sont donc les Allemands qui, par étapes, nous ont permis de regagner Anvers. À cette époque, ils se conduisaient en gentlemen, soucieux de rassurer la population.

De retour à Anvers, je n'avais plus rien à me mettre sur le dos, car petit à petit, j'avais dû me délester des effets que je portais dans mon sac à dos devenu un fardeau bien trop lourd. Ma tante Rachel



Ma tante Rachel, la sœur de Maman, était très douée pour la couture.

m'a confectionné de nouveaux vêtements ; nous espérions pouvoir retrouver une existence, certes différente, mais à peu près normale.

De son côté, Kopel, accompagné de ses frères et soeurs, avait lui aussi pris la route de l'exode et s'était trouvé dans la même situation, contraint de faire demi-tour. Nous étions tous deux restés de longues semaines sans nouvelles l'un de l'autre. C'est alors, au moment de nos retrouvailles, que nous avons juré de ne plus jamais nous quitter.

# 11

## Guerre, étoile, amour et mariage

À Anvers, le changement était sensible. Les Allemands étaient là et bien là. Au début, ils se montrèrent plutôt corrects. J'ai pu achever la dernière année de mes études secondaires, mais jamais je n'ai pu entamer d'études supérieures. L'enseignement fut interdit aux enfants juifs. Des classes parallèles se créèrent, mais bien entendu, rien ne fut plus pareil, nous étions désormais à l'écart des autres. Notre vie était étrange, nous vivions comme en attente. Une partie de la population nous regardait avec mépris. Les vitrines des cafés affichaient *Geen joden, geen honden*<sup>12</sup>. Lorsque c'était possible, nous n'allions plus que les chez les commerçants juifs. On essayait d'éviter les humiliations. Nous nous sentions comme pris au piège. Nous aurions voulu réagir, mais ne savions pas comment. Ma mère avait une idée fixe : elle voulait absolument partir. Mon père tergiversait. « *Comment faire ? Où aller ? Comment vivre sans travailler ? Comment subvenir aux besoins des cinq enfants ?* ». Régulièrement, ma mère remettait le problème sur le tapis, mais nous étions happés par le quotidien et puis, dans le quartier, la plupart des Juifs restaient. À part ma mère, peu de Juifs ressentaient ce besoin de fuir à tout prix. Nous étions tous dans un état de stupeur, pris d'une espèce d'inertie. Nous sentions le danger, mais ne pouvions croire en l'urgence de la menace. Ce n'est que plus tard, avec le début des déportations, que nous nous sommes réveillés. Il était alors trop tard pour partir. Certains, cependant, avaient soigneusement préparé leur fuite. Je me souviens du fils de notre propriétaire qui, la veille de son départ, est venu déposer devant mon père une grosse poignée de diamants à cacher dans la doublure de son manteau. Mon père y a passé la nuit entière. Il aurait pu sans difficulté garder une ou deux de ces pierres de grande valeur pour sauver sa famille. Il n'en a rien fait. Son honnêteté était sans limites.

---

<sup>12</sup> Interdit aux Juifs et aux chiens

L'époque était complexe, nous devions affronter des choix difficiles. Je me souviens qu'un jour, mon oncle Samuel, le plus jeune frère de mon père qui habitait Bruxelles, est venu à Anvers lui demander conseil. Il était également tailleur, mais en 41, la plupart des Juifs étaient au chômage forcé.

*« Que faire ? a demandé mon oncle à mon père. J'ai une famille à charge, il faut bien vivre et je ne vois pas comment m'en sortir. Les Allemands commandent des gilets en lapin pour les troupes de Russie. Si j'accepte ce travail, je ne serai pas en contact direct avec les Allemands, il y a des intermédiaires, mais tout de même...*

*- Tu dois accepter ce travail, a déclaré mon père, ta femme et ton enfant sont prioritaires. Entre deux maux, il faut que tu choisisses le moindre.»*

Nous devions nous débrouiller, coûte que coûte, au jour le jour.

De son côté, Kopel avait brillamment réussi ses humanités gréco-latines et pensait s'inscrire en faculté de médecine. Il y eut un long moment de flottement, l'argent de ses parents n'arrivait plus d'Angleterre. Il fallait survivre. Un de ses amis, ouvrier fourreur, possédait un petit atelier à domicile. Il proposa à Kopel d'apprendre le métier en s'exerçant la nuit sur ses machines. Ce fut pénible, mais Kopel pensait que cette épreuve ne serait que transitoire. Lorsque les Juifs furent interdits de scolarité, son rêve d'études de médecine s'effondra.

La situation à Anvers empirait. En avril 41, lors d'une terrible manifestation, des Anversoises membres de la ligue antijuive fracassèrent les vitres de la grande synagogue de la Van den Nestlei. Tous les objets de culte et les livres furent jetés au milieu de la rue et brûlés. Ma soeur Irène assista à ces exactions, elle rentra en pleurs à la maison, terrorisée. Nous étions soumis au couvre-feu : interdiction de sortir entre 20 heures et 7 heures du matin. Nous n'avions pas le droit d'emprunter les transports en commun, ni de fréquenter les parcs, ni de nous rendre chez les commerçants non-juifs. Par ailleurs, les magasins juifs étaient de moins en moins ravitaillés. Toutes les denrées commençaient à manquer. Cela devenait invivable. Nous n'osions plus quitter le quartier juif. Jamais, sinon en de rarissimes occasions, nous n'avons ressenti un soutien de la population anversoise. À ma connaissance, les enseignants qui avaient dans leur classe des enfants juifs ne se sont pas révoltés lorsque ces enfants furent exclus des écoles. Probablement certains d'entre eux étaient-ils choqués, mais il était dangereux de résister au climat rexiste et flamingant qui avait gangrené la ville. Tout semblait irrationnel, nous étions comme en

dehors du temps. Certains Anversois, hélas rares, ont eu le courage de braver des interdits. Un jour, Ida a pris le train de Bruxelles pour nous rejoindre à Anvers. Une rafle avait été organisée à la sortie de la gare. Un homme, un inconnu, lui a pris le bras et a passé le barrage allemand en affirmant qu'elle était sa fille, sauvant ainsi mon amie. De tels actes pleins d'humanité, il dut y en avoir bien d'autres, mais je dois à la vérité de dire que les Anversois, dans leur grande majorité, soutenaient les lois antijuives.

Quand s'installe une force dictatoriale, plus rien ne compte. Les gens se rallient au plus fort ou s'en accommodent. J'admire la dignité de ceux qui se sont rebellés contre la majorité écrasante de leurs compatriotes. J'admire ce courage et cette abnégation qui parfois leur ont coûté la vie.

En juin 42, nous avons dû coudre l'étoile jaune avec le J pour Juif ou Jood sur nos vêtements. Mon papa est allé acheter le tissu jaune à la maison communale. Il s'est chargé de découper et de coudre les étoiles pour chaque membre de la famille. Nous avons ressenti cela comme une terrible injustice, c'était indigne d'exiger une chose



Anvers, 1941 : le port de l'étoile nous est imposé. Maman continue à vendre de la lingerie, mais la valise n'est plus qu'un petit sac...



Le 27 juin 1942, nous nous sommes dit oui.



Notre Ketouba (contrat de mariage religieux)

pareille. Nous étions révoltés, cependant nous ne nous sentions pas diminués. C'était aussi le sentiment de Kopel.

*Kopel : Ça peut paraître étrange, mais je voulais montrer que j'étais fier de porter cette étoile. C'était un moyen de garder la conscience de ma valeur et de rejeter l'humiliation. En fait, même si cela paraît dérisoire, c'était une façon de renverser la situation. La réalité était plus dure, cette étoile était parfois lourde à porter. Je me souviens, par exemple, d'un jour où je traversais un tunnel en marchant tranquillement. Voilà qu'un soldat autrichien - il y en avait beaucoup dans l'armée allemande - a repéré mon étoile et est venu vers moi, il était très menaçant : « Un Juif n'a rien à faire sur le trottoir ! » Il m'a craché dessus et m'a ordonné de marcher sur la chaussée. J'ai obéi. Que faire d'autre ? Je me sentais tellement humilié ! Je ne comprenais pas et je ne comprends toujours pas comment un homme peut en traiter un autre de cette façon. Très profondément, je pense que durant toute cette période, les hommes ont perdu leur dignité.*

En dépit des événements, Kopel et moi avons au fil des années tissé des liens étroits. Je l'ai déjà précisé : j'étais assez pudique et Kopel était un jeune homme réservé. Lorsqu'il me prenait le bras dans la rue, c'était déjà un peu trop pour moi, je me sentais mal à l'aise ; mais enfin, je me laissais faire. Il n'était pas très entreprenant, mais par des regards, des petits gestes, j'ai senti son amour qui me réchauffait le coeur et qui, je le reconnais, me flattait. Nous nous sommes approchés lentement, délicatement. L'époque était ce qu'elle était et on ne plaisantait pas avec les conventions. La toute première fois que je suis sortie avec lui, c'était dans un parc. Nous nous sommes promenés et assis sur l'herbe. Personne aux alentours. Nous étions sagement installés côte à côte, il ne m'avait même pas passé un bras autour des épaules, quand surgit un agent de police qui nous signifia que notre attitude n'était pas décente. J'étais mortifiée, j'avais l'impression d'avoir commis un acte honteux. C'étaient d'autres temps, il y a si longtemps ! Nos relations ont évolué lentement. Un jour, un beau-frère de Kopel fut condamné à trois mois de prison pour avoir tenté de franchir une frontière. Kopel m'a demandé si j'accepterais de tenir compagnie à sa soeur et ses deux enfants désormais seuls. J'ai accepté tout naturellement. Pour avoir longtemps fréquenté la famille d'Ida et Kopel, je connaissais bien la fratrie. De plus, je n'avais plus la possibilité de poursuivre mes études et j'aimais rendre service. C'est pendant ce temps passé à aider la soeur de Kopel que lui et moi nous sommes vraiment rapprochés. En toute modestie, je dois avouer qu'à l'époque, j'avais beaucoup de prétendants assidus. Jamais je n'ai accepté de flirter avec eux, je ne pensais qu'à Kopel. C'était... comment dire ? Je me sentais tellement bien auprès de lui !



Plus de soixante ans ont passé depuis, mais je me souviens avec émotion de notre premier baiser. Il avait l'habitude de me raccompagner chez moi le soir par galanterie et par plaisir. Un beau jour, devant la porte de ma maison, il m'a embrassée. Que dire de plus ? Rien. Mes émotions profondes de jeune fille amoureuse, je m'accorde le droit de les conserver au plus profond de moi.

Le 27 juin 1942, Kopel et moi nous sommes dit « OUI » pour la vie. Papa a dû coudre une étoile jaune sur ma robe de mariée et sur le smoking de Kopel.

Les temps étaient loin d'être drôles. Mes parents sont malgré tout parvenus à nous organiser une grande et belle fête. La synagogue était noire de monde. Il régnait dans l'assistance une atmosphère de recueillement, comme une tentative de retrouver un temps révolu. Les invités sont venus nombreux au banquet qui eut lieu à la maison : les connaissances, les amis et la famille. Deux des soeurs de Kopel, Ida et Eve, étaient présentes. Son frère Isy, qui était alors en France, et ses autres soeurs qui vivaient trop loin à Anvers, ne purent venir, le trajet s'avérait trop risqué. Quant aux parents de mon époux, ils n'apprirent notre union qu'après la Libération.

De mon mariage, je garde des souvenirs mêlés : le bonheur de partager la vie d'un homme merveilleux que j'aimais et la menace d'un futur angoissant. En ce jour, nous l'ignorions : jamais nous ne reverrions la plupart de ceux qui étaient présents à notre union. Moins de deux mois plus tard allait commencer la grande rafle des Juifs à Anvers, puis dans les autres grandes villes de Belgique.

AIDE AUX ISRAËLITES VICTIMES DE LA GUERRE.  
Association sans but lucratif

Section :  
RECHERCHES DE RAPATRIEMENT  
Affiliée au  
S. E. R.  
(Service d'Évacuation et de Regroupement  
des Enfants et Familles Juifs)

Bruxelles, le  
111, rue de la Source  
Tel: 37.80.46.

ATTESTATION.

*Livrée pour le Consulat du Brésil.*

Nous attestons par la présente que

M. **LOWENWIRTH** *Félic*  
né à *Podarico* le *15.2.26.*

a été déporté le *15.3.42* du camp de rassemblement juif  
de Malines au convoi *111* sous le numéro *133*  
et ne figure pas sur nos listes de rapatriés à ce jour.

LE CHEF DE SERVICE

*J. Slegers*  
J. SLEGGERS.



AIDE AUX ISRAËLITES VICTIMES DE LA GUERRE.  
Association sans but lucratif.

Section :  
RECHERCHES ET RAPATRIEMENT.  
Affiliée au  
S. E. R.  
(Service d'Évacuation et de Regroupement  
des Enfants et Familles Juifs)

Bruxelles, le *7-5-46*  
111, rue de la Source  
Tel: 37.80.46

ATTESTATION LIVRÉE POUR LES DOMMAGES DE GUERRE.

Nous attestons par la présente que

M. **LOWENWIRTH** *Herpin*  
né à *Podarico* le *7-9-24.*

a été déporté le *15-8-42* du camp de rassemblement juif de Ma-  
lines au convoi *111* sous le numéro *135* et ne figure  
pas dans nos listes de rapatriés à ce jour.

LE CHEF DE SERVICE.

*J. Slegers*  
J. SLEGGERS.





# 12

## Partir

Ils sont partis.

Ma petite soeur Hermine avait 17 ans, les jumeaux, Boumy et Goldy, en avaient 15. Papa, Maman et Esther, la petite dernière, les ont accompagnés à la gare centrale. Les enfants sont montés dans le train et ont disparu à tout jamais.

Comment expliquer l'impensable ? Avec le recul, tout paraît tellement insensé !

En cette année 42, les Juifs ont commencé à recevoir des convocations. La raison officielle était de les envoyer travailler. Certains pressentaient que cette histoire de travail forcé cachait autre chose, d'autres étaient plus naïfs. *« Bon, on va aller travailler comme on nous le demande, disaient-ils, puis on reviendra. C'est injuste, mais il n'y a rien à faire ! »* Ils partaient donc, inconscients, avec leur petite valise remplie du minimum nécessaire. Il y avait cette habitude de se conformer aux instructions officielles, de se montrer bons citoyens dans l'espoir d'éviter les ennuis.

Comment mes parents ont-ils pu accepter d'envoyer leurs enfants si jeunes vers un avenir incertain, un supposé travail dont ils ne savaient rien ? Pour une raison simple et terrible à la fois. Les Allemands avaient été clairs : si quelqu'un ne répondait pas à sa convocation, tous les Juifs de l'immeuble ou du voisinage direct seraient pris en otages. Grâce à cette ruse d'une efficacité redoutable, la pression qu'exerçaient sur les autres ceux qui n'avaient pas (encore) reçu de convocation était terrible. Les gens étaient fous d'angoisse, déboussolés. Je sais que mon père n'aurait pu imaginer supporter que nos voisins subissent des sévices ou soient déportés parce qu'il avait refusé d'envoyer ses enfants travailler. Je n'étais pas là ce jour-là. Esther m'a confié que mon frère Boumy refusait de monter dans le train.

*Esther : Oui, j'étais là. J'avais 12 ans. Mes deux soeurs étaient résignées, mais mon frère a supplié Papa pour ne pas partir, ne pas devoir aller travailler. Et Papa a dit non. Il a dit :*

*« Travailler, ça ne peut pas faire de mal et puis si vous n'y allez pas ils vont prendre les autres gens de la rue. »*

*Alors, mon frère s'est jeté dans les bras de mon père et a supplié encore. Et Papa a encore dit non.*

*On était très malheureux de les voir partir tout seuls, mais on croyait vraiment qu'ils allaient travailler.*

*Après le départ du train, nous avons quitté la gare Papa, Maman et moi. Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé ou de ce qui s'est dit. Je me souviens d'une seule chose qui m'a marquée à tout jamais. C'était vendredi soir, on a fait le shabbat, mon père a fait la prière et puis il s'est mis à pleurer. C'était la première fois que je voyais Papa pleurer. C'est terrible de voir son père pleurer ! Cette journée fut très dure, chargée d'émotion, mais le pire souvenir que j'en garde, ce sont les larmes de Papa.*

À cette époque, Kopel et moi avons fui Anvers pour Bruxelles.

AIDE AUX ISRAËLITES VICTIMES DE LA GUERRE.  
Association sans but lucratif

Sections:  
RECHERCHES ET RAPATRIEMENT  
Affiliée au  
L. E. R.  
(Service d'Evacuation et de Regroupement  
des Enfants et Familles Juifs)

Bruxelles, le 18.7.46  
118 rue de La Source  
Tél. 37.90.46

A T T E S T A T I O N  
- - - - -  
*Delivree pour le Conseil Provincial.*  
Nous attestons par la présente que  
M. LOWENWIRTH *Adolf*  
né à *Pradva* le 15.2.26  
a été déporté le 15.8.42 du camp de rassemblement juif de Malines au convoi III sous le numéro 85 et ne figure pas sur nos listes de Rapatriés à ce jour.

LE CHEF DE SERVICE,  
  
J. BLEDOENS

Quand j'ai appris par Esther que mon frère et mes soeurs étaient partis, ce fut un choc terrible. Je ne peux pas dire que j'en voulais à mes parents. Je pressentais qu'ils avaient fait un mauvais choix, mais enfin, ils étaient mes parents, ils avaient pris une décision que je ne me sentais pas le droit de contester. Il faut dire aussi que tout était tellement trouble, nous n'arrivions pas à saisir ce qui se passait. D'une part, la vie semblait continuer vaille que vaille, d'autre part, tout se détricotait. Ce dont je suis certaine, c'est qu'à ce moment-là, je n'ai pas réalisé que je ne les reverrais plus jamais. Ils étaient si jeunes, je ne pouvais que me persuader qu'ils avaient été envoyés au travail. À cette époque, en 42, en tout cas, nous étions informés de l'existence de Dachau ; nous connaissions donc en partie la réalité des camps de concentration, mais l'extermination, nous ne nous en doutions pas encore.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'à cette époque, si je n'avais pas été mariée et que j'avais encore vécu chez mes parents, il est possible que notre destinée eût été tout autre. Peut-être, avec ma mère, aurais-je pu convaincre mon père de partir ? Peut-être aurait-il cédé sous le poids de nos arguments conjugués et aurions-nous tous été sauvés ? Mais peut-être aussi aurais-je accepté de partir dans le même convoi que celui de mon frère et de mes soeurs. Je ne le saurai jamais. Je vivais désormais avec Kopel qui avait une conscience très nette des intentions nazies. Jamais, il n'aurait cédé. Il était plus que déterminé : *"on ne collabore pas, on n'obéit pas, on résiste !"* Il en était tellement convaincu que nous avons pris le risque de retourner à Anvers pour persuader les parents d'un de ses camarades de classe de refuser de laisser partir leur fils. Ce jeune homme s'est réfugié chez nous deux jours à Bruxelles, mais il a appris les pressions que subissaient ses parents de la part des voisins et les représailles qu'ils risquaient d'endurer. Il est alors retourné à Anvers pour répondre à sa convocation. Il fut envoyé à Monowitz, dans un camp satellite d'Auschwitz. Il n'est jamais revenu.

Soixante-cinq ans après le départ de Boumy, Hermine et Irène, j'ai appris dernièrement, par un procès verbal de la police d'Anvers, que mon frère, tout jeune qu'il était, avait une conscience aiguë du danger. Peu de temps avant d'être déporté, Boumy a abordé un homme dans la rue, un certain monsieur Clerk, et lui a proposé d'acheter sa carte d'identité pour la somme de 100 francs belges de l'époque. Monsieur Clerk a accepté, il ne courait aucun risque, il lui suffisait ensuite d'aller déclarer la perte de sa carte. Mais le lendemain, l'homme est allé porter plainte contre mon frère. Boumy a été convoqué au commissariat. Il a reconnu qu'il avait l'intention de coller sa photo

sur la carte d'identité pour éviter le port de l'étoile. Le commissaire lui a fait promettre de ne jamais recommencer et l'a laissé partir. Ce commissaire anversois et monsieur Clerk ont-ils un instant pris conscience que, sans leur intervention, ce jeune garçon de seize ans aurait peut-être échappé à la mort ? Probablement pas. Ce document policier qui vient de me parvenir m'a retourné l'estomac. Mon petit frère était bien plus lucide que je ne l'imaginai. Il a essayé d'échapper à son sort. À quoi tient une vie humaine ?

Hermine et Boumy furent directement envoyés à Aushwitz. Ont-ils été mis au travail et exécutés plus tard ou ont-ils été tués dès leur arrivée ? Je l'ignore. Goldy, elle, a été expédiée dans une usine de conserves à la frontière germano-suisse.

Bien entendu, mes parents l'ignoraient. Qui pourrait sacrifier trois de ses enfants ? Pour éviter des représailles sur la communauté juive, ils avaient, à contrecœur, accepté que leurs petits partent travailler quelque temps. Je n'ose imaginer le cauchemar et la culpabilité qu'ils ont dû endurer quand ils ont appris la vérité.

Jamais je n'ai revu mon frère et mes deux soeurs. Hermine était d'une grande beauté. Elle avait de merveilleux cheveux noirs et de superbes yeux verts. Goldy était très belle, elle aussi. Nous étions très proches l'une de l'autre. Elle adorait la danse. C'était une fillette fière, brillante et très prometteuse. Boumy, mon jeune frère, était un garçon plein de finesse et terriblement attachant.

Alors que je suis maintenant octogénaire, le souvenir de mon frère et de mes soeurs est et restera à tout jamais celui de trois adolescents rayonnants, intelligents, pleins d'amour pour les autres et la vie.

Peu avant ces événements, Kopel et moi venions de nous marier. Grâce à l'aide de mes parents, nous nous étions installés dans un appartement rue Simons, à Anvers. Nous y avons vécu notre vie de jeune couple durant à peine deux mois. Lorsque Kopel reçut sa convocation, il n'envisagea pas un seul instant de s'y rendre. Nous devions partir de toute urgence. Kopel faisait alors partie d'un groupe de jeunes proches du parti communiste. Il partit les retrouver à Charleroi dans l'espoir que nous puissions y trouver refuge, mais ses amis ne purent lui venir en aide. C'était le tout début des mouvements de Résistance juive, les réseaux n'étaient qu'embryonnaires, encore très désorganisés. Lorsque Kopel est revenu bredouille de Charleroi, nous avons décidé de fuir Anvers pour nous réfugier à Bruxelles. C'est à cette époque, quelque temps après notre arrivée dans la capitale,

que j'ai appris le départ de mes deux soeurs et de mon frère. J'ai été avertie que ma propre convocation était parvenue chez mes parents. Pour la forme, je suis allée la chercher, mais le délai était expiré et de toute façon, je n'avais pas l'intention d'y répondre. Sans doute parce que je n'habitais plus chez eux, mes parents ont approuvé mon choix malgré la pression des voisins juifs, terrorisés par les représailles promises par les Allemands. Une de nos voisines fut particulièrement virulente. C'était une réfugiée autrichienne qui avait pourtant été confrontée à la barbarie nazie. Apprenant que je refusais de partir au travail obligatoire, elle me dit : « *Si tu étais ma fille, je t'y aurais traînée par les cheveux !* »

Peu après, mon père fut convoqué pour aller travailler au Mur de l'Atlantique. (Hitler, redoutant un débarquement anglo-saxon, avait ordonné la construction d'un mur constitué de 15 000 ouvrages le long du littoral de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique.) Maman n'acceptait pas l'idée de voir partir son mari au travail obligatoire. Des convois étaient partis de la caserne Dossin à Malines emmenant de tout jeunes enfants. Il était évident que les Allemands n'allaient pas faire travailler des bébés ! Alors, quoi ? L'évidence commençait à s'imposer. On savait sans savoir. On refusait de s'imaginer. La plus grande partie de la communauté juive était en plein désarroi et déni de la réalité ; figée dans une sidération collective, elle vivait dans une aberration totale. Maman insista à nouveau pour que Papa abandonne tout et se sauve. Mais il était affreusement éprouvé par le départ de ses trois enfants. Il manquait de ressort pour fuir, il semblait résigné. Papa fut expédié sur la côte Atlantique pour aider à l'édification du fameux mur.

Maman et Esther se retrouvèrent alors seules à la maison.

De mon père, j'ai reçu une seule lettre expédiée du Mur de l'Atlantique. Il en a probablement envoyé beaucoup d'autres, mais c'est la seule que j'ai reçue. Quant aux miennes, j'ignore si elles lui sont parvenues. Durant toute la guerre, nous n'avons plus eu la moindre nouvelle de Papa. C'est en 45 que j'ai appris. Après quelques mois passés au Mur de l'Atlantique, mon père fut rapatrié en Belgique et transféré à la caserne de Malines d'où partaient les convois pour Auschwitz. Malines – Auschwitz, c'était la ligne de l'horreur. C'était la ligne qu'avaient prise mes soeurs et mon frère, ils en avaient inauguré le tout premier convoi.

Papa a été emmené dans le Nord de la France , à St-Omer, au camp « Israël n°4 » (dans cette région, tous les camps réservés aux Juifs



18-9-42

Meine Liebe -  
ich schon einige mal geschrieben  
aber leider hab ich noch bis jetzt  
keine Antwort lieber Kind wie du  
sahst wissen wir Ungeduldig ich  
warte von euch ein schreiben  
wilst du gleich geschrieben  
mir gut es gut. Potentilich auch auch.  
wenn du schreibst bitte dich Express  
zu senden 100 gr. tabak konnt du  
senden oder Zigaretten bitte dich  
nicht sorgen mir mitig sein  
keine besunderes ich kusse auch  
von tiefen Herzen wir auch Mm Gerstel  
was ist mit Misti in Esterke wir  
ist familie Grabiner und Deutecher  
gobe sei ihre meine herzlichste grusse

Le 18 septembre 1942

Ma chérie,

J'ai déjà écrit plusieurs fois, mais malheureusement, jusqu'à présent, je n'ai pas eu de réponse. Ma chère enfant, si tu savais comme j'attends avec impatience une lettre de vous, tu m'écrirais tout de suite.

Je vais bien et j'espère que vous aussi.

Lorsque tu écris, je te prie d'envoyer par express. Peux-tu envoyer 100g de tabac ou des cigarettes.

Je t'en prie, ne te fais pas de soucis.

Je vous embrasse du fond du cœur, de même que Mme Gerstel. Comment vont Misti et Estherke ? Comment vont les familles Grabiner et Deutecher ? Remets-leur mes salutations cordiales.

Sami und Eva müsst  
Küsse sei herzlich unbedingt  
übergeben Kusse auch alle  
Philip Löwenwirth  
St. Omer  
Post restante  
Israel n° 4

---

*Comment vont Sami et Eva ? Embrasse-les pour moi. Je vous embrasse tous.*

*Philippe Löwenwirth  
St-Omer,  
Poste restante  
Israël N°4*

**S. E. R.** **6.T.** N° de dossier \_\_\_\_\_  
 NOM Louiseville L. W. WIRTH  
 Prénoms Philip  
 Date de naissance 31-1-94  
 Lieu de naissance \_\_\_\_\_  
 Nationalité \_\_\_\_\_  
 Grade Opticien-29  
 Date de l'arrestation 14-8-42  
 Date de la déportation \_\_\_\_\_  
 Dernière adresse \_\_\_\_\_  
 Domiciliaire \_\_\_\_\_  
 Observations : voir au dos

Papa a été déporté à St-Omer le 14 août 1942

Date et lieu d'arrestation \_\_\_\_\_  
 Datum en plaats der aanhouding \_\_\_\_\_  
 Sobriquets \_\_\_\_\_  
 Toenames \_\_\_\_\_  
 Profession \_\_\_\_\_  
 Beroep \_\_\_\_\_  
 Ayants droit \_\_\_\_\_  
 Rechthebbenden \_\_\_\_\_  
 Renseignements postérieurs \_\_\_\_\_  
 Latere inlichtingen \_\_\_\_\_  
 Figure sur une liste de Salaires  
 de la firme HOLZMAN Canaliste  
 Période du 1-8 au 31-8-42 ✓  
 du 1-9 au 30-9-42 ✓  
 du 4-10 au 17-10-42 ✓  
 du 18-10 au 24-10-42 ✓  
 (Tr. 52815 - Nap. 497)  
 Pour O.T. Braucou Leclercq le 5/sep/42  
 + a Anschuit entre le 3.11.42 et le 1.6.45  
 app. déclaratif du 22-4-57  
 Anormal d'Armes  
 A.C.  
 firme Leonard Hanbuch & Sohn  
 du 18-10-42 au 31-10-42

Jusqu'au 24 octobre 1942, il y a travaillé pour la firme de construction Holzman, et pour la société Leonhard Hanbuch et fils.

De St-Omer, un con-  
 voi l'a emmené à Ma-  
 lines...

N° d'ordre	64914	Catégorie	PP. 2	1
N° d'ajour	01	Catégorie		
Nom	LÖWENWIRTH.			
Naam				
Prénoms	Philipp	Sexe	M.	1
Voornamen		Geslacht		
Datè et lieu de naissance	1798 à 1930, Exil II.			00-0-16
Datum en plaats van geboorte	1-9-4			
Nationalité	Tscheco-Slovake			61
Nationaliteit				
Noms d'emprunt				
Aangenomen namen				
Adresse	29 Rue Edouard	Localité	ANNO.	11002
Adres		Localiteit		
Derniers renseignements de	Malines		31-10-42	10
Laatste inlichtingen uit				
Le	e / XVII / 1908			00000
Den				
N° matricule	Pres. des. Intr. 138-1950			
Stamnummer				
Par				
Door	Lute d'Ann. 14/1/42			
Décès annoncé par				
Overlijden gemeld door				
Preuves éventuelles				
Gebeurlijke bewijzen	→			
Mutations: camps, prisons, dates, n° matricule				
Verplaatsingen: kampen, gevangenis, data, stamnr				
	10/16/1000			
Nom et prénom du demandeur	LOWENWIRTH BRANSTATTER			
Naam en voornaam van den aanvrager				
Adresse	125 Rue des Plantes	Malines	Schaeduck	1366
Adres				
Lien de parenté ou autres	fills	Nationalité	Slovake	
Verwantschap		Nationaliteit		
et autres banden				

**LÖWENWIRTH, Philip** Dossier n°

né(e) à Loga le 31. Janvier 1899

Reg. vol. 7421 nationalité Aut. Slov.

19 rue Terlist à Ausweis

épouse(e), veuve(e), divorcée(e) de Naqort, Cecilia José.

fil(s) de George et de Lebruits, Gali

Arrivé(e) en Belgique le juin 1929 au de Envara

Profession taille.

Aptitudes \_\_\_\_\_ chômage \_\_\_\_\_

Malines, le 29. 10. 42 déporté(e) T. XII n° 108.

Retour, le \_\_\_\_\_

Placé(e) à \_\_\_\_\_

Modification d'état civil : \_\_\_\_\_

décédé(e) le \_\_\_\_\_  
à \_\_\_\_\_ n° 138-1950  
cause \_\_\_\_\_

Parti pour \_\_\_\_\_  
le \_\_\_\_\_

**MALINES**

et de Malines à Aus-  
chwitz

étaient dénommés Israël et assortis d'un numéro): l'Organisation Todt le soumit au travail forcé pour la construction du Mur de l'Atlantique. Je n'ai reçu qu'une seule des lettres que Papa m'a envoyées. Je ne sais pas si celles que je lui ai adressées lui sont jamais parvenues.

Comme tant d'autres, après la guerre, j'ai voulu savoir...

Quand Papa est arrivé à Auschwitz, il a forcément perdu les illusions qui pouvaient lui rester, il a compris ce qui était arrivé à ses enfants. Je ne sais rien des années qu'il a passées là-bas. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'il est mort peu avant la Libération. Cet homme que j'aimais tant, pour lequel je n'avais qu'admiration ; cet homme droit, juste, intelligent, aimant, généreux, humaniste, a eu une fin de vie indicible. Comme tant d'autres.

# 13

## Être invisible

C'est en cette terrible année 42 que nous avons vraiment su ce que nous soupçonnions confusément : certains camps étaient bien autre chose que des camps de travail, c'étaient des camps d'extermination. Un homme de notre connaissance avait, fait rarissime, pu s'évader d'Auschwitz. Il s'était caché dans les latrines pour ensuite se faufiler hors du camp. Après une épique traversée de l'Allemagne à pied, il était revenu en Belgique. Son récit sur les atrocités qui avaient lieu à Auschwitz ne laissait planer aucun doute. Dès lors, nous savions.

Lorsque Kopel et moi avons décidé de ne pas nous rendre à la convocation allemande, nous connaissions les conséquences de ce choix. Nous allions désormais vivre dans la clandestinité. C'était chose impossible à Anvers ; beaucoup de gens nous connaissaient et la communauté juive était trop importante pour que nous puissions imaginer être accueillis dans une famille non-juive. Bruxelles était une ville plus grande, plus anonyme, plus propice à abriter des individus déterminés à se fondre dans la masse.

Mais avant tout, il nous fallait quitter Anvers, ce qui n'était pas une mince affaire. La gare centrale était très surveillée. Nous ne pouvions même songer à l'approcher, nous aurions été immédiatement arrêtés. Nous avons donc quitté la ville par une petite gare de banlieue et avons passé une journée entière à prendre des omnibus pour enfin arriver à Bruxelles. Là, les Allemands contrôlaient tous les passagers qui débarquaient dans les grandes gares et arrêtaient toute personne qui leur semblait être juive. C'est pourquoi nous sommes descendus à la petite gare de Laeken et avons pu gagner Bruxelles sans encombre. Nous avons passé quelques jours dans un petit hôtel près de la Porte de Hal, puis nous avons trouvé une femme qui louait des chambres rue de Bordeaux. Elle a accepté de nous louer une pièce, elle ignorait que nous étions juifs (bien entendu, nous avons retiré notre étoile jaune). Le mari de la propriétaire était gendarme, ce qui n'était pas

pour nous rassurer. Moi, je restais dans la chambre. Kopel travaillait pour le Réseau de Résistance juive en gestation, encore peu organisé (le Comité de Défense des Juifs, le C.D.J. de Pierre Broder à Charleroi). Une fois par semaine, par solidarité, nous partageons notre repas frugal avec l'une ou l'autre jeune fille juive clandestine. La propriétaire ne voyait pas d'un bon oeil ces allers et venues. A l'époque, j'avais les cheveux longs que je portais tressés. Pour paraître moins juive, je me suis fait faire une permanente et teindre en blond. J'espérais passer inaperçue, même si je savais que c'était illusoire. Lorsque je rentrai à l'appartement blonde et bouclée, la propriétaire ne me reconnut pas et crut qu'une nouvelle jeune fille montait dans notre chambre. Elle a aussitôt appelé Kopel : « *Ce n'est pas convenable, vous recevez trop de femmes ici ! Dehors !* »

Kopel eut beau lui expliquer sa méprise, elle ne voulut rien entendre. Nous nous sommes retrouvés à la rue. Impossible de nous faire héberger par ma belle-soeur Dora, car sa voisine était rexiste.

Je devins Mathilde Lambrichts ...  
et Kopel devint Pierre-Paul Andriessens

Sa situation était difficile, nous ne pouvions prendre le risque d'attirer l'attention sur elle. Que faire ? Où aller ? Nous ne connaissions personne pour nous aider. Nous étions sur le trottoir et nous devions impérativement trouver une cachette avant le couvre-feu. J'ai alors pensé à la petite épicerie de la rue de Bordeaux. Tous les jours, j'allais y faire quelques menus achats. Heureusement, malgré mes cheveux blonds, l'épicière me reconnut et quand elle comprit que j'étais sans abri, elle accepta de nous laisser dormir chez elle pendant trois nuits. Elle nous a installés dans sa cave près de la bouche d'égouts. Nous ne disposions que d'un fauteuil défoncé. Nous y avons sommeillé, Kopel assis dans le fauteuil et moi sur ses genoux.

Kopel a fini par dénicher un petit deux-pièces rue Saint-Denis dans lequel nous avons emménagé tant bien que mal. Pour subsister, nous disposions de très peu de moyens. Mes parents m'avaient donné un petit pécule qui nous permettait de payer les loyers. J'avais aussi une autre source de revenus inattendue. Lorsque j'habitais encore chez mes parents, un jeune homme me faisait la cour, il était très amoureux de moi. Il avait à peu près le même âge que Kopel, c'était un jeune homme bien. Quand il apprit que j'allais quitter Anvers, il est venu et m'a donné une pile de vraies cartes d'identité vierges. « *Il y en a une pour toi, une pour Kopel et les autres tu peux les monnayer. Elles valent beaucoup !* »

No 896186  
 No. 896186  
 Nom *Andriessens*  
 Prénoms *Pierre Paul*  
 Adresse *Spilauwijkstraat, 44*  
 Nationalité *Belge*  
 né à *Ostende*  
 le *25 mars 1919*  
 Profession *Étudiant*  
 Résidence précédente *Ostende*  
 Société actuelle  
 Société précédente  
 Inscrit le *153* le *64*  
 Rue *L. Stuckens* No. *40*  
 le *4 août 1939*

Signature de porteur  
 Mandat-bonification des dragées  
*Andriessens Paul*

Taille : Un mètre 64  
 Poids : 65 kilos  
 Branches : 4  
 Service :

L'Union de l'Est-Ouest...  
 De l'Armement...

GEMEUBTER, BUREAUBESCHERS, A. BURELLES  
 ACHTERDEPORTELAAN, 23-25, 26-27  
 RUE - STRAAT

No 878529  
 No. 878529  
 Nom *Lambrichts*  
 Prénoms *Mathilde*  
 Adresse *ingehuize*  
 Nationalité *BELG*  
 né(e) à *Antwerpen*  
 le *21 septembre 1922*  
 Profession *Zouleur*  
 Société actuelle  
 Société précédente  
 Inscrite le *Langesthuis - 32*  
 le *18-8-1940*

L'Union de l'Est-Ouest...  
 De l'Armement...

Antwerpen - INGHEUZE  
 ANTWERPEN

STRAAT

Ce cadeau généreux et désintéressé nous a aidés à survivre au début de notre clandestinité, car nous n'avions pas droit aux tickets de ravitaillement pour la nourriture et les produits de première nécessité. Kopel et moi avons complété deux de ces cartes. Nous avons désormais officiellement la nationalité belge. Kopel s'était rebaptisé Pierre-Paul Andriessens et moi, j'étais devenue Mathilde Lambrichts. Physiquement, on pouvait deviner que nous étions juifs, mais ces cartes nous offraient tout de même une certaine protection.



Elles nous ont permis de faire ouvrir le gaz et l'électricité quand nous avons emménagé rue Saint-Denis.

À cette époque, nous étions au courant des grandes rafles qui avaient eu lieu à Anvers dès août 42. La police communale y participait activement. Nous étions inquiets pour les membres de nos familles, nous ne savions pas encore que la plupart de nos oncles, cousins et amis avaient été déportés. Ma petite soeur Esther est venue un moment se réfugier chez nous. Juste à temps ! Les Allemands ont débarqué dans l'appartement de mes parents. Ma mère s'y trouvait, seule. Lorsqu'elle les a entendus, elle s'est plaquée contre le mur. Les Allemands sont entrés, ils ont ouvert la porte. Maman était juste derrière. Elle s'attendait à être découverte au moment où ils refermeraient la porte, mais ils l'ont laissée ouverte. Ils ont pris le temps de vider tout l'appartement pendant que Maman restait immobile, figée contre le mur. Puis les Allemands sont partis, elle était sauvée. Elle a eu beaucoup de chance ; tous les locataires de l'immeuble, dix-sept personnes furent arrêtées ce jour-là. Maman ne pouvait plus rester à Anvers. Il fut décidé qu'elle se joindrait avec Esther à un groupe de Juifs qui tenteraient de passer en Suisse.

Le 11 janvier 1938, Sala, l'une des sœurs de Kopel, s'était mariée avec Sam Deutscher. Le mariage avait eu lieu à Londres où les parents de Sala, venus de Pologne, s'étaient installés après avoir transité par Anvers. Ils prévoyaient d'y faire venir leurs enfants après avoir amélioré leur situation.

# 14

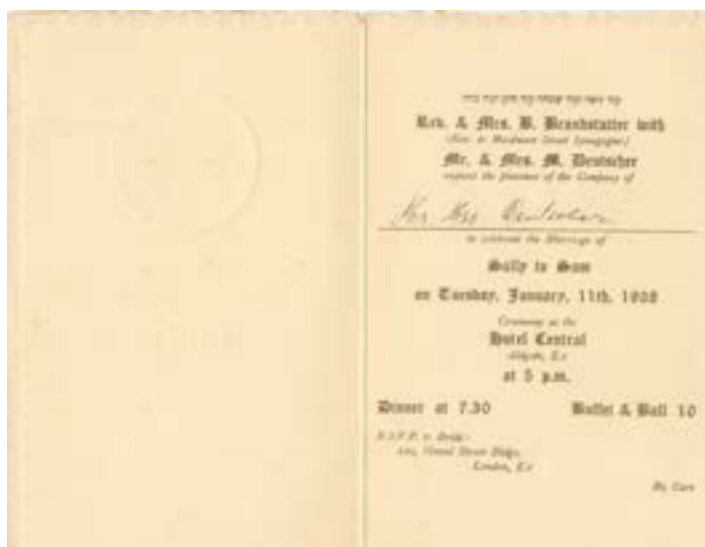
## L'histoire de Sam Deutscher

Sala, l'une des soeurs de Kopel, avait épousé Sam Deutscher. Le couple avait deux jeunes enfants : Raymond (deux ans et demi) et Émile (à peine un an). Sam était un homme étonnant. Né en Pologne, il était venu rejoindre des membres de sa famille à Anvers alors qu'il était un tout jeune adolescent. Pour gagner sa vie, il apprit la taille du diamant. Déterminé et volontaire, il étudia seul, le soir, après son travail. Il passa avec succès le jury central, s'inscrivit à l'université et devint chimiste. Sam était aussi un homme entreprenant et altruiste. Lorsque la situation devint intenable à Anvers, il décida d'emmener sa petite famille à l'abri en Suisse. En fait, il avait conçu le projet de prendre en charge un groupe de plusieurs personnes dont ma mère et ma petite soeur Esther. L'expédition était bien entendu très risquée, mais Sam ne partait pas à l'aveuglette : il avait des amis à Bruxelles, des contacts aptes à lui conseiller un bon itinéraire.

À Anvers, les rafles faisaient rage. Sam avait déjà été arrêté alors qu'il tentait de franchir la frontière française. Il avait heureusement été relâché après quatre semaines d'emprisonnement. De retour chez lui, il fut dénoncé à nouveau, arrêté et emmené au commissariat d'où il s'évada par la fenêtre des toilettes. Il n'était plus question pour Sam de retourner chez lui. Il trouva donc pour sa femme et ses enfants une cache dans une maison de Schielde, dans la banlieue anversoise. Le jour où il partit rencontrer ses contacts à Bruxelles, il recommanda à Sala de ne pas mettre le nez dehors avant son retour qui devait avoir lieu le soir même. Mais la réunion avec ses amis dura plus longtemps que prévu, Sam rata le dernier train pour Anvers. Après avoir passé la nuit à Bruxelles, il prit le premier train pour retrouver sa famille. Entre temps, sa femme, terriblement inquiète de ne pas voir revenir son mari, décida de partir aux nouvelles. Avec ses deux petits, elle prit un tram en direction d'Anvers. C'est à ce moment qu'ils furent arrêtés par la Gestapo.



Le mariage de Sala et de Sam Deutscher



À son arrivée à Anvers, Sam apprit le sort qui avait été réservé aux siens. Sala avait été envoyée au camp de rassemblement à Malines et les enfants enfermés dans un orphelinat. Pour Sala, il n'y avait plus rien à faire, mais Sam, fou de douleur, décida de tenter de kidnapper ses petits à l'orphelinat. Tous ces événements se succédèrent en quelques heures. Il fallait faire vite, car les Allemands rassemblaient en général les jeunes enfants dans les orphelinats, le temps d'obtenir un quota suffisant pour les déporter.

Avec des amis, Sam passa la nuit à envisager diverses façons de faire évader son bébé Emile et le petit Raymond. Le temps était compté et les plans extrêmement risqués, mais Sam aurait donné sa vie pour récupérer ses enfants. Le lendemain matin, ce fut la stupeur. On apprit que les petits avaient été envoyés à Malines et mis dans le train pour Auschwitz. Il était trop tard...

Qui peut imaginer ce qu'un homme peut endurer ? Sam aimait

Sam et Sala Deutscher  
et leurs enfants





profondément sa femme et adorait ses enfants, ils étaient sa vie. À quoi tiennent les choses ? À un train raté un soir à Bruxelles ? Cette vie, cette époque étaient monstrueusement absurdes.

Sam a malgré tout rempli sa mission. Il a réussi à mener son petit groupe en Suisse. Il aurait pu y rester à l'abri jusqu'à la fin de la guerre, mais il a repassé la frontière. Il est revenu en Belgique pour entrer dans la Résistance active sous le nom de Prosper. Ses connaissances de chimiste lui permirent de se spécialiser dans la fabrication d'explosifs.

La Gestapo a fini par capturer Sam Deutscher en 1944. Il fut déporté. Jamais il n'a baissé les bras. Alors qu'il était interné, il a poursuivi ses activités de Résistant. Plusieurs livres traitant de la Résistance dans les camps mentionnent son action. Sam était encore en vie à la Libération...Il est mort du typhus au camp d'Ebensee avant qu'on puisse le rapatrier.

Il n'avait pas pu sauver les siens, mais plusieurs personnes lui doivent la vie. Ma mère et ma petite soeur Esther en font partie.

De maan van deze gelegenheid gebruikt  
om jullie over Sarah en haar twee jongelui te  
schrijven. Zij had mij eerderdaad gevraagd, jullie  
het weten, dat ze hier geweest zijn. Zoals  
je dus verstaat, zijn ze reeds vertrokken, en  
wel op 24/10.42, met het XV. transport. Ze dra-  
gen de nummers: Sarah: 452 en verder: Emile 478  
en Raymond 477. Ze hebben hier dus in 't geheel  
niet een nacht vertoefd. Sarah was over haar  
toestand wanhopig en wist niet geen raad met de  
hore. Schrikte althans ze hier voor hen al het  
nodige, dat hen behoorlijk, onthangt heeft. Sarah  
zal zich echter wel gekalmereerd hebben, want ze  
was oververmoed, zoowel als de kinderen. Spijtig genoeg

hier ik jullie van later wel laten  
weten  
432752  
Rozette 142255

Une lettre nous parvint avec des nouvelles après l'arrestation de Sala et de ses enfants : « je prends cette occasion pour vous écrire à propos de Sarah (sic) et de ses deux petits anges. Elle m'avait en effet demandé de vous faire savoir qu'ils étaient ici. Comme vous le comprenez donc, ils sont déjà partis, le 24 octobre 1942, avec le transport XV. Ils portaient le numéro : Sarah : 452, Emile 478 et Raymond 477. Ils ont donc passé une seule nuit. Sarah était gravement désespérée de son sort et elle ne savait que faire avec ses deux petits, bien qu'elle ait reçu ici tout ce qui leur était utile et nécessaire. Sarah va certainement se réveiller calmée parce qu'elle était surfatiguée, aussi bien que les enfants. Malheureusement, je ne peux pas vous donner d'autres nouvelles ».



Sumswald 12/2/94  
 Liebe Helene u. lieber Jacques!  
 Ihr könnt Euch kaum vorstellen, wie mich  
 eure Karte gefreut hat. Auch war ich sehr erfreut  
 dass ihr mein Paket erhalten habt. Wobei ich  
 wie hast du Nachricht von Philip bekommen.  
 Ich bitte schreibe mir alles genau.  
 Vielleicht könntest du mir die Adresse von  
 die Schwiegereltern schreiben, ich möchte  
 ihnen gerne schreiben. Ich bitte dich  
 schreibe mir genau wie es Dir geht, und  
 was Du machst, auch was der b. Jacques  
 macht. Warum schreibt nichts von Sam?  
 Nucki ~~macht~~ geht es ganz gut, sie geht in der  
 Schule und ich werde sie nächste  
 Woche besuchen oder vielleicht erst Ostern.  
 Liebe Kinder, ich auch habe große  
 Sehnsucht nach Euch!

Sam Deutscher avait rempli sa mission : Maman et Esther étaient bien en Suisse.

# 15

## Résister

Dans notre famille, nombreux étaient ceux à savoir qu'il n'y avait rien de bon à attendre des forces d'occupation allemandes. Même s'ils ignoraient le sort horrible réservé aux déportés, ils étaient convaincus qu'ils devaient agir et tout faire pour empêcher les Nazis d'arriver à leurs fins.

A l'été 1942, notre première forme de résistance, comme pour la quasi totalité des Juifs du pays, a été de plonger dans la clandestinité : il n'était pas question de nous laisser prendre pour une destination et un destin que nous soupçonnions funestes. Comment pouvions-nous croire un seul instant que des enfants en bas âge et des vieillards étaient emmenés pour aller travailler à l'Est ?

Pour plusieurs des nôtres, devenir clandestin ne suffisait pas : leur conscience et leur clairvoyance politiques, étonnantes pour leur âge -ils n'avaient qu'une vingtaine d'années - les ont poussés à rejoindre les rangs de la résistance active civile et armée.

Kopel était de ceux-là. Il fournissait nourriture et timbres de ravitaillement aux Partisans et aux clandestins. Un jour, il se rend au lieu dit d'un rendez-vous. Il sonne, la porte s'ouvre... c'est la Gestapo qui l'accueille ! Il avait été dénoncé. Alors ce furent la prison de St-Gilles, les caves de la Gestapo à l'avenue Louise, la Caserne Dossin à Malines, le 18ème convoi. L'idée de résister était bien ancrée dans l'esprit de Kopel : il ne voulait pas s'avouer



vaincu et a décidé de sauter du train en marche. Il a essayé de convaincre tous les déportés de son wagon de faire comme lui. Seules trois jeunes filles l'ont suivi. Kopel et elles ont fait partie des treize survivants de ce convoi. Aujourd'hui encore, je ne peux passer devant la prison de St-Gilles, le 347 de l'avenue Louise à Bruxelles, la Caserne à Malines sans penser que mon mari a franchi leurs portes, qu'il y a vécu des jours si horribles, qu'il y a été sauvagement battu et qu'il a su malgré tout conserver lucidité, volonté et courage.

Avec certains membres de notre famille, nous entretenons des contacts réguliers. Toutefois, même dans le cadre familial, la prudence et la discrétion imposées par les règles de la résistance clandestine étaient relativement respectées, si bien que nous ne connaissions pas tout de leurs activités. En revanche, nous savions pertinemment qu'ils prenaient des risques.

Deborah, l'une des sœurs aînées de Kopel, et son mari Charles Grabiner étaient actifs au « Secours Mutuel », mais en dehors de cela, ils assumaient chacun d'autres missions.

Quand je me rendais chez eux, j'entendais souvent prononcer les noms d'Yvonne et Hertz. Il s'agissait d'Yvonne et Hertz Jospa qui avaient mis sur pied la section enfance du Comité de Défense des Juifs, le C.D.J. Le rôle de cette section était de cacher les enfants dans des familles ou des institutions d'accueil. Je savais que Deborah rencontrait fréquemment Yvonne. Il était clair pour moi que Deborah, qui était enseignante, apportait son soutien actif au C.D.J.

Charles et Deborah faisaient partie du Linke Poale Zion, (les ouvriers sionistes de gauche). Dans cette organisation entrée elle aussi en résistance, leurs amis étaient Henri Bibrowski et Bunim Cukier, les responsables du journal yiddish clandestin « Unser Wort » (Notre parole). Après-guerre, j'ai appris que Charles, qui était dactylographe émérite, avait activement participé à la résistance de l'organisation en tapant tous les articles du journal.

Mon amie Ida, la plus jeune sœur de Kopel, faisait aussi partie d'un réseau. Sous son apparence délicate se cachait une rare détermination. Elle cachait des aviateurs anglais et même, un certain temps, un soldat soviétique, elle transportait des armes pour les Partisans armés à qui elle fournissait aussi des renseignements sur le trafic ferroviaire. Aujourd'hui encore, je me demande comment elle a eu le cran de se promener en rue, de monter dans un tram avec un revolver dissimulé dans son sac. Ce jour-là, arrivée à proximité du lieu de son rendez-vous avec Jacob Glas pour lui remettre l'arme, elle a vu les SS arriver et abattre Jacob.

Comment, avec le revolver dans son sac et après ce qu'elle venait de vivre, a-t-elle pu, tout au long du chemin de retour, conserver l'apparence sereine indispensable pour ne pas risquer de se faire prendre elle aussi ?

Sam Deutscher, l'époux de Sala, l'une des sœurs aînées de Kopel, était un homme exceptionnel. Il était promis à un avenir brillant. En autodidacte, dans un pauvre grenier, il avait appris le latin et le grec. A l'époque, la connaissance de ces langues était exigée pour entreprendre des études universitaires. Il était devenu chimiste, diplômé de l'Université Libre de Bruxelles. A l'U.L.B., il y avait un réseau de résistance, le « Groupe G » dont Sam faisait partie sous le nom de Prosper. Il fabriquait des explosifs pour les Partisans armés. Après la guerre, nous avons eu la visite de quelqu'un qui l'avait connu dans les camps jusqu'à ses derniers instants à Mauthausen-Ebensee, à la veille de la Libération. Cet homme nous a raconté que même dans les camps, Sam avait poursuivi ses activités de résistance.

Lors de l'invasion allemande le 10 mai 40, Isi, le frère de Kopel, s'était jeté sur les routes dans l'immense exode vers la France. Quelques semaines plus tard, Kopel et sa famille, moi avec la mienne, étions rentrés en Belgique. Sauf Isi. Pendant toute la guerre, nous n'avons eu aucune nouvelle de lui. A l'heure des téléphones portables et des connexions Internet, il est difficile d'imaginer l'impossibilité d'entrer en contact avec quelqu'un qui se trouve dans un pays voisin. En temps de guerre, le simple fait de téléphoner, de rencontrer quelqu'un, ou même de jeter un regard sur lui, pouvait vous trahir, mettre votre correspondant en danger ex-

trême. Bien sûr, nous nous inquiétions d'Isi, mais nous n'étions pas étonnés de n'avoir aucune de ses nouvelles. A la libération, lorsqu'il est rentré en Belgique, nous avons appris qu'il avait été arrêté et interné au camp de Gurs, qu'il avait réussi à s'en évader et qu'il avait rejoint l'Organisation Juive de Combat en Haute Garonne.

Nous n'avions que peu de relations avec mon arrière-cousin Emile Löwenwirth. Sa famille était originaire de Beregchovo (Beregszász.), une ville qui a été hongroise, puis tchécoslovaque et qui maintenant se trouve en Ukraine. Après avoir déménagé à Kosice (à l'époque, c'était la seconde ville en importance de la Slovaquie, aujourd'hui, la ville se trouve en Ukraine) ils avaient immigré en Belgique en 1930 et s'étaient installés à Bruxelles.

Emile Löwenwirth



Le père d'Emile rendait régulièrement visite au mien. Ils étaient cousins germains et s'entendaient bien. Ils ne professaient pas les mêmes opinions politiques, mais s'appréciaient, se respectaient mutuellement et avaient plaisir à échanger toutes sortes de considérations.

Nous habitons donc des villes différentes et, à l'époque, les jeunes voyageaient nettement moins qu'aujourd'hui, même de Bruxelles à Anvers ou l'inverse. Ils parlaient de préférence le hongrois et le français, nous, le yiddish, le néerlandais et le français. Nous ne fréquentions pas les mêmes milieux. Ces circonstances expli-

quent pourquoi nous, les enfants des deux familles, avons si peu de contacts. Cette situation a perduré après la guerre : Emile est parti s'installer à Budapest en Hongrie. Il a changé son nom en Lakatos, a mené une carrière diplomatique et est devenu Ambassadeur de son pays, notamment aux Pays-Bas. Est-ce à cause des diktats soviétiques staliniens et antisémites auxquels le régime hongrois était soumis? Toujours est-il que jusque vers les années 90, Emile a évité toute relation avec nous et, en général, avec les milieux juifs, jusqu'à refuser qu'au Tir national, sur la tombe de son frère Michel, figure une étoile de David. Le mur de Berlin s'étendait virtuellement bien au-delà de la ville... En visite chez nous à Bruxelles, je pense que c'était en 2001 ou 2002, les choses avaient changé et Emile ne faisait plus mystère de sa judéité. Il m'a raconté son parcours pendant la guerre.

En 1940, Emile avait tout juste vingt ans. Il était alors le secrétaire politique de la section hongroise de la Main-d'Oeuvre Immigrée (la MOI), l'organisation du parti communiste pour les étrangers. Au printemps 1942, avec quelques-uns de ses amis, il a créé un petit groupe de résistance qui par la suite a rejoint le Corps mobile de l'Armée Belge des Partisans. En 1943, lorsque Théodore Angheloff a été arrêté et fusillé, Emile l'a remplacé à la tête du Corps mobile. Ensuite, il a été nommé adjoint au commandant national, responsable pour le secteur sud de la Belgique. Dans une interview publiée en 2009 dans « Le Patriote Résistant » le magazine de la Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes, il raconte « Nous menions une résistance armée, dynamitage d'un train de permissionnaires allemands, de lieux fréquentés par les SS flamands, qui ont aussi été la cible de nos attentats, destruction de matériels, etc. (...) [J'ai été] déporté quelques jours avant la libération de Bruxelles par le dernier convoi parti de Belgique.. »

Emile avait un frère, Michel, de deux ans son cadet. Je l'ai très peu connu. Comment l'aurais-je pu ? Michel était tailleur. Il fréquentait les mêmes milieux qu'Emile. Dans la Résistance, on l'appelait Otto. Malgré son jeune âge, Michel-Otto devient responsable de l'armement. Il a été arrêté le 8 février 1943. C'était le jour où la compagnie hongroise du Corps mobile a réussi un attentat qui a fait dérailler le train Bruxelles-Vienne. Michel a été interné au Fort de Breendonk. Emmené au Tir National, il y a été fusillé comme « otage terroriste » le 15 mars 1943. Il n'avait que vingt ans.



Michel Löwenwirth

J'ai lu le témoignage de Léon Finkielsztejn, dit Sim, à propos de son internement à Breendonk. Je n'ose penser à ce que mon cousin a vécu dans cet enfer.

Mon oncle Bernard, lui, a réussi à gagner Londres avec femme et sa fille. Il s'est engagé comme soldat d'infanterie dans l'armée britannique. Il y a contracté une méningite dont il est décédé en 1942.

Je repense au parcours des miens engagés dans la résistance. Pour aucun d'eux, il ne s'est agi d'un effet du hasard ou d'une recherche d'aventure, loin s'en faut. C'était le fruit de convictions politiques et philosophiques, d'un idéal de fraternité entre les êtres humains et entre les peuples. Tous voulaient participer à la construction d'un monde meilleur, sans races ni classes, sans antisémitisme, sans discriminations, sans xénophobie. Je me souviens de discussions enflammées entre Kopel et ses amis. C'était bien avant-guerre. Il y avait plein d'espoir dans l'air. Et puis les nuages noirs sont venus d'Allemagne et l'espoir a été supplanté par l'appréhension, l'inquiétude, la certitude qu'il faut agir contre le plus implacable des ennemis.

Bernard (à gauche) et Schmuël (à droite) Löwenwirth, deux frères de mon père, à Anvers en 1934.



Tout au long de leur vie, Kopel et Ida ont conservé leur faculté d'analyse des événements. Ils refusaient de suivre aveuglément les idées toutes faites, les slogans, les injonctions sur ce qu'il faut croire, dire ou faire.

La désillusion vint lors du procès des Blouses blanches en Union

## INVITATION - UITNODIGING

### FRONT DE L'INDÉPENDANCE RÉGIONALE DE BRUXELLES

Organisation de Résistance Belge 1940-1945 et Continuité  
"Armée Belge des Partisans P.A." "Militia Patriotische M.P."  
"Presse clandestine" - "Résistance Civile"



### ONAFHANKELIJKHEIDSFRONT REGIONALE VAN BRUSSEL

Organisatie van de Belgische Weerstand 1940-1945 en continuïteit  
"Belgisch Partizanenvoer P.A." "Patriottische Militia P.M."  
"Stukpers" "Burgelijk Verzet"

Présidence et Secrétariat, c/o Maison de la Résistance - rue Van Lint 14 - 1070 Bruxelles -  
Tel/Fax : (02) 522.40.41. E-mail : resistance.verzet.widerstand.ontf@skynet.be

Et,

## L'AMICALE NATIONALE DES PRISONNIERS POLITIQUES ET AYANTS DROIT DU K.Z. DE NEUENGAMME.



Vous invitent à prendre part aux deux cérémonies commémoratives en la mémoire de trois camarades Résistants Partisans Armés qui auront lieu le,

**lundi 29 Novembre 2010 à Schaerbeek.**

**Le premier hommage :** Sera rendu en la mémoire de **TODOR ANGHELOFF**, Partisan Armé Bulgare membre du F.I. Lieutenant-Colonel de la Résistance, 1<sup>er</sup> Commandant de la M.O.I. du Corps mobile de Bruxelles fusillé par l'occupant nazi au Fort de Breendonk le 30 novembre 1943.

La cérémonie aura lieu à **11h, au Monument érigé en sa mémoire situé avenue Raymond Foucart, à Schaerbeek**, (en face de l'école communale n°17).

**Le second hommage :** Sera rendu en la mémoire de **EMILE LAKATOS-LÖWENWIRTH**, Partisan Armé Hongrois membre du F.I., 2<sup>ème</sup> Commandant du Corps mobile, Commandant du Corps de Bruxelles, Commandant Brabant-Hainaut, adjoint direct et successeur de Todor Angheloff. Ancien Prisonnier Politique déporté et interné au Camp de Concentration de Neuengamme. Juriste International, Diplômé en France et en Belgique, ancien Ambassadeur de Hongrie aux Pays-Bas. Militant Antifasciste, décédé ce 30 Octobre 2010 à Budapest.

La cérémonie est prévue à **12H au TIR NATIONAL cimetière de l'Enclos des Fusillés, rue Colonel Bourg (derrière les bâtiments de la RTBF-VRT)** Où nous rendrons un double hommage en allant nous recueillir sur la tombe de **MICHEL LÖWENWIRTH**, (frère cadet d'Emile), Partisan Armé membre du F.I. de la 2<sup>ème</sup> Compagnie du Corps mobile, responsable de l'armement et qui fut fusillé le 15 mars 1943 par l'occupant nazi au Fort de Breendonk.

Des dépôts de fleurs et quelques discours jalonneront ce parcours de la mémoire.

Après les cérémonies, nous vous invitons à prendre le Verre de l'Amitié à la taverne-restaurant au **LION BELGE**, Chée.de Louvain n° 1002. (Il y a possibilité de se restaurer mais aux frais des participants.)

Cher(e) Ami(e), nous serions très honorés pour votre présence à ces deux cérémonies.



Emile LÖWENWIRTH



Todor ANGHELOFF



Michel LÖWENWIRTH

« Car il ne faut pas que nos hommes qui ont fait de si grandes choses, meurent tout à fait.  
Ils sont dignes de vivre éternellement dans la mémoire de leurs concitoyens »

Général Yves Gérard, 1941 Commandant National de l'Armée Secrète.

Invitation à la cérémonie d'hommage à Emile et Michel Löwenwirth

soviétique au début des années 50.

Marxistes dans l'âme - comme tant de Juifs qui avaient cru que le progrès viendrait de l'Est – ils ont rompu avec les milieux communistes staliniens. Conserver son libre-arbitre leur était aussi essentiel que l'air à la vie : en eux et jusqu'à leur dernier souffle, l'esprit de résistance est resté aussi vivace que dans leurs jeunes années.



Bernard Löwenwirth,  
sa femme Rachel et sa  
fille Selma en 1936 à  
Schotenhof.

# 16

## En Suisse

Pays neutre dans cette guerre, la Suisse représentait la bouée de sauvetage des réfugiés. L'accueil qui leur était réservé n'était cependant pas celui auquel ils rêvaient. En 42, la Suisse n'acceptait plus les adultes. Je me souviens d'une brève période où nous étions cachés dans une maison en compagnie d'un couple de Hollandais juifs et de leurs deux fils de onze et quinze ans. Ils étaient assez éloignés de la pratique du judaïsme, de purs bourgeois hollandais. Le père était professeur de mathématique, ils avaient de l'argent, ils ont quitté la Hollande pour la Suisse, sûrs d'être accueillis à bras ouverts. Ils furent refoulés tous les quatre. Ils ont dû revenir sur leurs pas, traverser à nouveau la frontière montagneuse, ils se sont égarés, ont erré et failli périr. Lorsqu'ils sont arrivés en Belgique, ils étaient dans un état effrayant. La Suisse n'était pas forcément le pays idyllique que nous imaginions.

Heureusement, lorsque j'ai fait la connaissance de ces Hollandais, j'étais rassurée sur le sort de Maman et d'Esther. Sam Deutscher m'avait confirmé qu'elles avaient bien passé la frontière suisse. Je les savais donc à l'abri, mais j'ignorais tout de leurs conditions d'existence. Par la suite, j'ai appris que ma soeur Esther avait été très malheureuse pendant son exil. Son petit monde s'était écroulé, sa famille s'était évaporée, sa maison n'existait plus. Si elle était trop jeune pour saisir la réalité de la situation, elle était assez mûre pour ressentir la peur et la souffrance.

*Esther : Mon frère, deux de mes soeurs et mon père n'étaient plus là. Malvine et Kopel étaient mariés et ne vivaient plus à Anvers. En peu de temps, j'ai réalisé que Maman et moi nous retrouvions seules. Je me souviens qu'elle est allée au comité juif. Elle ne m'a pas dit pourquoi. Je suppose qu'elle attendait une aide, un conseil pour savoir comment s'organiser. Elle ne m'avait pas emmenée ce jour-là, mais après, elle m'a*



*raconté qu'au moment où elle allait sortir du bureau du comité juif, elle a repéré un soldat allemand. Elle est rentrée dare-dare et a expliqué le danger à la cantonade. Avec quelques autres, elle a eu la présence d'esprit de foncer se cacher dans la cave de l'immeuble. Ce jour-là, beaucoup de Juifs ont été pris. Maman est restée un temps infini dans la cave qui était sous eau. C'est probablement ce qui l'a sauvée, elle et quelques autres.*

*Je n'avais que 12 ans ; je percevais les choses de façon émotive, j'étais loin de comprendre ce qui se passait au juste. J'ai de vagues souvenirs de périodes où je devais rester cachée dans notre mansarde. Tout est si flou ! Tout se mêle : la peur, l'incrédulité, l'incompréhension, la confiance en mes parents et en même temps la crainte qu'ils ne soient plus les colosses infailibles de ma petite enfance.*

*Un beau jour, Maman m'a annoncé que nous partions pour un long voyage : destination la Suisse. Tout cela ne représentait pas grand-chose à mes yeux, mais si cela voulait dire moins de peur, moins d'insécurité et une maman rassurée, cela me convenait parfaitement. Dans ma candide insouciance de petite fille, je ne mesurais évidemment pas tous les dangers de ce périple.*

*Je n'ai plus aucun souvenir de notre équipée. Sam Deutscher était notre guide. Je me souviens d'un moment où nous étions dans un train. Catastrophe probablement prévisible, mais pour moi, catastrophe absolue : les Allemands sont montés. Ils ont demandé les papiers de presque tous les passagers, mais pas les nôtres. Pourquoi ? Mystère. Je ne le saurai jamais. Après, je me souviens que nous avons marché dans une forêt pendant trois jours. Maman s'est écroulée. Affolée, j'étais persuadée qu'elle s'était brisé une jambe, mais ce n'étaient que les douleurs dues à des rhumatismes qui s'étaient réveillés dans l'humidité des sous-bois. Nous avons marché, marché et encore marché et puis un jour, nous avons enfin pu passer une nuit dans un petit hôtel. Nous y étions à peine installées toutes les deux que des Allemands ont ouvert la porte...puis l'ont refermée. Étrange ! Peut-être cherchaient-ils quelque chose de précis ? C'était la deuxième fois depuis le début de notre périple que nous échappions de justesse à l'arrestation.*

*Nous sommes enfin parvenus à la frontière franco-suisse. Nous étions tous là, couchés, retenant notre souffle. À notre droite, un char ; à gauche, un rocher et des anfractuosités aménagées où des Allemands pouvaient se dissimuler avec leurs chiens. Il nous fallait jouer le tout pour le tout. Nous avons couru. Pas d'Allemands, pas de tirs. Nous avons atteint la Suisse après une succession de moments de chance inouïe. Peut-être était-ce notre destinée ?*

*En Suisse, nous avons reçu une assiette de soupe chaude et une tartine. Puis ils ont annoncé : « Nous gardons les enfants, mais tous les adultes doivent repartir d'où ils viennent. » Je me suis violemment rebellée. Accrochée aux jupes de Maman, j'ai hurlé : « Je ne reste pas sans ma*

mère !»

*J'ai fait une telle crise qu'ils ont fini par téléphoner à Berne. Après quelques palabres, ils ont accepté que les mamans de notre petit groupe restent avec leurs enfants.*

*Nous avons passé huit jours à Neuchâtel. C'était une prison, mais nous y étions magnifiquement traitées. Le jour où nous sommes parties, on nous a offert un énorme gâteau ! Le plus important était que nous avions le délicieux sentiment d'être en sécurité.*

*Puis nous avons été transférées dans un camp de réfugiés à Büren.*

*J'avais conscience d'être à l'abri, mais ce camp était en réalité un enfer. Il grouillait de soldats suisses et nous commençons à ressentir les effets du froid. Nous n'avions aucun moyen de nous chauffer, nous chipions du bois et des pommes de terre crues. Nous dormions dans des espèces de baraques. Parfois, nous devions nous rendre en ville, à Büren. Je me souviens que mes souliers étaient trop petits et que l'on nous faisait attendre dans la neige. Nous étions trois enfants, quatre soldats nous emmenaient chez le dentiste et le médecin. Une infirmière a eu tellement pitié de moi qu'elle m'a donné une veste en laine jaune. Je n'oublierai jamais ce geste, cette veste était comme un miracle contre le froid.*

*Puis nous avons été transférées au camp de Sumiswald. La vie y était dure. J'étais métamorphosée par la malnutrition.*

*Ensuite, j'ai été séparée de Maman. On m'a envoyée à Bâle, dans une famille d'accueil juive suisse allemande. Les premiers jours, j'étais paniquée, je pleurais à longueur de journée, car leur maison donnait sur le Rhin et j'avais auparavant appris à l'école que le Rhin traversait la Suisse et l'Allemagne. J'étais persuadée d'être en Allemagne, c'était horrible ! Il m'a fallu du temps pour comprendre que j'étais bien en Suisse, dans le vieux Bâle.*

*Ces gens, les Ozrel, habitaient une maison magnifique au 20, Blumenrain. Ils étaient commerçants. Au rez-de-chaussée, ils vendaient des articles pour bébés ; au premier, c'était un magasin de draps et d'édredons, leur appartement se trouvait au dernier étage. Je me sentais horriblement mal chez eux, car j'ai rapidement compris qu'ils m'avaient prise pour remplacer leur fille morte à l'âge de douze ans. Mais on ne peut pas remplacer un enfant ! Ils avaient leur histoire, j'avais la mienne. Ma mère me manquait, ils ne retrouvaient pas leur fille en moi. J'étais très malheureuse là-bas. Pendant les trois années que j'ai passées chez eux, ils n'ont pas été capables de m'apporter un peu de tendresse. Peut-être m'en voulaient-ils d'être en vie alors que leur fille ne l'était plus ? Au début, je devais dormir en bas, avec la bonne ; puis quand leur fils est parti à l'armée, j'ai eu le droit d'avoir une chambre dans l'appartement. Ils étaient extrêmement riches et terriblement radins. La mère cachait les gâteaux et les oeufs. Elle ne m'en donnait jamais, alors parfois je volais pour me nourrir. Je savais que les pâtisseries étaient dissimulées*

*sur l'armoire dans leur chambre à coucher. Quand elle sortait avec son mari, le soir, j'allais prendre un petit gâteau, je courais dans mon lit pour le déguster en dévorant des livres. Quand j'entendais la porte s'ouvrir, je jetais mon livre en dessous du lit, j'éteignais la lumière et je faisais semblant de dormir parce que la lumière allumée le soir était une dépense qu'ils n'acceptaient pas. Ma mère, de son côté, se rendait dans des fermes près du camp où elle était internée. Elle y travaillait bénévolement contre quelques oeufs et un peu de beurre qu'elle m'apportait quand elle le pouvait. Je trouvais cela d'autant plus révoltant que je connaissais les moyens de ma famille d'accueil : de gros bourgeois réputés qui vivaient dans le beau quartier de Blumenrain. Rétrospectivement, quand j'y repense, je crois qu'ils pensaient inspirer une certaine admiration pour avoir recueilli une pauvre petite rescapée.*

*Heureusement, durant ces trois années, je suis allée à l'école. J'y ai évidemment appris l'allemand. Je m'y suis fait des amis, mais jamais je n'ai eu l'autorisation de les inviter dans ma famille d'accueil.*

*En réalité, les moments les plus heureux que j'ai passés en Suisse étaient le temps des colonies de vacances où je rencontrais d'autres enfants réfugiés. Je m'y sentais bien, j'y retrouvais le sourire.*

*Ce sont des souvenirs tellement durs ! Parfois, je n'ai pas envie de me les rappeler.*

*De cette période, j'ai conservé une seule chose : un livre, un recueil de chansons suisses que m'avait offert un professeur de chant.*

Pendant qu'Esther vivait un triste début d'adolescence, ma mère végétait dans un camp de réfugiés. Certes, elle y était en sécurité, mais j'ose à peine imaginer l'ampleur de ses tourments. Qu'était-il advenu de ses trois enfants et de son époux déportés ? Il lui fallait malgré tout se battre pour elle et pour sa fille cadette. Outre son travail dans les fermes qui lui permettait tant bien que mal d'améliorer l'ordinaire d'Esther, elle se rendait parfois au consulat de Tchécoslovaquie qui lui octroyait quelques subsides. Au sein de la tourmente dans laquelle elle surnageait, ma mère avait malgré tout une lueur d'espoir. Une femme belge, qui avait travaillé dans une usine de conserves allemande, lui fit parvenir une étoile de David suspendue à une chaînette en or. Ce petit bijou appartenait à ma soeur Irène (Goldy). Elle travaillait dans cette usine proche de la frontière suisse et avait confié sa chaînette à cette femme dans l'espoir qu'elle parvienne à ma mère. Celle-ci avait donc la certitude qu'Irène était encore en vie.

Un jour, Maman reçut une lettre du consulat lui demandant de venir chercher sa fille Irène. La lettre confirmait qu'Irène avait travaillé dans une usine allemande, qu'elle s'en était évadée, avait réussi à passer la frontière et à se réfugier en Suisse. Elle n'avait que seize ans, mais



Maman et Esther en Suisse (1944)

23. November 1944.

Kidg. Polizeiabteilung  
Flüchtlingssektion  
B-e-r-n

Dr. M/SW  
Irene Regine LOWENWIRTH  
geb. 15.11.1926 in Irsehava  
Tschechoslowakei

Sie wären Ihnen zu grossem Dank verpflichtet, wenn Sie uns in folgender Angelegenheit behilflich sein könnten:

Das obenbenannte junge Mädchen soll am Sonntag den 12.11.44 in Genf im Bureau Permanent de la République Tchécoslovaque vorgespochen und folgendes erklärt haben. Sie sei seiner Zeit nach Polen deportiert worden und von dort zur Arbeit nach Baden-Baden gekommen sein. Es sei ihr gelungen, aus Deutschland zu entfliehen. Sie wolle ihre Mutter, Frau Céline Löwenwirth, die damals gerade zu einem Kuraufenthalt im Freihof Baden weilte, besuchen. Sie wurde darauf aufmerksam gemacht, dass sie sich bei der Polizei zu melden habe. Das junge Mädchen scheint aber durch die schweren Erlebnisse derart verängstigt gewesen zu sein, dass es sich weigerte, sich bei der Polizei zu melden. Es ging vom Bureau weg und seither fehlt jede Spur.

Die Mutter ist nun verständlicherweise völlig verzweifelt und alle Nachforschungen bei den zuständigen Terr. Kommandi sind bisher ergebnislos verlaufen. Sie wären Ihnen zu grosstem Dank verpflichtet, wenn Sie Ihrerseits baldmöglichst Nachforschungen nach Frä. Löwenwirth anstellen könnten. Wäre vielleicht bei den Grenzstellen die Anwesenheit nach Frankreich zu erfragen?

Sie bitten Sie um Ihren baldigen Bericht in dieser Angelegenheit und zeichnen

mit vorzüglicher Hochachtung

Verband Schweizerischer  
Jüdischer Flüchtlingshilfen

Kopie: O.S.R.  
Frau Löwenwirth

La lettre du Consulat tchécoslovaque adressée à la police suisse à Berne, lui demandant de retrouver la trace d'Irène.

elle avait eu la présence d'esprit de demander assistance au consulat tchécoslovaque. Bien entendu, elle ignorait que sa maman était en Suisse, mais le consul qui connaissait ma mère a rapidement compris que cette adolescente était sa fille. J'imagine le bonheur de ma mère. Elle allait retrouver une de ses filles qu'elle craignait perdue. Mais la neutralité de la Suisse était à l'époque très relative. Lorsque Maman est arrivée au consulat, Irène avait disparu.

Elle avait été dénoncée et renvoyée en Allemagne. Que dire de plus ? Irène n'a pas survécu. Dans quelles circonstances a-t-elle trouvé la mort ? Nous ne le saurons jamais. Depuis soixante ans, une image que j'ose à peine évoquer me hante. J'ai appris que ceux qui s'évadaient d'un camp de travail allemand étaient décapités. Je ne peux supporter l'idée que ce sort ait été réservé à ma petite soeur. Je n'ai jamais eu le courage d'entreprendre des recherches, j'ai trop peur de savoir. La certitude de sa mort dans la fleur de l'âge m'est suffisamment insupportable.

# 17

## Le convoi 18

A Bruxelles, dans un petit logement de la rue Saint-Denis, l'une de nos préoccupations principales était de nous nourrir. Il nous était interdit de travailler et comme il nous était impossible de nous inscrire en tant que résidants de la commune, nous n'avions pas droit aux tickets de rationnement alimentaire.

À cette époque, Kopel était actif dans un réseau de Résistance. Une de ses amies, membre elle aussi de ce réseau, vint un jour le trouver. Elle avait entendu parler d'un endroit où on pouvait obtenir clandestinement des bons de rationnement. Kopel y est allé.

*Kopel : En 42, je faisais partie d'un réseau de Résistance avec ma soeur Dora et son mari, Charles Grabiner. Lorsque j'ai appris par ce réseau la possibilité d'obtenir des tickets d'alimentation, je n'ai pas hésité. Le lieu de rendez-vous était un immeuble sur le boulevard du Midi. C'était un guet-apens. Nous avons été dénoncés, les Allemands nous y attendaient. Nous avons immédiatement été emmenés.*

Je ne voyais pas revenir Kopel, j'étais très inquiète. Le temps passait. J'étais assise devant le réchaud que j'allumais de temps en temps pour couper le froid. L'aube s'est levée ; Kopel n'était toujours pas rentré. Au matin, je suis allée à la prison de St-Gilles. J'ai sonné à la porte. A travers une sorte de judas est apparu le visage de l'homme de faction. Il m'a dit ne rien savoir et m'a conseillé de partir immédiatement car les Allemands allaient arriver. Je me suis alors rendue chez Dora

Les précieux tickets de rationnement, ici pour du pain.



et Charles. Mon beau-frère Charles Grabiner, lui aussi Résistant, travaillait rue de la Régence au secrétariat de la synagogue principale de Bruxelles. (En cette période, cet organisme juif était le seul parmi ceux qui existaient avant-guerre, à être toléré. Toutes les autres institutions juives avaient été démantelées par l'Occupant nazi qui avait créé à leur place l'Association des Juifs de Belgique, l'A.J.B. Le Grand Rabbin de Bruxelles faisait partie de l'A.J.B. qui servait d'interlocuteur officiel aux Allemands. De cette façon, le Grand Rabbin de Bruxelles était protégé. C'était une manière pour les nazis de rassurer l'autorité juive et de donner le change.)

C'est Charles Grabiner qui m'a avertie que Kopel était tombé dans un piège. Il avait été emmené avenue Louise, dans les caves de la Gestapo, pour interrogatoire, puis transféré à la prison de Saint-Gilles. Kopel avait sur lui sa vraie/fausse carte d'identité avec notre adresse. Les Allemands ne manqueraient pas de remonter jusqu'à nous. Ida et moi avons immédiatement quitté notre appartement pour nous réfugier chez Dora, la soeur de Kopel. Puis nous avons emménagé dans un appartement rue des Pierres. J'étais folle d'inquiétude, je redoutais le pire et je n'avais pas tort.

*Kopel : J'ai bien essayé de leur faire croire qu'ils avaient commis une erreur, je leur ai montré ma carte d'identité belge. Pour toute réponse, j'ai été giflé. Ils n'étaient pas dupes, ils avaient l'expérience des faux papiers. J'ai vite compris qu'il était inutile de nier que j'étais juif. Après la prison, j'ai été emmené à Malines. Là-bas, quelqu'un avait tenté de s'évader du camp. En représailles, nous avons été emmenés dans la cour de la caserne où on nous fit courir d'un côté à l'autre. Les chiens aboyaient, les Allemands nous frappaient. Je reçus un coup de matraque sur la nuque qui me laissa sérieusement amoché. Je savais parfaitement que c'était de Malines que partaient les trains de déportation. Je ne me faisais aucune illusion, ma prochaine destination serait Auschwitz. Nous étions fin janvier. On me fit monter dans un train, je faisais partie du 18e convoi. Je ne pouvais me résigner à me laisser conduire dans ce que je soupçonnais être un abattoir. J'ai eu beaucoup de chance : je n'ai pas été embarqué dans un train de marchandises, mais dans un wagon de voyageurs. Bien entendu, les portes et les fenêtres étaient scellées, mais c'était mon seul espoir. Nous étions quelques-uns, déterminés à tenter le tout pour le tout. Qu'avions-nous à perdre ? La nuit venue, nous sommes arrivés à forcer une fenêtre. Le train roulait dans l'obscurité, j'ai sauté par la fenêtre. Je me souviens encore de l'image du train qui filait...sans moi ! Dans ma chute, j'avais atterri sur un rail. Mon épaule était luxée et j'avais reçu un solide coup sur la tête qui entraîna une amnésie partielle. Je ne savais plus ce que je faisais là. Cette nuit de janvier, je suis resté quelques*



heures caché dans un buisson. À l'aube, j'avais retrouvé mes esprits. J'étais dans les environs de Tirlemont. Il me fallait maintenant envisager de me sauver sans me faire reprendre. J'ai marché longtemps à travers champs. J'ai rencontré un curé qui se rendait à son premier office. Je me suis avancé vers lui : « Mon Père, lui ai-je dit, je viens de sauter d'un train, j'ai besoin de secours. » Il m'a répondu : « Vous avez eu tort ! Vous devez accepter d'apprendre à travailler ! »

Était-il un monstre de cynisme, ou pensait-il en toute bonne foi qu'on m'envoyait travailler ? Quoi qu'il en soit, il semblait trouver normal que les Juifs aient perdu tous leurs droits pour être contraints de travailler pour l'envahisseur. La propagande flamande dans la région avait été particulièrement efficace. Heureusement, cet homme d'Eglise était pressé, ses ouailles l'attendaient, il ne prit pas le temps d'aller me dénoncer.

NAME (M) BRANDSTATTER

Vornamen Kopel

Geboren den 25/3/1919 in Dabrowa

Ehemann \_\_\_\_\_

Ehefrau \_\_\_\_\_

Einwanderung den 1930 aus Polen

Staatsangehörigkeit } 1) Polnischer *St.*  
2) Belgische Einbürgerung den \_\_\_\_\_

Konfession Jüdische

Beruf Bedienter

Adresse ANTWERPEN, De Boyestraat, 16 ←  
" Siemensstraat, 20 ---  
CHARLEROI, Bd. J. Bertrand, 75, 15/7/42

c 18

Arbeitsinsatz Nr 713 15.1.43

Sauté du train

*J'ai poursuivi mon chemin et j'ai rencontré un paysan. Je portais une salopette toute neuve que Malvine avait réussi à me faire parvenir avant mon départ de Malines. Je l'ai donnée au paysan en échange de 15 francs qui m'ont permis de prendre un vicinal pour regagner Bruxelles. Là, je suis allé me réfugier chez ma soeur Dora.*

Quand j'ai appris que Kopel était vivant et de retour, le sentiment de bonheur qui m'a envahi à ce moment est indescriptible. Durant les dix jours où il avait disparu, je savais parfaitement quel serait son sort. Mais contre toute logique, je ne pouvais l'accepter et pour ne pas sombrer, je me refusais d'y penser. J'ai vécu ces jours dans un état d'angoisse difficile à décrire.

L'évasion de Kopel fut un réel miracle. Personne n'arrivait à s'échapper de ces trains. Lorsque j'ai enfin pu voir mon mari, il était dans un état pitoyable, mais il était en vie. Il s'est dans un premier temps réfugié rue de Neufchâtel chez sa soeur Dora et son mari Charles Grabiner où un médecin est venu lui donner les premiers soins. Mais Madame Matagne et son fils, les voisins rexistes, représentaient un réel danger. (Ce sont eux qui ont ouvert la porte du 34, rue de Neufchâtel lors de la rafle des Juifs en septembre 43). Nous avons ensuite été hébergés quelques jours rue Marie Curie, chez le docteur Thys qui a soigné Kopel.

Nous nous sommes ensuite cachés avenue de Roodebeek chez un journaliste qui travaillait au journal Le Soir. On nous y a emmenés de nuit. Nous ne pouvions allumer aucune lampe, ni marcher. Nous restions allongés tout le temps dans le noir et dans le froid. Le soir, on nous apportait de quoi manger. C'était une situation extrêmement dangereuse. Nous devions impérativement quitter Bruxelles au plus vite. Il n'était pas question qu'après avoir échappé au pire, Kopel se fasse reprendre. Le réseau de Dora et Charles nous a trouvé un nouveau refuge chez un couple à Genval.

J'ai effectivement hospitalisé  
Monsieur Brandstätter Kopel, à mon domicile  
en février 43, durant un mois — Ce sujet, à  
l'époque était tranquille par l'ennemi et présentait  
les signes d'une lésion cérébrale récente.  
Le genre de vie mené pendant cette période  
que Monsieur Brandstätter avait entraîné une  
phase de diffusion psychique grave.

19. 1. 61

Thys

Le Dr Thys nous a accueillis et a soigné Kopel après son évasion.

# 18

## Fuir, encore et encore

### Genval

Nous avons donc fui Bruxelles. On nous avait renseigné un point de chute à Genval où un couple acceptait de nous accueillir.

Lorsque nous sommes arrivés à Genval, rue du Lac, nous avons pu nous installer chez une dame sympathique. Nous l'ignorions alors, mais beaucoup de réfugiés juifs avaient trouvé asile dans cette rue. Kopel et moi avions une conscience aiguë du danger, nous ne sortions jamais. Un jour, notre logeuse qui était allée faire quelques courses est rentrée à la maison en nous criant : « *Abèye ! Abèye !<sup>13</sup> Les Allemands sont là !* » Ils faisaient des rafles dans toutes les maisons. Par bonheur, cette rue était très longue et nous habitions tout au bout. Kopel a immédiatement réagi. Nous nous sommes précipités par la porte de derrière et avons couru à travers champs. Nous n'étions pas les seuls à avoir opté pour la fuite. Alors que nous courions, nous entendions les tirs allemands qui visaient les fuyards. C'était effrayant. Nous ne nous sommes pas retournés, nous ne nous sommes pas posé de question, courir vite et loin était notre seule obsession. Il y eut des morts et de nombreux blessés. Ce jour-là, septante-deux personnes furent arrêtées. Une fois de plus, la chance était avec nous. Nous avons réussi à revenir à Bruxelles où nous avons été hébergés une petite semaine chez une institutrice rue de la Tulipe. Mais il nous fallait quitter la capitale au plus vite.

Nous avons été avertis par la Résistance juive qu'un refuge nous attendait à Louvain. La seule solution pour s'y rendre était un vicinal dont l'arrêt se trouvait place Dailly. Nous attendions là, tous les deux avec notre valisette, quand arriva une voiture allemande. Un soldat allemand conduisait. À ses côtés, nous avons reconnu le traître

---

<sup>13</sup> Vite ! Vite ! (en wallon)

Jacques. Cet homme était connu comme le loup blanc. Il était juif et faisait la chasse aux Juifs qu'il repérait facilement. Il collaborait avec les Nazis pour sauver sa peau et probablement pour obtenir divers avantages. On ne le connaissait que sous le nom du « traître Jacques ». La voiture remontait la Chaussée de Louvain, elle traversa la place Dailly et, arrivée au niveau de la caserne, elle fit demi-tour et repassa devant nous. J'étais affolée. Je voulais que l'on se réfugie dans un café qui se trouvait juste derrière nous. Nous aurions pu y être en quelques pas. Kopel m'a dit très calmement : « *Reste ici. Ne les regarde pas. Ne bouge pas !* » Ils ont à nouveau fait le tour de la place, puis ils se sont éloignés. Sans le sang-froid de Kopel, nous aurions peut-être été repérés.

## Louvain

À Louvain vivait un homme étonnant : le père Bruno. Il résidait à l'abbaye bénédictine du Mont César, connue par le réseau de Résistance auquel appartenaient Dora et Charles Grabiner. Ce réseau s'activait principalement à soigner et cacher des enfants juifs. Le père Bruno était très engagé, très actif ; il se décarcassait pour trouver des refuges aux Juifs. Il nous a indiqué un logement rue Juste Lipse, chez Madame Stoffels : une veuve, mère de quatre enfants adultes. Un de ses fils était un médecin brillant qui avait le courage de pratiquer des avortements (strictement interdits à l'époque), ce qui lui a valu d'être condamné et emprisonné. Une des filles était atteinte d'une tuberculose dont elle décéda. Son autre fille était sérieusement bigote. Quant au plus jeune de ses fils, il était inscrit dans l'organisation nazie Todt pour le travail obligatoire, il portait un uniforme brun. Le moins que l'on puisse dire est que les enfants Stoffels suivaient des chemins très différents ! À eux quatre, ils formaient un microcosme plutôt représentatif de la société de l'époque.

Quelque temps plus tard, la ville de Louvain subit de terribles bombardements.

Un jour qu'Ida était venue nous rendre visite, elle m'a accompagnée chez Stassano<sup>14</sup> afin d'acheter un peu de lait. Kopel, lui, avait décidé de rester à l'appartement. Avant que nous nous quittions il nous a dit : « *En cas d'alerte, on se retrouve tous dans le cloître, sous les voûtes.* » Une alerte eut effectivement lieu. Des gens ont proposé à Kopel de venir s'abriter avec eux dans l'école normale toute proche. Il a refusé : « *J'ai donné un rendez-vous à ma femme, j'y vais !* » Le hasard est étrange. La bombe est tombée sur cette école, dix-sept personnes

---

<sup>14</sup> Ancienne enseigne de produits laitiers.

y ont trouvé la mort.

Les bombardements suivants eurent lieu la nuit. Les avions anglais arrivaient par vagues. Ils lâchaient un tapis de bombes et des ballons éclairants, ce qui permettait à la vague suivante de lâcher les bombes un peu plus loin. C'était l'enfer. La rue Juste Lipse fut bombardée. Nous avons couru nous réfugier dans une église, ou plutôt ce qu'il en restait : des ruines. Nous y étions entassés avec des réfugiés mais aussi des soldats allemands. A cet instant, nous ne faisons plus de différence, tous nous fuyions la mort. Nous étions serrés les uns à côté des autres sur des bancs. Il était impossible de se coucher. Nous avons passé trois jours sur place, vaguement abrités par les quelques pans de l'église encore d'aplomb.

Le père Bruno nous a trouvé un nouveau refuge dans Moerkruidgang, une minuscule impasse éloignée du centre-ville. Nos hôtes s'appelaient Jef et Julia. D'un côté de l'impasse, ils possédaient deux petites pièces superposées. Leur chambre était à l'étage et au rez-de-chaussée se trouvait la beste kamer (la belle pièce, celle où l'on reçoit).

Louvain : l'école bombardée où nous ne nous étions pas abrités...

En face, de l'autre côté de l'impasse, ils disposaient d'un réduit





Merci beaucoup pour vos bons  
souvenirs. J'espère que vous serez,  
côté amis, la réalisation d'une  
partie des vôtres.

Me suis de nouveau vu les  
amis, sans un troisième  
plumage. Mais j'espère vous  
revoir bientôt.

Cordialement vôtres  
Bruno

A la Libération, nous sommes restés en contact avec le père Bruno.

garni d'une cuisinière et d'un poêle de Louvain. Dans la cour, une grande cuve servait de machine à laver et un cabanon abritant des toilettes sans eau courante qui se résumaient à une planche percée d'un trou. Au-dessus du réduit servant de cuisine, se trouvait une petite pièce dans laquelle nous nous terrions. Nous disposions d'un lit, c'était déjà ça ! Mais la cheminée du poêle qui passait par notre chambrette était défectueuse. Une fumée noire et collante se déposait partout, Kopel et moi étions noirs comme des charbonniers. Dans des circonstances moins dramatiques, nous en aurions ri de bon coeur ! Nous ne nous nourrissions que de lait en bouteille, d'autres aliments auraient été instantanément recouverts de suie. Jef et Julia étaient gentils et joviaux. Je découvrais un autre univers, un monde populaire avec sa gouaille et ses habitudes. Julia avait un sens de l'hygiène assez surréaliste. Le matin, elle allait puiser un seau d'eau à la pompe. Son mari y plongeait son peigne pour mettre en forme ses cheveux, puis avec cette eau, Julia préparait le café et le repas. Ensuite, avec l'eau restante, elle lavait soigneusement le sol et pour terminer, elle y plongeait un torchon qu'elle passait entre les cuisses de son bébé !

Dans cette ruelle régnait une grande promiscuité. Tout le monde se connaissait, les conversations entre voisins fusaient d'une maison à l'autre. Quand Julia, notre logeuse, se rendait aux toilettes, elle laissait la porte grande ouverte, et, assise sur son trône, entre deux flatulences assourdissantes, en profitait pour papoter avec ceux qui passaient devant chez elle : facteur, amis et voisins. J'étais un peu estomaquée par cette étrange coutume, mais personne ne paraissait trouver ça déplacé. L'ambiance était conviviale et bon enfant. Les habitants de la ruelle savaient que nous étions là, mais tous, y compris nos hôtes, n'ont jamais imaginé que nous étions juifs, ils pensaient abriter un couple de réfractaires (des Belges qui refusaient de travailler pour les Allemands). Petit à petit, les choses ont commencé à se gâter. Jef et Julia se rendaient à la messe chaque dimanche après quoi, ils allaient boire un verre au café. Régulièrement, Jef insistait pour que Kopel l'accompagne dans ce bistro. Il était fier d'héberger des réfractaires, il avait envie que cela se sache et dans sa grande naïveté, il n'imaginait pas que quelqu'un puisse nous repérer et nous dénoncer. Nous ne pouvions que refuser, le risque était trop grand. Chaque dimanche, nous devions trouver une excuse pour décliner l'invitation de Jef. À la longue, nous ne savions plus qu'inventer. C'était de plus en plus gênant. Jef commençait à se vexer : « *Vous devriez être contents que je vous héberge ! Ce n'est pas gentil de refuser !* »

Une fois de plus, je suis allée trouver le père Bruno. Il a immédiatement



compris que nous ne pouvions plus rester dans la ruelle et nous a trouvé un nouveau logement. Il était temps ! Le lendemain de notre départ, les Allemands ont fermé les issues de la ruelle et ont arrêté les jeunes Belges réfractaires qui s'y cachaient. Nous avons pu nous installer chez une dame qui louait des chambres aux étudiants. C'était peu après la fin des examens, les étudiants de l'université partaient et une chambre s'était libérée. Cette dame avait six enfants dont un bébé qu'elle berçait toute la nuit pour empêcher ses pleurs de réveiller les autres petits, je me demande comment elle tenait le coup. Son mari était un homme traumatisé : dès qu'il entendait un vrombissement d'avion il se précipitait dans la cave, laissant toute sa petite famille en plan. Il était réellement terrorisé. Sa femme, elle, était tellement courageuse ! Malgré l'épuisement qui la minait, elle ne manquait jamais de se rendre chaque matin à la première messe. Un jour, elle m'a dit qu'elle y priait pour nous, j'en ai été bouleversée.

Lorsque nous habitons encore l'impasse, j'ai vu une chose qui m'a traumatisée. Je ne sais plus pour quelle raison j'étais sortie ce jour-là. Quand je suis arrivée sur la chaussée de Bruxelles, j'ai vu un attroupement devant le couvent des nonnes. La porte était ouverte. Cinq aviateurs anglais reposaient là, morts. Une chapelle ardente de fortune avait été organisée dans l'urgence. Les gens priaient, agenouillés. Lorsque je suis passée, je ne désirais pas m'attarder, mais je n'ai pu m'empêcher de voir les corps. Ils étaient noirs, carbonisés. Une vision d'horreur qui m'a longtemps poursuivie.

Parfois, Kopel et moi n'en pouvions plus de rester terrés sans rien faire. Pour nous changer les idées, nous allions quelques fois à la messe du dimanche. C'était très agréable et apaisant. Les paroissiens étaient bien habillés, ils chantaient. Au fond, nous connaissions si peu le christianisme que la première fois, nous avons été stupéfaits de voir au-dessus de l'autel une inscription en hébreu. Mais qu'est-ce que ça vient faire dans une église ? Nous ne comprenions pas...

*Kopel : Nous avons eu de nombreux contacts avec le père Bruno. C'était un homme très sympathique, d'une grande humanité. Il ne cherchait pas à connaître nos opinions. Il nous a un peu parlé des idéaux de sa congrégation bénédictine. En aucun cas, il ne cherchait à plaire, il agissait tout simplement selon sa conscience. Il avait une grande indépendance d'esprit. Pour lui, l'Eglise et le Pape étaient une chose, les êtres humains en étaient une autre. Il était conscient que l'avenir était noir, mais il voyait une lumière au bout de ce sombre tunnel. Il était très occupé, mais trouvait toujours le temps de parler avec nous. Nous n'abordions presque jamais les sujets religieux. Il ne voulait pas nous sonder et moi, athée, je ne voulais pas risquer de le blesser en lui exposant que j'avais*

*d'autres convictions que les siennes. C'était pour moi surprenant et très réconfortant qu'un homme qui aurait pu être notre adversaire soit devenu un ami.*

Le père Bruno nous a tant aidés, sans doute nous a-t-il sauvés. Il s'appelait Bruno Reynders. Il a été proclamé Juste parmi les Nations par l'Institut du Yad Vashem à Jérusalem.

La guerre est un terrible révélateur de l'âme humaine. Chacun se retrouve face à lui-même. Impossible de rester neutre. Le choix ne se limitait pas à résister ou collaborer. La plupart faisaient le gros dos en attendant que ça passe, mais ce n'était pas si simple, cela impliquait d'accepter implicitement bien des choses, de fermer les yeux devant l'inacceptable. Au fil de ces années de guerre, nous avons croisé des gens remarquables et d'autres qui l'étaient beaucoup moins.

Kopel souffrait beaucoup de notre réclusion forcée et surtout de son impuissance à agir. Les réseaux de Résistance auxquels il avait appartenu ne faisaient plus appel à lui. Il avait été capturé et surtout il s'était évadé. Il était recherché, par conséquent exclu des réseaux qui entre-temps étaient devenus de plus en plus complexes et ramifiés. De temps à autre lui arrivaient des échos d'actes de Résistance. Ida était devenue une Résistante très active. Elle nous a raconté qu'un jour, elle avait un rendez-vous à Bruxelles avec Jacob Glass, un ami de Kopel. Elle lui apportait une arme qu'elle cachait au fond de son sac. Ils devaient se rencontrer Place Raymond Blyckaerts. Elle remontait la rue Malibran quand elle a vu les soldats s'approcher de Jacob. Il a tenté de fuir, mais fut abattu sous les yeux d'Ida... Le frère de Jacob travaillait dans un autre réseau. Un jour, avec des compagnons armés, il s'est rendu chaussée d'Ixelles à la compagnie d'électricité. Il a tout simplement fait un hold-up. Il a expliqué : « *Voilà, nous sommes des Résistants, on ne vous fera aucun mal, donnez-nous simplement la caisse.* » Et ça a marché ! Pour Kopel, être exclu de tout cela lui faisait mal. Ses soeurs Résistantes ne lui racontaient que très peu de choses. C'était normal, la sécurité des réseaux était en jeu, mais Kopel souffrait beaucoup de cette mise à l'écart. Il était tarauté par un sentiment d'inutilité.

Notre vie quotidienne, comme celle de tous les clandestins, était une lutte incessante. Il fallait se nourrir un minimum. Le pécule offert par mes parents et l'argent que j'avais pu obtenir de la vente des cartes d'identités belges avait fondu depuis longtemps. J'ai alors dû vendre une par une les petites choses de valeur que j'avais reçues à mon mariage. Un petit bijou, des rideaux, un peignoir en soie naturelle...

Nous avions aussi un petit soutien financier du Comité de Défense des Juifs (le C.D.J.) qui assurait le coût de nos loyers. C'était peu, mais cela nous a permis de tenir jusqu'à la fin de la guerre.

Psychologiquement, c'était une autre affaire. Avec le recul, il m'est très difficile de décrire notre état d'esprit. Nous refusions de perdre espoir pour nos proches déportés, mais les maigres informations qui nous parvenaient nous faisaient pressentir le pire. Les quelques lettres de déportés étaient déchirantes. Bien entendu, la censure allemande les empêchait de laisser transparaître la réalité des camps. Alors, les prisonniers avaient pris l'habitude d'écrire tout le contraire de ce qu'ils voulaient dire, ce qui nous permettait de décoder leurs propos. Cécile Deutscher, la tante de Sam Deutscher, lui avait écrit :

*Très cher, je me trouve dans le camp de Birkenau. Nous recevons assez à manger et nous travaillons bien. J'espère que vous allez bien, tout comme moi. Je vous salue et je vous embrasse mes bien-aimés. Si vous voulez, vous pouvez aussi venir !*

Dans une autre carte écrite par une jeune fille, j'ai pu lire cette phrase : *Je suis très bien et si ça continue comme ça, je pourrai bientôt rejoindre ma tante Judith.* Nous savions tous que cette tante était décédée.

Nous étions donc extrêmement inquiets pour les nôtres, mais nous ne pouvions nous permettre le luxe d'en faire un sujet d'angoisse quotidien. Notre unique chance de nous en sortir était de vivre au jour le jour. Nous ignorions ce que le lendemain nous apporterait. Pour ne pas sombrer, nous n'avions d'autre choix que de croire en l'avenir. Nous suivions quotidiennement la progression des Alliés, nous parcourions les journaux allemands (car en lisant entre les lignes, on pouvait y puiser des informations), nous écoutions la radio, nous dessinions sur une carte les avancées Alliées... C'était notre seul et grand espoir, il était impossible qu'une telle abomination puisse durer. L'injustice ne pouvait triompher. Nous y pensions tout le temps. C'est cet espoir qui nous faisait vivre et avancer. Il était impensable que nous continuions à vivre traqués à jamais.



MEINE LIEBE  
 ICH BEFINDE MICH IM LAGER  
 BIRKENAU, BEI BERUM, OBER-  
 SCHLESSEN. WIR BEKOMMEN  
 GENUG ZU ESSEN, UNDAUGH ZU  
 ARBEITEN. ICH HOFFE, DASS ES  
 EUCH ALLEN GUT GEHT, WIE AUCH  
 MIR. GRÜSSET UND KÜSSET MEINE  
 LIEBEN SEHR. WENN IHR WOLLT  
 KÖNNT IHR NACHKOMMEN. EUC  
 CECILE

La carte, écrite au crayon, envoyée par Cécile Deutscher depuis Birkenau.

# 19

## La fin de la guerre

Ce fut irréel.

Nous avions tant attendu cet événement et voilà qu'au moment où il se produisait, nous n'arrivions pas à réaliser que nous le vivions enfin. De la chambre d'étudiant que nous occupions alors, nous avions une vue sur le boulevard circulaire de Louvain. Nous regardions les Allemands qui fuyaient à cheval, à pied, à vélo. Nous n'arrivions pas à prendre conscience de la réalité des faits.

Le surlendemain, nous avons décidé de revenir à Bruxelles. Les moyens de transport ne fonctionnaient toujours pas, les trams étaient immobilisés. Nous avons donc marché et fait du stop. Sur notre chemin, nous avons vu des choses terribles. Des femmes traînées de force à qui l'on coupait les cheveux au couteau, un père battant une femme qui avait dénoncé son fils Résistant, des maisons sauvagement pillées... Des représailles en tous genres s'exerçaient dans un climat violent et haineux. Tous ces actes qui suivirent l'armistice sont connus, mais lorsqu'on les voit de ses propres yeux, c'est proprement insupportable.

Arrivés à Bruxelles, nous avons essayé de reprendre contact avec la famille de Kopel. Nous avons pu retrouver Ida qui était saine et sauve. Mais nous n'avions aucun endroit où aller, nous sommes donc repartis pour Louvain chez notre logeuse, le temps de nous organiser.

Mon père, deux de mes soeurs et mon frère avaient été déportés. Même si je souhaitais de toutes mes forces qu'ils reviennent un jour, en mon for intérieur, je savais que mes espoirs étaient vains. De temps en temps, rarement, j'avais reçu des nouvelles de Suisse. Pas directement. Avant la guerre, Maman achetait pour son petit commerce des soutiens-gorge à une certaine Madame Glossel qui fabriquait de la

lingerie. Madame Glossel n'était pas juive, son mari l'était. Lorsque la guerre a éclaté, elle a loué à son nom un appartement au 22 rue du Lac, à Bruxelles, ce qui lui a permis d'éviter les rafles. Maman écrivait donc de Suisse à Madame Glossel qui, par mesure de sécurité, ignorait mon adresse. Quand j'en avais l'occasion, c'est donc moi qui me rendais chez elle pour y prendre un éventuel courrier de Maman rédigé par un inconnu, car ma mère à cette époque n'écrivait qu'en cyrillique. (Elle était cultivée et récitait aisément du Pouchkine, mais elle n'apprit que plus tard à écrire en lettres latines.) J'étais donc plus ou moins rassurée sur son sort et celui d'Esther, même si j'ignorais quand elles pourraient revenir.

La famille de Kopel avait, elle aussi, été lourdement touchée. Ses parents étaient restés bloqués en Angleterre. Trois de ses soeurs avaient été déportées en même temps que leurs époux : Eve et Sam Gonska, Sala et Sam Deutscher avec leurs deux petits ainsi que Dora et Charles Grabiner qui avaient été tellement actifs dans la Résistance.

Maman m'écrivait de Suisse chez Mme Glossel chez qui j'allais chercher le courrier

*Kopel : Lorsque nous sommes rentrés à Bruxelles en êtres libres, j'aurais tant voulu être heureux, mais je ne l'étais pas. Nous avons été trop piétinés, humiliés, blessés. Les meilleurs, ceux que j'aimais, avaient disparu. J'avais du mal à l'accepter, j'étais brisé physiquement et moralement. La première fois que nous sommes rentrés à Bruxelles, nous avons rejoint ma*



*jeune soeur Ida qui vivait dans une cachette rue de Malines, un endroit mal famé. Là, je me suis étendu. Je ne pouvais pas sauter de joie, c'était impossible. Nous avons été blessés à mort.*

*Au fil du temps, je me suis rendu compte que cette plaie ne se refermerait jamais. Bien sûr, nous avons continué à vivre, j'ai des enfants. Mais la nuit, ce cauchemar ne me quitte pas.*

En 1944, à la Libération, nous ne parvenions ni à réaliser ni à être heureux



Nous avons enfin pu nous trouver un petit logement à Bruxelles, au numéro 125 rue des Plantes. Nous occupions une arrière maison de deux pièces : une au rez-de-chaussée, une autre au premier et un petit grenier. Nous n'avions pas l'eau courante, mais nous disposions d'une pompe dans la cour. Une arrivée de gaz au premier nous permettait de nous chauffer tant bien que mal. Cependant, nous étions comme des réfugiés, nous ne possédions plus rien. Avant de quitter Anvers, ma mère avait déposé quelques objets chez Marieke, une voisine, une épicière flamande qui vivait dans notre quartier. La plupart de ses clients étaient juifs. C'était une femme aimable et charmante. Ma mère m'avait un jour dit : « *Quand tout sera fini, va chez Marieke. Je lui ai confié un réchaud à gaz, des casseroles, des ustensiles : le nécessaire pour cuisiner.* »

Me voilà donc partie pour Anvers. Je suis entrée chez Marieke. Elle m'a immédiatement reconnue. Ses premières paroles furent : « *Zijde gij nog nie dood !* »<sup>15</sup>. Le ciel m'est tombé sur la tête. Cette phrase terrible de la part d'une voisine en qui nous avions tellement confiance ! J'étais tellement abasourdie que je n'ai pas demandé mon reste. J'ai immédiatement quitté l'épicerie, ou plutôt, prise de nausées, je me suis enfuie, dans le vrai sens du terme. Après avoir repris mes esprits, je me suis rendue chez les parents d'un ami de Kopel à qui j'avais confié de la vaisselle, quelques draps et d'autres petites choses tellement importantes pour nous qui n'avions plus

<sup>15</sup> Tu n'es pas encore morte, toi !

rien. Cette fois, j'étais bien décidée à ne pas me laisser éconduire. Ces gens m'annoncèrent qu'ils n'avaient aucun objet m'appartenant. Mais je savais où leur fils avait entreposé nos biens. Je me suis dirigée droit vers une armoire et dans une malle en osier, j'ai trouvé toutes nos affaires. La mère s'est alors excusée, elle avait une fille à marier et comptait sur le contenu du coffre pour constituer un trousseau à sa fille. Je pouvais la comprendre, mais je n'avais pas le choix, j'ai emporté la malle ; nous avons trop besoin de ces objets pour redémarrer.

Quelques fois encore, j'ai dû retourner à Anvers pour des raisons administratives, nous devons régulariser notre situation et récupérer nos papiers d'identité. Ce fut toujours une épreuve. Je comprends les personnes qui souffrent de phobies. Chaque fois que je devais aller à Anvers, j'étais prise de fortes angoisses, je souffrais de problèmes intestinaux, j'en étais malade avant et après. J'ai mis des années avant d'avoir le courage de passer devant la porte de notre ancien appartement familial.

Cette année-là, l'hiver fut rude, la maison était glaciale. Nous avons dû casser et brûler les chaises pour alimenter notre petit feu. Avec ma manie de la propreté, je m'obstinais à laver le sol qui se transformait en patinoire car l'eau gelait instantanément. Cahin-caha, la vie devait reprendre, même si elle avait un goût de cendres.



# 20

## Judith

Comme la plupart des couples qui s'aiment, Kopel et moi aurions, en temps de paix, envisagé de concevoir des enfants. La guerre et notre situation de clandestins en excluaient ne serait-ce que l'idée. Hélas, à l'époque, les moyens de contraception étaient limités. Quant à moi, probablement en raison du stress, mon corps ne m'offrait pas avec régularité les habituels repères mensuels féminins. J'eus beau me livrer à de savants calculs pour éviter de me retrouver enceinte, je ne pus éviter ce que nous redoutions. Je tombai enceinte par deux fois pendant la guerre. La première fois, je fis une fausse-couche assez rapidement, mais la seconde fois, je dus prendre la décision d'avoir recours à l'avortement. Un médecin de Bruxelles pratiqua maladroitement cette interruption de grossesse qui fut très douloureuse. De retour à Louvain, au bout de deux jours, je fis une hémorragie. Impossible d'aller consulter un autre praticien, c'était beaucoup trop dangereux. Kopel était très inquiet, mais il ne perdit pas son sang-froid. À ma demande, il suréleva notre matelas de sorte que je me retrouvai la tête en bas et les pieds en l'air. Je ne suis pas sûre que cette solution était médicalement recommandée, toujours est-il que ce système D fonctionna bien. J'avais une bonne constitution qui me permit de me rétablir rapidement. Pour la jeune femme que j'étais alors, ces deux grossesses furent angoissantes. Cependant, ni Kopel, ni moi n'avons jamais éprouvé le moindre remord de ne pas les avoir menées à terme. Il ne pouvait être question de laisser naître un enfant dans ce monde de cauchemar.

La guerre à peine terminée, en 45, je me suis à nouveau retrouvée enceinte. Ce n'était pas prévu, avoir un enfant ne faisait pas partie de nos projets immédiats. Pourtant, malgré nos difficultés à vivre, nous n'avons pas hésité une seconde. Nous voulions cet enfant. Je nageais dans le bonheur. Avoir un petit était pour moi un besoin réel. Après tout ce que nous avons vécu, une vie nouvelle s'épanouissait



1946,  
notre revanche

en moi ! C'était comme si le fait d'avoir survécu n'était pas une victoire suffisante, il fallait qu'en dépit de tout, éclore une jeune vie. De cela, j'étais très consciente. Kopel, lui, était plus angoissé par les problèmes matériels qui nous attendaient. Pour moi, cela n'avait aucune importance. C'est curieux, mais c'est à ce moment que j'ai vraiment réalisé que nous avions vaincu l'ennemi. Ils avaient voulu nous exterminer et cette petite vie qui poussait dans mon ventre était la preuve éclatante de leur échec.

Après une grossesse nauséuse dans ce minuscule deux-pièces sans eau courante, nous avons emménagé dans un petit appartement, au 77 de la rue Dupont à Schaerbeek. Notre petite Judith est née à la maternité de la maison socialiste au Champs de Mars. Elle n'était pas bien grassouillette, elle pesait à peine 2 kilos 500. J'avais beau l'allaiter, elle ne prenait pas de poids et ne dormait pas. Le pédiatre me traitait de mère angoissée, mais je savais en mon for intérieur que quelque chose n'allait pas. Finalement, ce fut un vieux pédiatre qui comprit le problème : « *Il fait bien trop froid dans votre maison ! Cette petite est frigorifiée ! Pas étonnant qu'elle n'arrive ni à dormir, ni à digérer !* »

Nous avons fabriqué une couveuse de fortune et chauffé la chambre autant que nous le pouvions. Enfin, à notre grand soulagement, Judith a rapidement repris du poids.

Judith était réellement un beau bébé, mais pour moi, elle était la huitième merveille du monde. Elle était ce qu'il nous était arrivé de plus beau. Après tant d'années monstrueuses, elle était notre rêve éveillé.



Avec une petite bouche en plus à nourrir, il nous fallait au plus vite trouver un moyen correct d'existence. Nos projets d'études supérieures appartenaient à un autre temps, il était vain de regretter la vie professionnellement enrichissante dont nous avions rêvé. Nous étions jeunes et débrouillards, comment allions-nous gagner notre vie ?

Juste après la guerre, les soldats alliés étaient friands de petits souvenirs à ramener au pays. Nous n'avions aucune qualification, mais Kopel avait quelques années plus tôt appris à piquer des pièces de fourrure. Nous avons eu l'idée de confectionner des jouets, de petits animaux (chiens, oursons, chats...) en fourrure de lapin. Nous dessinions les modèles, coupions et assemblions les pièces. Nous travaillions dur, cela représentait beaucoup d'efforts, mais nous avions le plaisir d'exprimer notre créativité. Nos jouets étaient très jolis, nous accordions un soin tout particulier à la finition. Les soldats en étaient fous, les commandes affluaient, notre petite affaire démarrait très bien. Nous fournissions de prestigieux magasins de jouets: Aronstein, Place de Brouckère (près de l'hôtel Métropole) ; le célèbre Old England proche de la Place Royale ; un autre encore, situé avenue Louise. Nous étions pleins d'espoir et puis ce fut le flop. C'était trop beau pour durer. Quelqu'un s'est emparé de notre idée et a fabriqué nos animaux de façon industrielle. Le combat était inégal, notre petit artisanat n'y a pas résisté.

Ma belle-soeur et amie d'enfance, Ida, s'était mariée. Marc Wiesenfeld, son époux, eut l'idée de fabriquer des chemisiers pour femmes. La mode était aux chemisiers en soie naturelle crème, brodés sur le devant. Nous nous sommes tous les quatre lancés dans la confection de ce type de vêtements. Le problème était que nous ne disposions pas de capital pour démarrer cette affaire. Nous aurions pu nous en sortir si nous avions disposé d'un petit atelier et du personnel sur place. Mais Marc devait aller en Flandre acheter les étoffes qu'il déposait ensuite chez des ouvrières qui les brodaient. Ensuite, la soie nous revenait, nous concevions les modèles et faisons les découpes qu'il fallait encore confier à d'autres ouvrières pour l'assemblage, après quoi nous nous occupions des finitions et moi, je cousais les boutons. Notre système n'était pas rationnel, la dispersion des tâches nous obligeait à dépenser beaucoup trop d'énergie et d'argent. Notre petite entreprise était vouée à l'échec, d'autant que la concurrence était rude dans ce secteur. Nous avons essayé de tout notre coeur...et une fois de plus échoué.

Kopel et moi avons fini par trouver un travail qui nous assura un

début de stabilité matérielle. À cette époque, la plupart des vestes, tailleurs et manteaux étaient garnis de cols et manchettes en fourrure. Kopel trouva un emploi chez un fourreur ; il y assemblait des pièces d'astrakan. Par la suite, nous avons démarché des fabricants de vêtements qui petit à petit nous ont confié la confection des garnitures. Nous recevions un patron, Kopel choisissait la fourrure, la commandait et la piquait. Voilà comment nous avons redémarré notre vie.

Entre-temps, notre petite famille s'était agrandie. Peu avant la naissance de Judith, nous avons pris la décision d'accueillir Renette...

# 21

## Renée (notre Renette)

Dora, la soeur de Kopel, et son mari, Charles Grabiner, étaient très engagés dans la Résistance. Dora avait un temps donné cours aux enfants juifs interdits d'école. Leur action à tous deux se concentrait principalement sur la sauvegarde des enfants juifs pour lesquels ils trouvaient des familles d'accueil belges. Ils s'organisaient également pour envoyer des colis aux Juifs internés à Malines.

Charles était secrétaire à la Communauté israélite (rue Joseph Dupont), la seule institution juive d'avant-guerre à avoir été maintenue par les Allemands, ce qui constituait une excellente couverture. A cette époque, le Grand Rabbin de Bruxelles pensait qu'il valait mieux préserver un minimum de Juifs plutôt que résister, au risque que tous disparaissent. Le but, du moins au début, n'était pas de collaborer, mais d'obéir aux ordres et de rester dans une certaine légalité. Cependant, certains, comme Charles et Dora faisaient tout de même de la Résistance. Leur situation était dès lors délicate et périlleuse car ils pouvaient transmettre les informations qu'ils glanaient..

Contrairement aux membres de nos familles, Charles était né belge. Un avantage de poids, car à l'époque, les Allemands avaient assuré que le travail obligatoire n'était destiné qu'aux Juifs étrangers. Charles se sentait donc en sécurité. Son statut et son travail lui assuraient une paix relative.

Un jour, cependant, Charles fut arrêté. Sa détention fut de courte durée grâce à l'intervention personnelle de la reine Élisabeth. En cette période, la reine avait encore un certain poids, les Allemands désiraient rester en bons termes avec la royauté. Mais après cette arrestation, Charles fut pris de doutes. Était-il aussi protégé qu'il l'imaginait ?



Deborah (Dora) Brandstätter et Charles Grabiner, le jour de leur mariage religieux.



Notre fille aînée, pour toujours



À l'époque, en 42, Charles et Dora avaient une petite fille de dix-huit mois : Renée, que nous appelions affectueusement Renette. Conscients des risques qu'ils encourraient, les parents de Renette prirent une décision terriblement dure : se séparer de leur enfant. Ils la confièrent à une famille de Belges non-juifs : la famille Jean Willems. Ce fut pour Charles et Dora un crève-coeur, d'autant que pour assurer la sécurité de leur fillette, ils ne pouvaient lui rendre visite que rarement, en prenant mille et une précautions.

Charles Grabiner avait vu juste. En septembre 43, les Allemands renièrent leur parole : la rafle des Juifs belges commença.

Charles et Dora furent arrêtés et déportés à Auschwitz.

Un témoin nous a dit que Charles était mort au déblaiement des ruines du ghetto de Varsovie. Deborah a été assassinée à Auschwitz.



Dora et Charles furent arrêtés.

Du train qui les emmenait à Auschwitz, comme une bouteille à la mer, ils jetèrent une lettre sur la route. Une femme la ramassa et nous la fit parvenir. Charles et Dora demandaient à Ida de s'occuper de leur petite fille.

À l'époque, nous étions tous dans la clandestinité, le plus sûr était de laisser Renette à l'abri chez le couple belge qui l'hébergeait. Malgré les risques et les difficultés pour nous rendre à Bruxelles, nous nous sommes cependant toujours débrouillés pour rendre visite à Renette afin qu'elle ne perde pas contact avec les membres de sa famille. Ida, quant à elle, la voyait très régulièrement.

La guerre terminée, nous sommes allés chercher Renette dans la

famille qui l'avait sauvée.

Le dernier souhait de Dora et Charles était qu'Ida prenne leur petite fille en charge. Mais à l'époque, Ida était célibataire, elle résidait chez nous et n'avait pas les épaules assez solides pour s'occuper d'une enfant. Kopel et moi formions un couple stable et mature. Prendre Renette sous notre aile nous a semblé la plus sage des solutions. Nous avons demandé sa tutelle et l'avons obtenue. Il ne s'agissait en aucun cas d'un acte de charité, mais d'une évidence.

À la fin de la guerre, elle était tellement maigre ! Elle avait des bras comme des brindilles. Malgré mes efforts, elle ne grossissait pas. J'étais inquiète, elle était comme une petite plante fragile à protéger. Je savais que les anciens Résistants juifs organisaient des colonies de vacances pour enfants<sup>16</sup>. « *Voilà la solution ! me suis-je dit, à la mer, elle sera en compagnie d'autres enfants, elle fera des tas d'activités, elle va se remplumer.* » Je suis donc allée l'inscrire, mais on m'a renvoyée. Ils ne voulaient pas de Renette sous prétexte que son père avait été sioniste de gauche (!). J'étais scandalisée. Kopel et moi avions toujours soutenu leur réseau. À une époque, je recevais une fois par semaine des Juifs communistes - évidemment clandestins - pour partager notre repas de fortune. Comment pouvaient-ils refuser quelques jours de vacances à une petite fille qui n'avait rien à voir avec les opinions de son papa ? J'ai fini par trouver une autre colonie et Renette est partie quelques jours se refaire une santé à la mer.

Renette était loin d'être une enfant facile. Elle avait vécu une petite enfance chaotique. Brutalement séparée de ses parents à l'âge de vingt mois, elle avait dû s'habituer à vivre dans une famille totalement étrangère à laquelle elle s'était probablement attachée avec le temps. Les visites sporadiques des membres de sa famille étaient peut-être aussi rassurantes que déstabilisantes. Et lorsqu'à l'âge de quatre ans, elle se vit retirée du foyer belge auprès duquel elle avait reconstruit un semblant de vie, ce fut très certainement un second déchirement. Que peut-il bien se passer dans la tête d'une petite fille trop jeune pour comprendre ce qui lui arrive, mais assez grande pour en souffrir ?

Kopel et moi étions jeunes, cassés par les années de guerre, anéantis par la perte de nos plus chers parents et amis, dans une situation financière plus que précaire et sans grande expérience parentale (Judith était encore un bébé). Mais pas un instant nous n'avons hésité à accueillir Renette, à l'aimer et la chérir comme notre propre fille, malgré les stigmates de son enfance perturbée qui pouvait présager

---

<sup>16</sup> Les colonies de Solidarite juive, "La Sol".

bien des difficultés. De plus, j'avais un lien particulier avec Renette. En juillet 41, alors que sa mère, Dora, était enceinte, j'étais allée une quinzaine de jours à Bruxelles pour lui tenir compagnie et l'aider. J'avais préparé l'appartement pour la venue du bébé, je faisais les courses au Parvis de St-Gilles, je cuisinais et m'occupais du ménage. Après la naissance de Renette, je lavais ses couches, j'épaulais ma belle-soeur... J'ai vu, bercé et aimé Renette dès sa naissance.

Quelques mois après l'arrivée de Renette dans notre foyer, un oncle de la petite qui vivait en Israël avec sa femme et ses enfants nous a proposé de l'emmener vivre chez lui. Nous avons refusé. Nous nous étions attachés à notre petite nièce et nous pressentions qu'une nouvelle cassure, une autre séparation n'aurait pu que lui nuire. L'homme se mit en colère : « *Très bien, puisque vous refusez, ne venez jamais nous demander quoi que ce soit ! Vous n'obtiendrez rien de nous !* »

Son attitude m'a confortée dans le choix que nous avons fait. Pour quelle raison voulait-il absolument cette fillette ? Pour la gloriole de faire une bonne action ? Ses deux filles étaient mal élevées et j'avais trop entendu d'histoires de parents qui marquaient une différence entre leurs propres enfants et leurs enfants adoptifs. J'avais en mémoire l'exemple criant d'Esther en Suisse. Cette famille qui réclamait Renette était très aisée alors que nous tirions le diable par la queue. Si un seul instant, j'avais pensé que Renette aurait pu être plus heureuse chez eux, je serais passée au-dessus de ma douleur et m'en serais séparée. Mais jamais je n'ai regretté mon refus.



Nous formions une famille, en apparence comme tant d'autres...

Un dimanche d'été 1947 au Bois de La Cambre.



C'est ainsi que Renette devint pour toujours notre fille aînée.

Quand Judith est née, Renette l'a immédiatement considérée comme sa petite soeur. Au début, elle nous appelait oncle et tante, puis un jour ; elle nous a appelés papa et maman. Ce fut le plus beau des cadeaux. Nous avons cependant toujours tenté d'entretenir chez elle le souvenir de ses vrais parents. J'avais posé en évidence une photo de Charles et Dora, souvent nous lui parlions de ses parents, mais elle semblait s'en désintéresser. Elle ne posait jamais de questions. Nous sentions chez elle un blocage.

Pour ma part, j'étais obsédée par l'idée que Renette puisse imaginer que nous éprouvions plus d'amour pour Judith. Je mourais d'envie d'offrir toute ma tendresse de mère à mon bébé. Je faisais cependant de gros efforts pour réfréner des élans d'amour trop démonstratifs. Je craignais la jalousie et la souffrance de Renette. Combien de fois n'ai-je pas osé prendre dans mes bras et câliner Judith qui pleurait dans son berceau ? Parfois, je me demande si ces préoccupations n'étaient pas exagérées. Peut-être manquais-je de maturité ou d'assurance ? Je voyais Renette à travers le prisme des traumatismes qu'elle avait subis dans sa petite enfance. Si elle avait été tout simplement ma fille aînée, j'aurais sans doute eu un comportement plus naturel.

Son statut de petite orpheline conférait à Renette une attention

spéciale de la part de la famille élargie qui avait tendance à la gâter au-delà du raisonnable. Cela partait d'une bonne intention, mais perturbait la petite qui devenait difficile à gérer. Je sentais qu'entre elle et moi, quelque chose coïncait. J'avais le rôle ingrat de la mère avec tout ce que cela comporte de contraintes à imposer et de règles à faire respecter.

Notre Renette nous donna du fil à retordre. Elle avait un caractère bien trempé. Elle nous en fit voir de toutes les couleurs et eut un parcours scolaire chaotique. Je refusais cependant de lâcher prise. J'avais beaucoup aimé sa maman, je voulais donner à Renette tout ce qu'aurait voulu lui offrir Dora si elle avait survécu. C'était le but que je m'étais donné. Je sentais chez ma fille adoptive une grande intelligence, aussi l'ai-je soutenue à bout de bras pour qu'elle poursuive ses études. Elle a fait une brillante carrière au ministère de la Communauté française.

Nous lui avons prodigué tout l'amour et le soutien dont nous étions capables. Je pense qu'elle ne l'a pas vraiment compris. Peut-être, inconsciemment, nous reprochait-elle d'avoir pris la place de ses parents décédés ? Elle n'avait plus aucun souvenir d'eux, mais le traumatisme était bien présent.

L'époque des déportations contraignit bien des parents à faire des choix inconcevables en temps de paix. Laisser ses petits à des inconnus dans l'espoir qu'ils survivent, sans aucune certitude que ce choix était le bon. Tout parent sent au plus profond de lui-même que lui seul est le plus apte à protéger ses enfants. Où ont-ils puisé l'immense courage de se séparer de leurs petits ?

Je me souviens d'une de mes tantes qui, avec d'autres réfugiés, devait traverser les Alpes pour passer la frontière italienne. Elle tenait dans ses bras son bébé âgé de quelques mois. Celui-ci n'aurait pu supporter ce long périple. Le groupe de Juifs en partance s'était intégré discrètement dans un convoi funéraire qui se rendait au cimetière. Un curé s'approcha de ma tante et lui murmura : « *Dès que vous atteindrez le bout de la rue, devant la dernière maison se tiendra une femme. Donnez-lui votre enfant rapidement et le plus discrètement possible.* » Cette jeune mère n'a eu que quelques secondes pour prendre une décision. Sans avoir le temps d'embrasser une dernière fois son petit, arrivée au bout de la rue, elle a furtivement déposé son bébé dans les bras d'une parfaite inconnue.

Comment imaginer un tel cauchemar ?

Par bonheur, après la guerre, ma tante a pu retrouver son enfant.

Combien de ces enfants confiés à la hâte à d'accueillantes familles s'en sont-ils sortis sans séquelles ? Comment faire comprendre à ces petits ce qu'ils ont vécu comme un abandon de leurs parents ? Comment leur expliquer le contexte de l'époque ?

Certains d'entre eux, devenus adolescents ou adultes, ont rejeté en bloc leur histoire et leur judéité. D'autres ont mythifié leurs parents et n'ont eu de cesse de retrouver leurs origines et leur culture.

Quels que soient les chemins qu'ils ont empruntés, tous, à leur manière, ont fait ce qu'ils ont pu pour surmonter les épreuves fondatrices de leur enfance.

# 22

## Les années “débrouille”

En 45, ma mère et Esther sont revenues de Suisse. Maman n'était plus la mère que j'avais connue. Elle avait perdu trois de ses enfants. De cela, elle semblait consciente, mais elle ne pouvait se faire à l'idée de ne plus revoir son mari. Elle se mit à attendre son retour. Après la Libération, des déportés sont revenus des camps, peu nombreux, puis au compte-gouttes, et enfin ce fut terminé. Contre toute logique, envers et contre tout, Maman ne pouvait admettre que Papa ne reviendrait plus. Elle attendait encore et encore. Elle ne vivait que dans cet espoir, plus rien ne lui importait. Elle se sentait incapable de s'occuper d'Esther et me la confia. Elle ne nous rejetait pas vraiment, mais elle ne supportait plus que nous l'appelions maman. Elle ne se sentait plus mère. Épouse seulement. Nous devions l'appeler Cécilia et quand, par inadvertance, nous lui disions maman, elle ne nous répondait pas ou elle s'énervait. Peut-être ne se sentait-elle plus digne du rôle de mère, elle qui n'avait pu protéger trois de ses enfants de la mort ? Je l'ignore, nous n'avons jamais pu aborder ce sujet.

Il lui fallut plus d'une année pour comprendre qu'elle ne reverrait plus son mari.

J'ai rencontré un homme que nous connaissions à Anvers. Il appartenait à une famille très nombreuse. Il fut le seul de cette famille à revenir des camps. Il m'apprit que Papa avait travaillé à piquer des vêtements pour les Allemands du camp et qu'il était mort peu avant la Libération.

Pour Maman, ce fut atroce. Elle n'avait que quarante-cinq ans, elle était encore jeune, mais c'était une femme brisée.

La disparition de mon père, cet homme d'exception pour lequel j'admire tant, m'a anéanti. J'ai toujours eu beaucoup

de pudeur et une grande difficulté à exprimer mes souffrances devant les autres, même devant Kopel. Alors, quand j'étais seule et que je n'en pouvais plus, je montais dans le grenier avec Judith dans mes bras, je la berçais, lui chantais des chansons en yiddish tout en pleurant la mort de Papa. Kopel qui, lui aussi, avait perdu tant de membres de sa famille et d'amis, parlait peu. Nous étions très seuls face à notre douleur. Probablement ne voulions-nous pas évoquer nos souffrances de peur de raviver celles de l'autre. Et puis, ces douleurs, même si elles étaient communes, étaient particulières à chacun de nous. Pour moi, la disparition de mon père n'a cessé de me hanter. Je sentais que notre seule chance de nous en sortir était de nous projeter dans l'avenir. Le futur était une bouée à laquelle je m'accrochais pour tenir le coup. Ida s'étonnait parfois de cette faculté que j'avais de garder le cap, de mener le petit radeau de notre famille toujours droit devant. En riant, je lui disais : « *Tu vois, moi, je suis comme un pissenlit. J'ai une grande racine. Un peu d'eau et me voilà repartie !* »

Et pourtant, notre vie n'était pas des plus faciles. Je devais m'occuper de Judith, de Renette et d'Esther. La santé de Kopel n'était pas bonne, il souffrait d'un affaiblissement général dû à la malnutrition. Pire encore, en 47, il commença avoir de sérieux problèmes de vue, séquelles des coups de matraque que lui avait infligés la Gestapo lorsqu'il était enfermé à Malines. Pendant plusieurs années, il n'arriva plus à travailler correctement. Cette période fut épouvantable pour lui. Il faisait de son mieux, mais lorsqu'il piquait les fourrures, il laissait des trous. C'est comme ça que j'ai mis le doigt dans l'engrenage, j'ai dû apprendre à piquer à la machine pour refermer les coutures défectueuses dans l'assemblage des peaux. Je me demande encore où j'ai trouvé cette énergie qui m'a permis d'élever les enfants, de m'occuper du quotidien et de soutenir et seconder Kopel. Je crois que je n'avais tout simplement pas le droit de laisser tomber les bras. Ce n'est qu'après avoir consulté une multitude de médecins qu'un ophtalmologue est enfin parvenu à lui rendre une vue normale. Il put reprendre son travail. Petit à petit, il abandonna le piquage de garnitures de vêtements et se lança dans la confection de vêtements de fourrure. Il apprit sur le tas, seul, et s'en sortit très bien. Pour la première fois, nous étions allégés d'un grand poids : les plus importants de nos problèmes financiers étaient derrière nous.



# 23

## Daniel

En 57, contre toute attente, je me suis retrouvée enceinte. J'ai mal vécu l'annonce de cette grossesse. J'avais déjà deux grandes filles de douze et dix-sept ans. Je me trouvais trop vieille pour être mère à nouveau (j'avais l'âge canonique de 34 ans !).

Kopel, lui, était épuisé par son travail et ses angoisses. Quelques années plus tôt, il aurait probablement bondi de joie, mais il craignait de ne plus être à la hauteur pour élever un tout petit et assumer le coût de ses études. Sans trop de conviction, nous avons envisagé de mettre un terme à ma grossesse. Nous hésitions : Kopel et moi travaillions sans relâche, je m'investissais beaucoup dans l'éducation de nos deux adolescentes. Comment faire avec un bébé ? Trouverait-il sa place parmi les problèmes quotidiens que nous devons affronter ? Dans le fond, même si ce n'était pas raisonnable, nous n'avions pas vraiment envie de nous séparer de cette petite vie en devenir, nous avons tant et si bien tergiversé qu'il fut trop tard pour une interruption de grossesse.

C'est bizarre, j'étais complexée d'attendre un nouvel enfant. Pourquoi ? Je l'ignore. Je n'osais pas en parler à mes filles. Un jour, dans la salle à manger, elles sont venues me trouver. Elles avaient tout compris. Elles m'ont dit : « *Maman, c'est très chouette que tu attendes un bébé !* » Toutes mes angoisses se sont instantanément dissipées quand j'ai senti le bébé bouger en moi. Les problèmes pratiques ont fondu face à l'amour que j'ai alors ressenti pour mon petit.

Daniel est né prématurément, à six mois et cinq jours. Je suis restée dix jours en clinique, mais mon fils a dû rester en couveuse. C'est terrible pour une jeune mère d'être séparée physiquement de son bébé ! Mon caractère pudique et renfermé m'a empêchée d'exprimer ce que j'ai ressenti pendant cette période. J'allais le voir le plus souvent possible



Notre fils,  
notre Danou,  
notre troisième rayon de soleil (ici à 4 ans).



Daniel était un enfant fragile. Ici, sa première sortie en promenade dans les bras de Kopel, le landau était proscrit.



Daniel nous a apporté de grandes joies.

Un moment quotidien de détente.

malgré le trajet de l'avenue Rogier (où nous habitons) jusqu'à la clinique Édith Cavell, ce qui représentait à l'époque une sacrée trotte.

Un jour enfin, j'ai pu emmener Daniel à la maison. Malgré sa prématurité sévère, il ne souffrit d'aucune séquelle. Notre fils était un petit miracle. Son statut de petit dernier lui a valu d'être l'objet de toutes les attentions. Renette jouait à la petite maman. Daniel était un enfant merveilleux, très éveillé. S'il ne fut pas conçu volontairement, notre désarroi fut de courte durée. Jamais, au grand jamais, nous n'avons regretté son arrivée. Nous lui avons voué un amour inconditionnel. Il fut pour nous un magnifique cadeau accordé sur le tard. Kopel et moi n'avons jamais pu imaginer comment nous aurions pu vivre notre vie sans lui.

# 24

## Notre vie

Kopel confectionnait désormais des vêtements de fourrure. Nous avions notre petit magasin. Les affaires marchaient plutôt bien. Les clients appréciaient mon mari, ils pressentaient qu'ils avaient affaire à un homme de valeur, ils étaient sensibles à son charisme. Kopel a toujours mis un point d'honneur à exceller dans son métier. Pourtant, je savais qu'il n'était pas épanoui.

Longtemps, je me suis fait des reproches. Si, à l'époque, j'avais été plus intelligente, si je l'avais mieux aimé, j'aurais dû me débrouiller pour qu'il fasse les études de médecine dont il avait rêvé. Je n'aurais pas dû accepter qu'il exerce sa vie durant ce métier pour lequel il n'était pas fait. J'ignore comment j'aurais pu m'en sortir pour élever les enfants (les crèches n'existaient pas encore) et travailler seule pour gagner notre vie. Mais si je l'avais vraiment voulu, je crois que j'aurais pu y parvenir quelles qu'aient été les difficultés. Quand on le veut vraiment, tout est possible. Mais je n'arrivais pas à me décider à demander de l'aide à nos proches, ce n'était pas dans mon caractère, je me reproche aujourd'hui cette vaine pudeur. Pourtant, Kopel n'exprimait jamais ouvertement de regrets pour son destin raté. Moi aussi, j'avais dû renoncer aux études supérieures commerciales que je pensais entreprendre. C'était une frustration que j'acceptais tant bien que mal. « *Il faut passer outre, me disais-je, on verra après.* » Je disais toujours « *après, après, après...* », mais les années ont filé tellement vite ! Il n'y a pas eu d'après.

C'est l'un des plus profonds regrets de ma vie. Décrypter son propre passé est complexe et peut-être dérisoire ! Nous étions jeunes, nous n'avions plus personne pour nous guider ou nous conseiller...

Kopel, qui avant la guerre était sociable, agréable, qui adorait discuter avec ses amis, est devenu un homme renfermé. Nos copains avaient tous disparu. Il n'avait plus l'âge de s'intégrer aux mouvements de



Nous avons eu notre première voiture.



Plus tard, notre magasin au 45 de l'avenue Chazal à Schaerbeek.

**Kopel**  
**PELSEN** sinds 40 jaar  
 In ons huis is mode  
 en vakmanschap traditie  
 Confectie - Maatwerk  
 Transformaties  
 Herstellingen - Onderhoud  
 Juiste prijzen - Onthaal  
**736 36 73 / 241 61 03**  
 45 Charallaan - 1030 BRUSSEL

**FOURRURES - BONT**  
 Fourrures  
 Pelisses  
 Agrès retours  
 prêt à porter  
 Meure  
 Transformations  
 Révisions  
 Remise à neuf  
 Conservation  
 Prix - Accueil  
 Service  
 Transformaties  
 Onderhoud  
 Juiste prijzen  
 Onthaal

**736 36 73**  
**241 61 03**  
 Av. Chazal 45  
 1030 BRUXELLES

**1220**  
 Huishoudlinnen (Kleinh.)  
 Linge de Maison (Déf.)

Pour lequel nous avons fait de la publicité ...



et créé des modèles.

jeunesse juive. La cellule communiste qu'il fréquentait avait pris une direction trop stalinienne à son goût, il l'a quittée. Il ne se sentait pas à l'aise dans les milieux sionistes. Il avait été très déçu de l'attitude de certains Juifs pendant la guerre. Il n'a jamais accepté que des comités juifs aient pris la décision de porter eux-mêmes aux Juifs les convocations des Allemands à se rendre à la Caserne Dossin , il trouvait cette attitude inadmissible. Il est devenu un peu asocial et franchement casanier. Il lisait beaucoup ; un livre suffisait à son bonheur alors que moi, je rêvais de sorties, de concerts, de théâtre... Par contre, il était toujours présent pour les enfants. Il leur racontait des histoires et suivait de près leurs progrès scolaires. Kopel n'était certes pas un homme malheureux ; insatisfait serait le terme le plus approprié. Il avait perdu son dynamisme d'antan. La guerre et ses conséquences ont cassé le jeune homme qu'il était avant-guerre.

En écrivant ces lignes, je me rends compte que je risque de donner de Kopel l'image d'un homme sinistre et aigri. Ce n'était absolument pas le cas. Il avait de très nombreux sujets d'intérêt. Je l'ai toujours connu laïque, mais il avait une immense admiration pour la culture juive dont il avait une connaissance très étendue, tant littéraire qu'historique et culturelle. Il avait une mémoire remarquable et un immense savoir. Il lisait aussi bien l'allemand, le néerlandais, le français l'anglais, l'hébreu et le yiddish. Jusqu'à la fin de sa vie, il a suivi des cours d'hébreu pour perfectionner ses connaissances. Intellectuellement, il demeurait curieux de tout. Il était et est toujours resté un homme bon, doux et généreux.

Jamais nous n'avons envisagé de nous installer en Israël. Dès que ce fut possible, nous avons décidé d'opter pour la nationalité belge. La Pologne étant à l'époque de l'autre côté du Rideau de Fer, nous avons dû, dans un premier temps, renoncer à la nationalité polonaise qui était celle de Kopel et que j'avais acquise par mariage. Nous avons alors obtenu le statut d'apatrides. Ce n'est qu'après plusieurs années que nous avons pu introduire notre demande de changement de nationalité et payer la somme relativement conséquente que cela représentait. Une enquête fut faite à la maison. Savions-nous lire et parler le français et le flamand ? Fréquentions-nous des milieux belges ? Pouvions-nous produire des témoignages de Belges en notre faveur, attestant que nous étions bien intégrés ? Tout cela a pris pas mal de temps. C'est dans les années soixante que nous sommes enfin devenus citoyens belges.

La religion n'a pas occupé une grande place dans notre vie. Moi qui venais d'une famille très croyante, j'ai peu à peu perdu la foi. Kopel



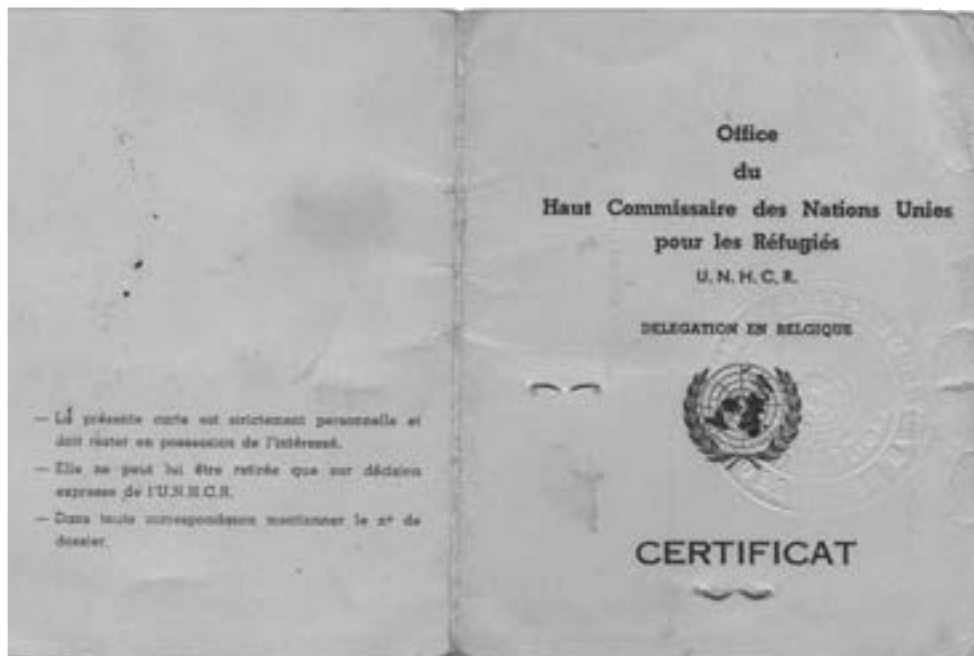
était profondément athée, mais n'a jamais tenté de m'influencer. J'ai fait mon chemin toute seule. Petit à petit, je me suis rendu compte que je faisais mes prières machinalement, puis au fil des discussions avec Kopel, j'ai pris du recul. Je pense que les gens qui ont la chance de croire trouvent naturellement des réponses à leurs questions. Etre athée implique une réflexion spirituelle et philosophique. J'ai cependant continué à puiser dans ma religion ce qu'elle avait de positif. Kopel et moi nous sommes attachés à perpétuer la richesse de notre culture. A la maison, nous ne mangions pas kascher, mais nous avons toujours célébré les fêtes juives et les enfants aimaient ça, car nous leur en expliquions le sens. La religion est une chose, la culture religieuse en est une autre. Quelle que soit la religion dans laquelle on a été élevé : christianisme, islam, bouddhisme, brahmanisme ; si on n'est pas croyant, il est essentiel de maintenir certaines traditions relatives à la spiritualité sous peine d'avoir des enfants acculturés.

Lorsqu'ils étaient adolescents, nos enfants nous ont parfois reproché de ne pas assez évoquer notre passé. C'est vrai, nous sommes restés assez discrets à ce sujet pour une raison simple : nous ne voulions pas les marquer. Nous entendions la façon dont d'autres parents relataient à leurs enfants les faits et parfois les déformaient, nous pensions que c'était une bien lourde charge pour leurs jeunes épaules et que cela leur retirait la liberté de se forger leur propre jugement. A la maison, jamais nous n'avons proféré de mots de haine contre les Allemands, jamais.

Nous avons raconté la guerre à nos enfants, mais nous avons toujours pris garde de ne pas leur présenter les Allemands comme un peuple, une entité.

Nous avons aussi été attentifs à ce qu'ils soient bien intégrés dans la culture belge. Ils allaient chez les scouts, ils ont pratiqué nombre d'activités. Nous voulions qu'ils se sentent bien dans leur milieu, bien dans leur pays, bien parmi leurs camarades de classe. Nous avons toujours veillé à ce qu'ils ne se sentent pas différents sans pour autant oublier qu'ils étaient juifs.

Kopel et moi avons fait tout notre possible, je l'espère, je le crois, pour leur offrir un avenir digne d'eux.



Nous étions devenus  
apatrides, des réfugiés  
de l'O.N.U. Nos  
droits, en Belgique  
étaient quasi nuls.

Je soussigné Messrs Bergé,  
 professeur à l'Université de Schenkel  
 Avenue 132 rue de la Poste à  
 Schenkel, certifie Monsieur Bernard  
 Kégel Bénédictine et sa famille, depuis  
 de nombreux années, d'une tenue  
 irréprochable en ce qui concerne leurs  
 études, leur honneur et leur  
 conduite. Leur comportement est irréprochable,  
 et qu'il peut être en confiance  
 d'une excellente réputation.

Schenkel, le 23 février 1958  
 Messrs Bergé

Pas facile de devenir belge. Il fallait non seulement payer très cher, même pour la « petite naturalisation » mais aussi avoir des témoignages crédibles de notre bonne moralité. Ici, le témoignage du Prof. Henri Bergé.



Nous voulions que nos enfants soient intégrés à la société belge.

Renée et Judith, en 1949 à l'école communale n° 3 à Schaerbeek, rue Rogier.

Renette a eu un parcours scolaire complexe. À l'issue de ses études secondaires, rien ne l'attirait. Mais je connaissais ses capacités et malgré l'avis négatif de ses professeurs du lycée, je l'ai poussée à entreprendre des études universitaires. Après deux années de langues romanes, elle a décidé d'abandonner. Je vois encore Kopel assis avec elle devant un fascicule décrivant toutes les orientations possibles. Elle a fini par opter pour les sciences politiques et diplomatiques qu'elle a réussies avec un grade, puis elle a obtenu une agrégation. J'avais l'impression que ce n'était pas suffisant, alors nous l'avons envoyée en Hollande, dans un laboratoire de langues, pour lui permettre de perfectionner son néerlandais. Ce fut un parcours long et difficile, autant pour elle que pour nous, mais nous n'avons jamais renoncé. Probablement avons-nous fait des erreurs. Peut-être avons-nous mal compris les séquelles de ses traumatismes ? Malgré les difficultés, de tout notre coeur, avec tout notre amour, nous avons fait ce que nous avons pu pour lui donner les atouts qui lui permettraient de démarrer dans la vie avec un bon bagage.

Judith, elle, après la naissance de Daniel, a connu quelques difficultés dans ses études secondaires, sans pour autant redoubler une seule classe. Il lui a fallu quelques années pour surmonter ces difficultés et a très bien terminé ses études en section gréco-latine. Elle a ensuite opté pour des études d'histoire contemporaine qu'elle a réussies.

Quant à Daniel, il a éprouvé au début de sa scolarité des problèmes de dyslexie. Kopel se rendait aux réunions avec les professeurs qui avaient des doutes sur les capacités de notre fils. Mais il ne s'est jamais laissé influencer, il a poussé son fils à entreprendre des études. Daniel a fait la médecine et s'est spécialisé en psychiatrie. Il est maintenant expert psychiatre auprès de tribunaux.

Nous sommes tellement fiers de nos trois « petits » et de leur choix de vie ! Chacun à sa manière mène sa barque comme il l'entend. C'était notre plus cher désir.

# 25

## Epilogue

À l'heure où j'achève l'évocation de mes souvenirs, je voudrais que reste vivante la mémoire de tous ces êtres que j'ai aimés et qui furent exterminés lors de cette guerre abominable qui endeuilla le vingtième siècle. Mes grands-parents d'Irshava, leurs enfants et petits-enfants restés en Tchécoslovaquie, mes grands-parents russes et la presque totalité de leur famille, mon père, mon frère Boumy, mes soeurs Hermine et Irène, les soeurs de Kopel Dora, Sala, Eve, leurs époux, leurs enfants et tant et tant d'amis...

Parmi les survivants, tous ont trouvé le courage de se reconstruire et de poursuivre la route.

Ma belle-soeur et grande amie d'enfance, Ida, s'est mariée à la fin de la guerre. J'ai eu la chance de la voir mettre au monde un adorable petit garçon : Laurent. Je l'appelais mon enfant de coeur.

Ma mère, après avoir tant bien que mal surmonté ses traumatismes, est partie s'installer à New York chez son vieil oncle, elle a ensuite rejoint Esther qui à l'époque habitait aux États-Unis. Elle y a travaillé dans une fabrique de miroirs comme emballeuse, un travail dur et ingrat.

Les parents de Kopel ont passé le reste de leur existence à Londres.

Ma jeune soeur Esther a émigré en Israël. Elle y a rencontré Symon Cohen qu'elle a épousé. Ils ont eu deux enfants : Philippe et Chantal. Après être revenue en Belgique, Esther a émigré avec sa famille aux États-Unis, d'abord à Syracuse (près de New York) puis à Los Angeles. Elle vit actuellement en Israël où je vais toujours avec plaisir lui rendre visite.

Mon aimé, mon compagnon de route et de vie, Kopel, est parti après soixante années de complicité. Je ne trouve pas les mots pour en dire plus.

Désormais, après avoir vécu seule pendant 9 ans, je vis avec ma fille Judith. Je suis entourée de mes enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, neveux et nièces. Tous ne vivent pas en Belgique, tous ne sont pas toujours disponibles. Alors, je me suis lancée, toute octogénaire que je suis, dans les « joies » de l'Internet et des messages par courriel. Il est si agréable d'envoyer et de recevoir si rapidement des nouvelles, des photos. Cela permet des relations en dépit des contraintes de temps des uns, et des distances géographiques des autres.

Je ne suis pas une femme du passé. Je suis toujours allée et vais toujours de l'avant. Je n'ai pas le goût de l'auto-apitoiement. Je n'éprouve aucun plaisir à ressasser les souvenirs même si le passé fait et fera toujours partie de mon existence. Jamais je n'ai ressenti l'envie de revenir devant les nombreuses caches où Kopel et moi nous sommes terrés pendant la guerre. Malgré l'aimable proposition des actuels habitants de notre maison familiale d'Anvers, j'ai refusé d'y entrer. Par contre, je ne me suis jamais dérobée aux manifestations et commémorations. Comme beaucoup, je souffre de n'avoir aucune tombe, aucun lieu pour me recueillir. Rien. Il ne reste rien de tous ces êtres que j'aimais et qui ont disparu dans un trou de l'Histoire. Participer aux cérémonies commémoratives est tout ce qu'il me reste pour, à ma façon, leur rendre hommage.

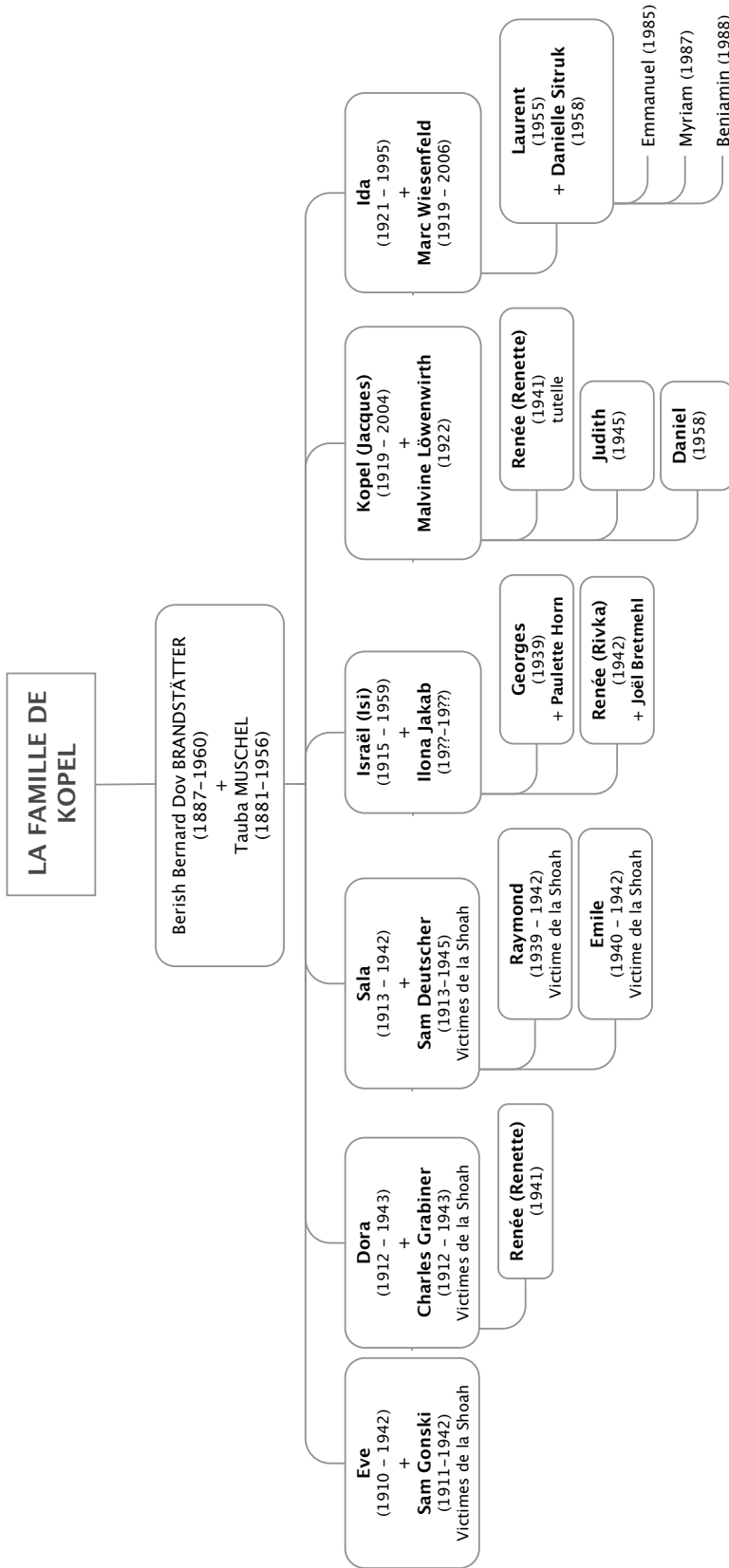
Certains anciens disent : « *Les manifs : laissons ça aux jeunes ; nous, on a assez souffert.* » Je ne suis pas d'accord. Je ne le sais que trop, mon histoire n'a rien d'exceptionnel. Tant de gens ont vécu les mêmes combats, les mêmes terreurs, les mêmes souffrances. Malgré tout, tant que je le pourrai, je participerai aux émissions, défilés et j'offrirai mon témoignage à qui me le demande. C'est une affaire de conscience universelle.

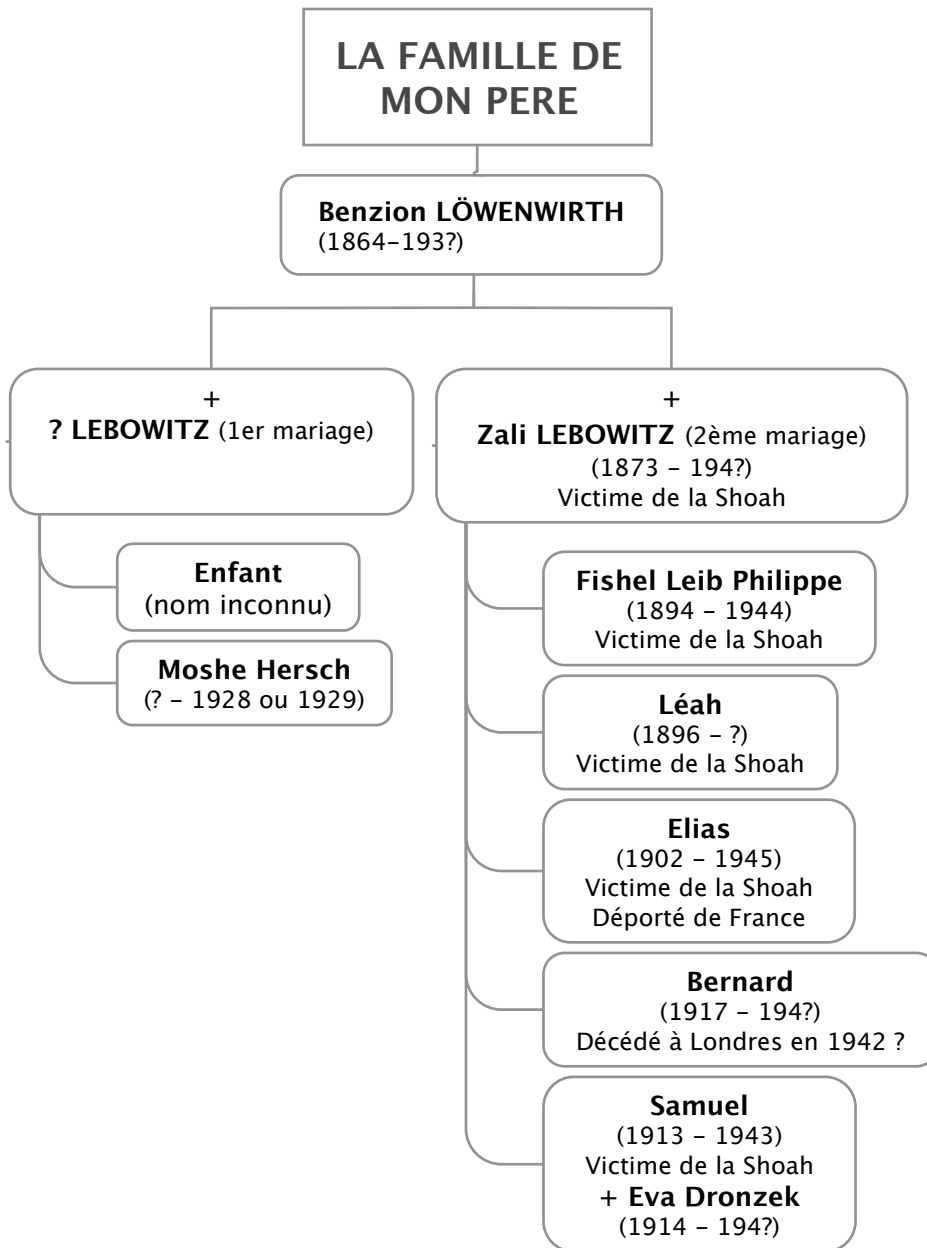
Malvine Löwenwirth Brandstätter  
Octobre 2014.

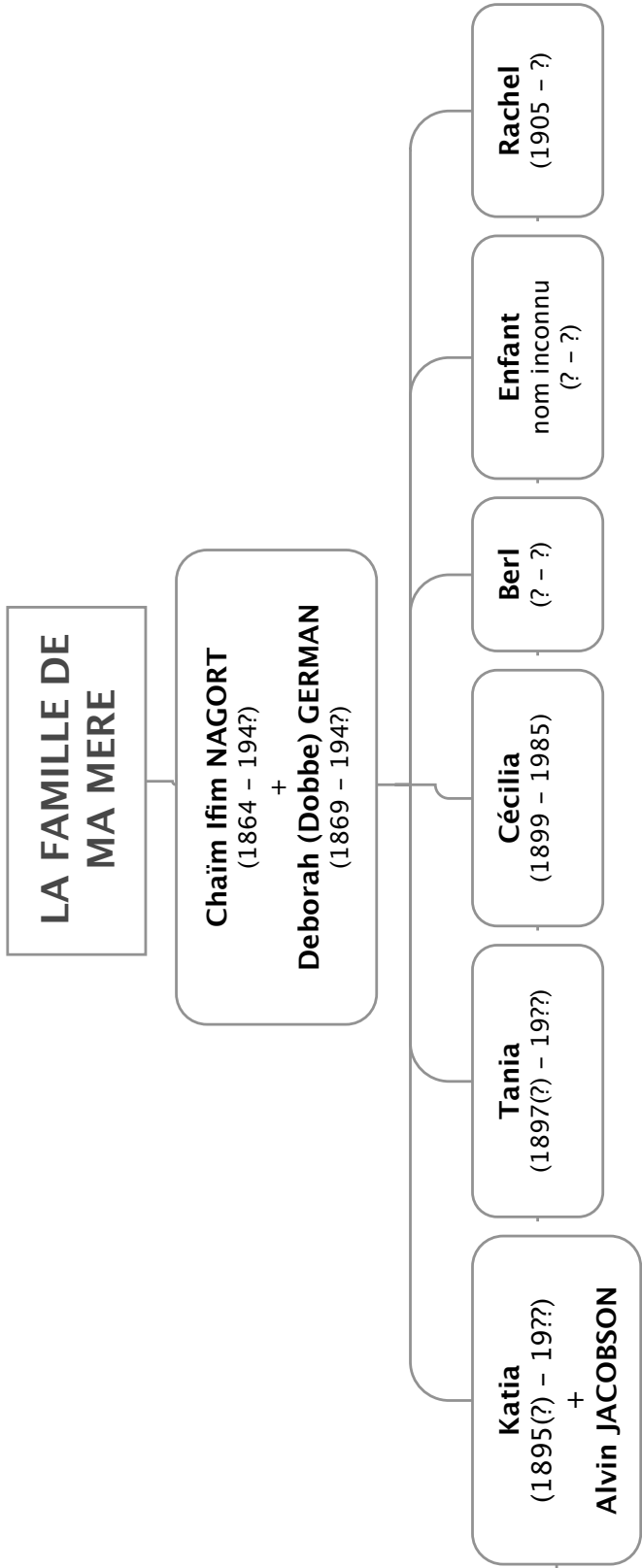
# 26

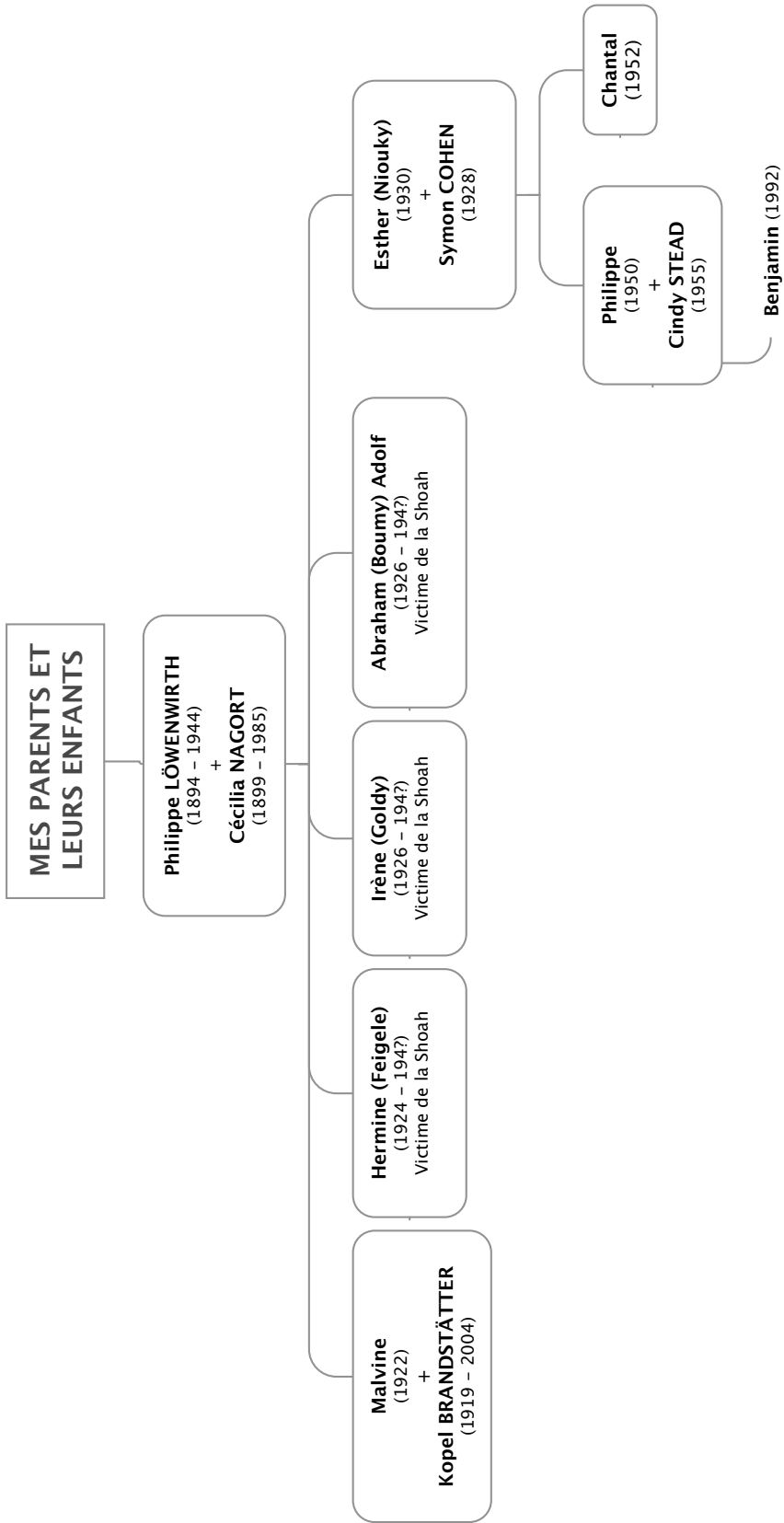
## Nos familles

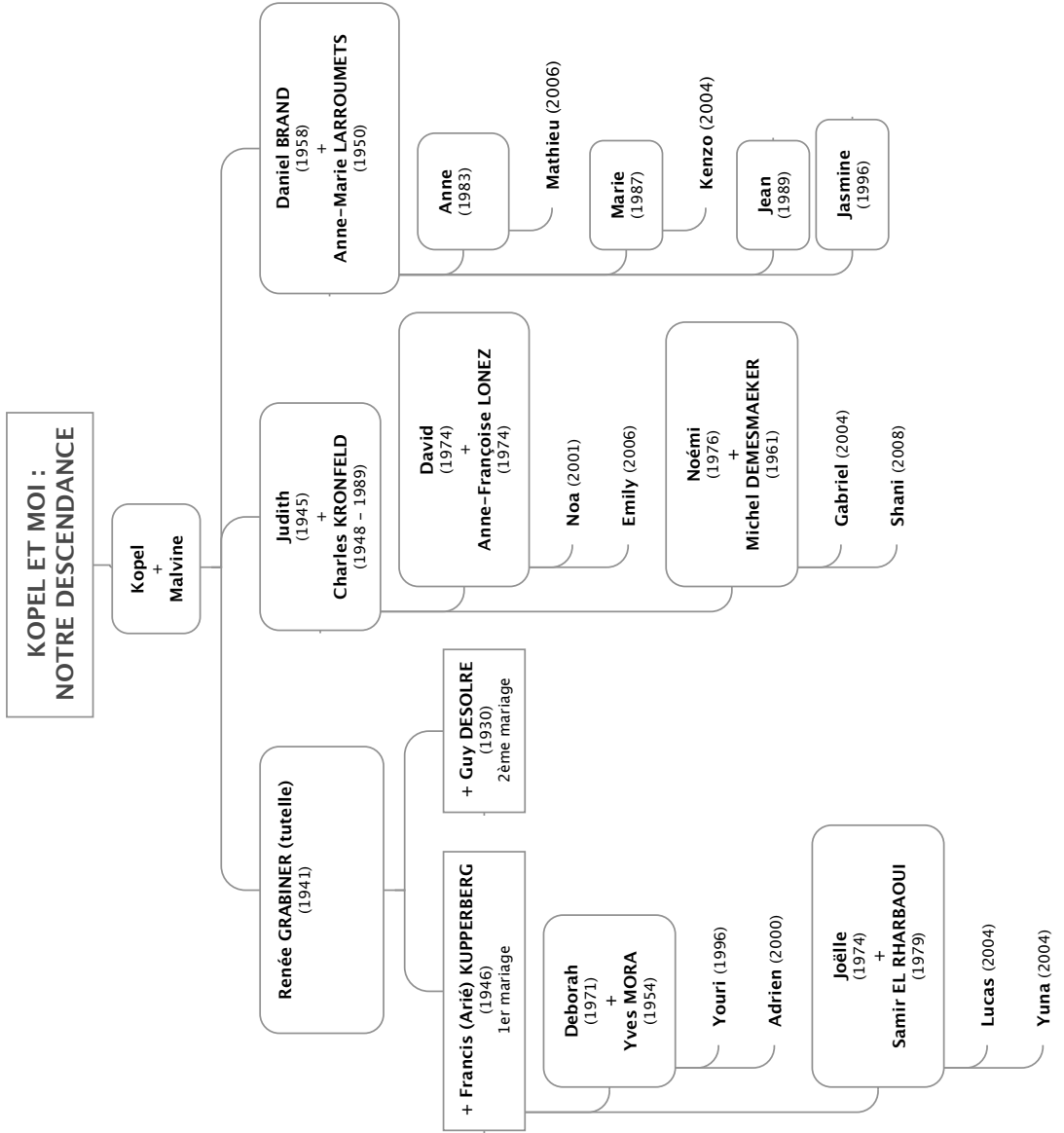












## **Remerciements**

Ce livre n'aurait pu être écrit sans le soutien attentif d'Hélène PEUGNIEU VICTOR. Qu'elle trouve ici le témoignage de ma grande reconnaissance pour l'intérêt, l'intégrité intellectuelle et la patience remarquables dont elle a fait preuve pour que cet ouvrage voie le jour.

